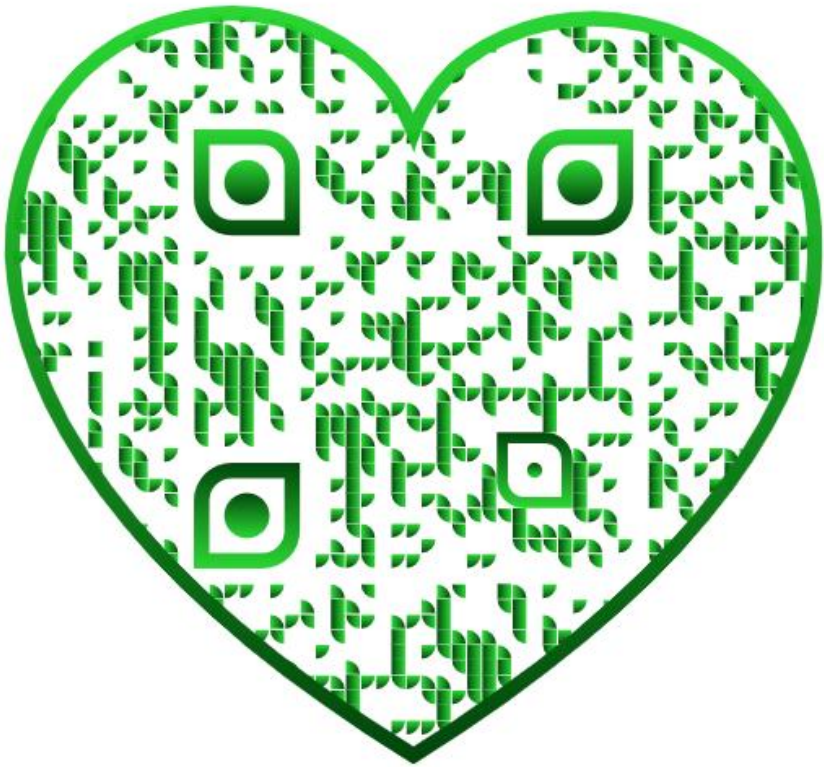
L. R. SCHNEIDER

SEPT PÉCHÉS ET UN ACTE D'AMOUR

BLACK TAILOR



L. R. SCHNEIDER

SEPT PÉCHÉS ET UN ACTE D'AMOUR

BLACK TAILOR

8

Sept péchés et un acte d'amour

L.R. SCHNEIDER

BLACKTAILOR

DU MÊME AUTEUR

L'héritage de Lizie, 2015
Le prix à payer, 2016
Les larmes des cigognes, 2017

En commande chez votre libraire ou sur
www.blacktailor.fr

L.R. SCHNEIDER

8

Sept péchés et un acte d'amour

BLACKTAILOR

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms des personnages, les lieux décrits et les évènements sont le fruit de l'imagination de l'auteur.

En conséquence, toute homonymie, ressemblance ou similitude avec des personnes et des faits existants ou ayant existé, ne serait que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2020 Droits déposés par L.R. SCHNEIDER
ISBN : 978-2-9552821-6-8

À Bernard,

INTRODUCTION

Écrire un recueil de nouvelles relève au minimum de l'audace, peut-être même de l'inconscience. Quand on lance la question aux éditeurs, la réponse fuse : « On a déjà du mal à vendre des romans, alors, un recueil de nouvelles, pensez donc ! »

C'est un comble, voire une absurdité de vivre dans une société qui valorise tant la rapidité de communication et de penser que le format de la nouvelle puisse être démodé : Snapchat ou Instagram sont en train d'écraser le « vieux » Facebook, mais la nouvelle serait, elle, battue à plate couture par le gros pavé de quatre cents pages ?

Repartons sur la définition initiale de cet ovni, par exemple celle du Littré : « Sorte de roman très court, c'est un récit d'aventures intéressantes ou amusantes ».

Vu sous cet angle, cela semble pourtant extrêmement contemporain…

Certains d'entre nous apprécient les romans denses, documentés à outrance, d'autres, les récits psychologiques où les personnages sont décortiqués jusqu'au plus profond de leur âme. Les uns se rassurent autour de la mention « Inspiré de faits réels », les autres aspirent d'abord à faire voyager leur esprit à travers le temps et l'espace. Il y a mille types de romans et autant de lecteurs.

La nouvelle « noire », elle, ne laisse de place ni à la documentation touffue, ni à l'argumentation étayée, ni au lent exercice d'introspection. On accompagne le personnage dans une aventure courte, trépidante, qui se doit de s'achever de manière surprenante, voire spectaculaire !

Il n'est donc plus nécessaire d'attendre d'avoir avalé les cinquante premières pages essentielles à la mise en place de l'intrigue romanesque, de fournir des efforts parfois surhumains pour retenir les noms des protagonistes qui s'enchaînent, de supporter les longs descriptifs qui installent l'unité de temps et de lieu avant que les évènements ne s'enchaînent enfin.

Non, la nouvelle nous plonge immédiatement au cœur de l'action, sans nous laisser le temps de souffler ! N'est-ce pas ultramoderne ? N'est-ce pas de cette manière que l'on consomme l'information aujourd'hui ? À la manière d'une mini-vidéo Instagram, LinkedIn ou Snapchat ? Bon, peut-être suis-je en plein exercice de réassurance, un poil trop optimiste…

Si l'on y réfléchit bien, de très nombreux auteurs ont écrit des

nouvelles : Maupassant, Camus, Daudet, Poe, Kafka, Tolstoï, Doyle, etc. Dans le domaine de la science-fiction, les maîtres du genre s'en sont également donné à cœur joie : Lovecraft, Bradbury, Asimov et tant d'autres. Asimov. Asimov, tiens ! Voilà un de mes préférés, tant j'ai dévoré ses ouvrages dans mon enfance… D'ailleurs j'appréciais tellement les savoureuses préfaces de l'auteur qui précisaient le contexte et l'intention du texte que j'ai décidé de me plier à cet exercice dans cet ouvrage.

Il est vrai que ces textes courts avaient du sens à une époque où ils étaient publiés dans la presse : il n'était donc pas nécessaire que plusieurs nouvelles soient liées entre elles. Le recueil, quant à lui, regroupe des textes par thématique ou parfois juste selon l'humeur de l'auteur qui le compose comme on réaliserait un bouquet de fleurs, mélangeant à sa guise les couleurs et les senteurs. Et s'il souhaitait en plus vous imposer, à vous, lecteur, un ordre de lecture ? Non, me direz-vous. Le lecteur est libre, voire rebelle : aucun couteau à lui mettre sous la gorge, il lira les textes dans l'ordre qu'il aura défini !

Résumons un peu : la nouvelle est courte, facile à déguster et elle se glisse aisément dans les interstices de vos plannings d'hommes et de femmes modernes débordés ! Mais que demande le peuple ?

***

Durant toute la phase d'écriture de ce recueil, « 8 — Sept péchés et un acte d'amour » (7PAA), mes interlocuteurs m'ont souvent fait le compliment/reproche de l'analogie avec « Seven », le film de David Ficher de 1996. Visiblement, ce tueur en série traqué par Brad Pitt a marqué l'imaginaire populaire ! Et pourtant, 7PAA n'est absolument pas orienté dans la même direction. D'ailleurs, aucune des sept nouvelles s'inspirant des péchés n'est liée à une autre, chaque histoire peut se lire de manière totalement indépendante. Au passage, le film « Seven » a quelque peu transformé l'approche de cette nomenclature du vice en laissant penser que ces péchés étaient les plus graves. Dans la tradition religieuse, il s'agit plutôt d'identifier des vices cardinaux, ceux dont découleraient tous les autres, y compris les péchés mortels (meurtre, adultère, etc.).

Attention ! La nouvelle nommée « Un acte d'amour » reste une sorte de conclusion qui devrait — sans vouloir vous commander — être lue **après** les sept péchés. Techniquement, je ne peux vous y contraindre, mais j'espère que vous me ferez cette faveur !

Assez bavardé, je vais vous laisser choisir votre premier péché ! Garderez-vous le plus sucré pour la fin ou succomberez-vous de suite au péché de gourmandise ?

C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché... car jusqu'à la loi le péché était dans le monde. Or, le péché n'est pas imputé, quand il n'y a point de loi.

Romains 5 : 12,13

LA GOURMANDISE

Ah, quel péché savoureux ! Pour bien comprendre mon attachement particulier à la gourmandise, il faut que je vous avoue que la gastronomie a joué un rôle certain dans ma vie. J'ai toujours adoré faire à manger, de préférence pour de grandes tablées ! Éplucher mes légumes, faire mijoter lentement des plats en sauce, désosser un lapin (oups, je viens de perdre un ou deux lecteurs végan !...), préparer un cassoulet, faire mariner, rissoler, braiser, frire, gratiner, tout ceci m'apporte plénitude et sérénité. Je pense que je satisfais également ma curiosité, chaque recette est unique et pour peu que vous y changiez un détail, un ingrédient, une épice ou un ustensile de cuisson, vous obtiendrez immanquablement une nouvelle version de votre plat !

De plus, durant près de quinze ans, mon activité professionnelle m'a comblé au-delà de mes espérances en me donnant l'occasion de fréquenter, en compagnie de mes clients, quelques-uns des plus prestigieux temples de la gastronomie française, ceux où excellent ces artistes étoilés, stakhanovistes assumés, obsédés par le moindre détail. Durant ces années extraordinaires, j'ai toujours savouré les intitulés des menus aux mots savamment sélectionnés. Notre belle langue (sauce gribiche, bien entendu) met plus que jamais en valeur ces plats sophistiqués :

Gamberoni de San Remo, asperges blanches et cynorhodons, jus iodé

Poularde de la cour d'Armoise, artichaut violet E. Roy, jus de cuisson barigoule

Marbré de pintade fermière au foie gras, bourgeon de sapin, cazette de noisette et ortie

Alors, n'en avez-vous pas déjà l'eau à la bouche ? Cette nouvelle est donc un hommage à ces chefs d'exception, qui se consacrent entièrement à leur art. Pour ce qui est de l'unité de lieu, j'ai choisi la plus merveilleuse cité à mes yeux, Barcelone, ville de naissance de ma femme. Depuis notre rencontre, nous y retournons aussi souvent que possible et je dois avouer que c'est sans doute une des seules grandes villes au monde où je m'imagine pouvoir vivre. Ce n'est pas la première fois que Barcelone entre dans mes textes, vous trouverez une scène s'y déroulant dans chacun de mes deux premiers thrillers, « L'héritage de Lizie » (2015) et « Le prix à payer » (2016).

La poésie n'a évidemment pas de frontières et cela fonctionne aussi en

catalan :

Aigües de gaspatxo amb maduixes i petits tomàquets passificats, esfera de salmorejo i gotes de pa

Calamarset fosilitzat amb all i oli de morter i paper de tinta amb aigua pura a l'oli de katsuobushi

Sota una escarxa de flors fresques i dessecades, textures de iogurt, cruixent de galetes i gelat de violetes

Mhhh, même sans tout comprendre, je suis sûr que vous salivez déjà… Bon appétit !

Ce texte est le seul parmi ces nouvelles qui ait déjà été publié, dans le recueil de nouvelles « D'encres & de Sang », paru en 2018 à l'occasion du salon du polar de Tulles. Grâce à l'adorable Valérie Dufourd, j'ai eu la chance d'y apporter ma contribution aux côtés de quelques comparses du Noir : Valérie Dufourd herself, Michael Fenris, Katia Campagne, Céline Saint-Charle, Nick Gardel, Anthony Signol, Cédric Péron, Arnaud Codeville, Ilona Troadec, Lou Vernet, Théo Lemattre, Sébastien Vidal, Franck Klaczyk et Nicolas Le Breton.

GULOSITAS

« De toutes les passions, la seule vraiment respectable me paraît être la gourmandise. »
Guy de Maupassant

Barcelone, La Barceloneta, 15 h

« Une vue spectaculaire et totalement exclusive ! » L'insupportable voix nasillarde du vendeur de l'agence immobilière résonnait encore dans sa tête, chaque fois qu'il ouvrait la baie vitrée donnant sur la Méditerranée. Cela faisait maintenant une année que Jordi Llaurado avait craqué pour ce majestueux appartement en attique, pièce maîtresse surplombant l'un des plus beaux immeubles du quartier, au bord des plages.

Pieds nus, il s'avança lentement sur les lames de terrasse en teck, contourna l'énorme canapé en rotin sur lequel il adorait se prélasser puis empoigna la rambarde en aluminium du garde-corps des deux mains. À sa droite, au loin, trônait le stupéfiant hôtel W avec sa façade cintrée en forme de voile de bateau. À sa gauche, à quelques centaines de mètres à peine, il pouvait admirer la sculpture métallique représentant un poisson au pied de la tour de l'hôtel Arts et du casino. À cette heure de la journée, les rayons du soleil magnifiaient la structure en faisant briller les milliers d'écailles de cette curieuse peau cuivrée.

Le regard planté dans l'immensité bleue, Jordi se mit à trembler en serrant de toutes ses forces le cylindre de métal bouillant. Depuis quelque temps, sa vie avait pris une tournure bien différente de celle qu'il avait imaginée, mais il n'était pas question de tout abandonner.

Vingt ans de travail acharné et d'abnégation l'avaient amené au sommet de sa carrière : il était entré dans le cercle très fermé des chefs « trois étoiles » du guide *Michelin* et dirigeait d'une main de fer son équipe constituée d'une quarantaine de collaborateurs.

Sa mère, fille de diplomate, l'avait inscrit à la prestigieuse école hôtelière de Lausanne, puis, par la puissance de ses relations, lui avait décroché un premier stage à Collonges-au-Mont-d'Or pour rejoindre la brigade du « pape de la gastronomie », Paul Bocuse ! Après des mois à récurer des casseroles et à éplucher des tonnes de légumes, Jordi avait démarré l'apprentissage du métier et participé modestement à l'élaboration des plats aux titres épurés.

Gratin de macaronis.
Blanquette de veau à l'ancienne.
Fricassée de volaille de Bresse aux morilles.

Soupe aux truffes.
Tourte de canard à la roannaise.
Carré d'agneau « côtes premières » rôti à la fleur de thym.

Après trois ans, il brava le froid alsacien et rejoignit Jean-Marc Haeberlé[1], trois macarons depuis 1967, à Illhausern, près de Colmar.

Le ragoût de homard au foie gras.
La noix de ris de veau rôtie à la grenobloise.
Le filet de chevreuil pané au sarrasin, champignons sauvages, Kasknepfla aux herbes.

Il retrouva le climat tempéré de la Catalogne, en intégrant l'incroyable El Bulli, où il s'essaya, en qualité de second cette fois, à la cuisine moléculaire !

Biscuit de gingembre et de kumquats cuit à l'azote liquide.
Soupe de pin aux algues et jaune d'œuf.
Langues de chat ananas et fenouil.
Caviar d'huile d'olive au jus d'anchois.

Il effectua également un passage en Champagne, à L'Assiette Champenoise chez le grand Arnaud Lallement !

Homard bleu, hommage à mon Papa, jus des têtes.
Barbues des côtes bretonnes, coteaux champenois, truffe noire du Périgord.
Poularde Cour d'Armoise, artichaut E. Roy, jus de cuisson réduit.
Ris de veau, céleri confit A. Deloffre, jus de veau.

Lassé de jouer les seconds couteaux, Jordi avait convaincu sa mère de sortir le carnet de chèques et de lui acheter son premier établissement, un « routier » au bord de la Nationale 7, à quelques kilomètres d'Orange. En une poignée de mois, il avait métamorphosé l'endroit : la carte se fit bistronomique avec de délicieux plats, simples, mais réalisés avec des produits exceptionnels de fraîcheur et de saveur. En cinq ans, Jordi avait transformé le plomb en or, grâce à son talent et son incroyable capacité de travail.

En 2015, sa table était connue aux quatre coins de France et ses deux macarons fièrement affichés sur la vitrine. Mais un simple coup de fil finit par tout changer. Revenir à Barcelone, sa ville natale et reprendre les rênes du restaurant de l'hôtel Arts, un des plus prestigieux établissements de luxe d'Espagne, il n'avait pas hésité une seconde ! La chance l'avait accompagné jusqu'au bout et il avait engrangé une belle plus-value sur la vente de son établissement du

Sud de la France.

Un putain de parcours…

Si seulement sa vie sentimentale avait pu être aussi… qualitative ! De ce côté-là, il n'avait enchaîné que des histoires sans lendemain ou vite enterrées. Était-il donc tellement difficile de trouver chaussure à son pied ? Son rythme de travail avait longtemps été un obstacle à la construction d'une relation durable et Jordi avait sciemment priorisé sa réussite professionnelle. Les cieux ne l'ayant pas doté d'une libido démesurée, quelques coucheries ponctuelles l'avaient finalement contenté durant de nombreuses années.

Jusqu'à ce qu'il rencontre Christelle. Grande, belle, lumineuse, ensorceleuse. C'était le 2 avril 2015.

Jordi se souvenait parfaitement de ce jour-là. La veille de son premier jour de travail à Barcelone. Il s'était octroyé un dernier moment de détente en assistant à la représentation de l'orchestre de Catalogne au Palau de la Musica. Si l'interprétation de la Cinquième de Beethoven ne l'avait pas particulièrement scotché, *a contrario*, sa voisine de loge l'avait subjugué au plus haut point. Durant tout le concert, il s'était enivré de son parfum épicé aux subtiles notes florales et l'avait suivie dans le hall puis abordée sans détour.

Surprenant.

Christelle avait accepté de boire un verre le soir même, cédé à un repas le lendemain et glissé son corps nu sous les draps du lit king size de Jordi quelques heures plus tard. La nuit avait été prodigieuse, spectaculaire, démentielle ! Jordi s'était découvert des compétences totalement insoupçonnées : un véritable étalon, selon ses repères tout du moins.

Les vibrations de son smartphone tirèrent Jordi de ses pensées.

— Allo ?

— Salut, mon amour, répondit Christelle, sur un ton enjoué.

— Oui, ma chérie. Tout va bien ?

— Oui bien sûr ! Je prendrai le vol de 19 h, je voulais juste te prévenir que j'arriverai vers 21 heures !

— L'heure de l'apéro, mon cœur…

— Champagne ?

— Si tu veux… Roederer ou Dom Pérignon ?

— Cristal de Roederer, c'est mon préféré… Enfin si je peux abuser, gloussa-t-elle.

— Tu le sais bien, rien n'est trop beau pour toi, mon ange !

— J'ai tellement hâte de te retrouver…

Allez, vas-y, prends-moi pour un con…

— Moi aussi… Sois prudente, conclut Jordi, la tête rouge comme un piment d'Espelette.

— Bisous, bisous, bisous.

Jordi n'en pouvait plus et le dernier *bisou* resta coincé au fond de sa gorge.

— Salope, mais quelle putain de salope ! hurla-t-il, en envoyant un grand coup de pied dans le pouf rempli de billes de polystyrène, qui s'encastra dans une des élégantes chaises du salon de jardin.

***

Assise au comptoir d'un des bars du terminal 2 de l'aéroport de Schiphol, au sud d'Amsterdam, Christelle but d'une traite son verre de Chardonnay, servi à la température idéale, sept degrés Celsius, précisément. La situation ne pouvait plus durer. Son histoire avec Jordi avait été une très belle amourette, mais le doute l'avait assaillie rapidement. Elle déverrouilla son iPhone en apposant son pouce sur le petit cercle de détection et tenta pour la quarante-deuxième fois de joindre Esteban.

Messagerie vocale, sans la moindre sonnerie.

Pourquoi diable avait-il éteint son téléphone ? En trois mois de relation, cela ne lui était jamais arrivé. En tout cas, en dehors de ses « missions », comme il appelait élégamment ses virées en mer à bord de son offshore, pour aller chercher de la blanche au Maroc et la rapporter à Malaga.

« Allo ? Esteban ! Mais qu'est-ce que tu fous ? Je suis morte d'inquiétude… J'ai fait exactement ce que tu m'as dit, ton ami m'a préparé le colis. Bon, écoute, je vais prendre l'avion pour Barcelone, là. Je t'aime. Comme une tarée. Je crois que je mourrais sans toi… Allez, j'y vais. Si tu as ce message, renvoie-moi un SMS d'encouragement… Bisous, bisous, mon amour ! »

Christelle commanda un troisième verre de vin, elle avait sérieusement besoin de courage. Jordi pouvait-il se douter de quelque chose ? Non. Esteban et elle avaient toujours été extrêmement prudents dans leur relation adultère. Christelle s'était rapidement lassée de ce chef qui vivait d'abord pour son travail et qui était capable de précipiter un coït pour pouvoir se jeter sur un post-it afin de noter une association de saveurs inédite pour l'une de ses maudites sauces ! Esteban, lui au moins, la faisait jouir. Souvent et intensément. Elle couchait déjà avec lui lorsque Jordi lui avait demandé sa main, mais cela ne l'avait pas gênée. Un homme pour le fric, un autre pour le pieu. Il faut dire que Jordi n'avait pas lésiné à la dépense ni pour le mariage ni pour le confortable train de vie qu'il lui assurait afin de s'excuser de ses longues soirées d'absence.

« Tous les passagers à destination de Barcelone sont priés de se présenter pour l'embarquement, en porte 26. »

Christelle posa trente euros en liquide sur le comptoir, attrapa son sac et se leva.

***

Jordi continua de jurer pour faire baisser la pression et rejoignit la cuisine qu'il avait équipée d'un grand piano à six feux gaz, de deux colonnes avec fours et d'un îlot central avec plaques à induction dédiées à la confection des sauces. Plus que quatre ou cinq heures avant l'arrivée de Christelle et c'est bien derrière les fourneaux qu'il se sentait le plus à sa place pour tuer le temps qui lui restait.

Il ouvrit le réfrigérateur, attrapa le sachet contenant les grosses crevettes Taïcho. Il sortit une planche à découper, allongea les bêtes, ôta les yeux de la pointe de son couteau japonais, puis la carapace de la tête. Il aplatit ensuite ces dernières en galettes les plus fines possible et sépara le corail du reste. Il versa l'équivalent de deux cuillerées d'huile d'olive première pression à froid qu'il faisait venir d'un petit village andalou. Il posa délicatement les têtes, le corail et les queues sur la plancha et les fit rissoler. Deux minutes plus tard, il remisa le tout au frigo.

Salope !

Il avait beau se concentrer sur son art, Jordi n'arrivait pas à chasser les images obscènes qui défilaient devant ses yeux. L'enchaînement de positions du Kama Sutra lui violait le cerveau : le superbe corps voluptueux de Christelle se prêtait à toutes sortes d'acrobaties vicieuses. Cette salope le trompait avec un de ces voyous au cou tatoué ! Le comble, c'est que s'il n'avait pas décidé un soir de confier enfin les manettes à son second pour faire une surprise à son épouse, il n'en aurait jamais rien su. Dans leur propre lit ! Elle bêlait comme une otarie sous les assauts rythmés de son amant. Il s'était éclipsé discrètement pour retourner au restaurant et s'était défoulé sur son équipe. Il avait été parfaitement exécrable ce soir-là et s'en était platement excusé ultérieurement.

Ils n'y pouvaient rien s'il était cocu.

Jordi se savonna les mains puis alluma une cigarette. Il n'avait jamais fumé jusque-là, de peur d'étouffer ses papilles, mais depuis quelques jours, son paquet de Marlboro était devenu son plus fidèle ami. Il expira la fumée bleutée en visant le plafond et se dirigea vers le grand réfrigérateur américain, clope au bec. Il sortit deux gros Tupperware et les posa sur l'îlot central.

Filet de renne rôti aux fruits.

La salope aimait le gibier et ce choix était logique pour ce dernier repas en amoureux.

Il porta la marinade à ébullition, la flamba pour en éliminer l'alcool et la passa au chinois. Deux heures de cuisson à feu doux s'ensuivraient pour réduire le jus en un sirop épais. Il saisit le grand couteau de cuisine pour s'attaquer aux accompagnements.

Betterave, topinambours, coings cuits au sirop et poires pochées au vin rouge.

Tandis que les casseroles en cuivre chantaient autour de lui, il attrapa le morceau de viande imbibé de marinade et le posa délicatement sur une planche à découper. D'une main de maître, il tailla six noisettes, parfaitement identiques en forme et en poids, et les remit dans la boîte, en attendant de les faire sauter en dernière minute pour qu'elles restent saignantes.

***

Aéroport El Prat de Barcelone, 20 h 15

Christelle se précipita dans l'une des centaines de voitures orange et noir stationnant devant le hall d'arrivée. Tandis que le taxi se dirigeait vers le centre-ville, elle tenta à nouveau de joindre son Esteban, avant de lancer un cri de contrariété aigu quand elle tomba sur la messagerie du répondeur vocal.

— Ça ne va pas, Mademoiselle ? Des peines de cœur ? se permit d'intervenir le chauffeur, un catalan trapu d'une bonne cinquantaine d'années.

— Ça va, tout va bien, répondit Christelle, chagrinée. Faites un petit détour par la Plaza España, voulez-vous ?

— Cela vous coûtera plus cher, Mademoiselle…

— Je n'en ai rien à foutre, s'énerva Christelle.

Elle froissa en boule deux billets de cinquante euros qu'elle lança sur le siège passager.

— Il n'y a pas de problème, Mademoiselle, je vous prie de m'excuser.

— Ça va. Roulez.

L'ascenseur panoramique situé devant le centre commercial Las Arenas était leur lieu de rendez-vous habituel, cela valait le coup de vérifier si Esteban s'y trouvait. Peut-être avait-il eu des ennuis avec la police ? Peut-être ne pouvait-il pas prendre le risque de téléphoner ? Christelle ouvrit son sac à main et caressa lentement la bouteille de vin enveloppée dans du papier de soie.

— Nous arrivons à la Plaza España, Mademoiselle.

— Faites le tour du rond-point ! ordonna-t-elle.

— Si Señora.

Christelle scruta la foule nerveusement. Elle reconnaîtrait sa silhouette en quelques microsecondes. Esteban était bien plus petit que Jordi, mais avait une allure absolument fantastique. Rien. Personne. Il n'était pas là. Elle devrait donc assumer et poursuivre leur plan. Toute seule.

— C'est bon. Direction La Barceloneta.

***

Barcelone, La Barceloneta, 21 h 10

Jordi tremblait d'impatience.

La salope est en retard !

Il attrapa sa veste suspendue au portemanteau et en retira un petit sachet, ainsi que sa MasterCard. Il versa nerveusement une dose de cocaïne sur la table et joua avec sa CB pour rassembler la poudre en une ligne parfaite. Il s'en enfila la totalité en une demi-seconde dans la narine gauche à l'aide d'une paille. Un râle de satisfaction emplit la pièce. Il sortit le Roederer stocké à sept degrés, enleva le muselet et déboucha la bouteille avant d'avaler deux grosses gorgées à même le goulot. Il reposa le flacon dans un seau à glace. Il n'aimait définitivement pas le champagne, pas même le prestigieux Cristal millésimé.

Une clé tourna dans le barillet de la porte d'entrée et Christelle se précipita vers son mari.

Jordi serra les poings un instant, mais accepta de poser ses lèvres sur celles de la salope. Il devait tenir encore un peu. La surprise n'en serait que plus jouissive.

— Ça va Jordi ? Tu as les yeux tout rouges !

— Ne t'inquiète pas, ce n'est rien… Et si on trinquait ?

— Euh… Oui bien sûr, mon amour !

Jordi attrapa deux verres tulipe en cristal et y versa le vin pétillant dont les bulles s'alignaient en colonnes denses.

— À nous, lança Christelle. À notre amour éternel !

Jordi se contrôla intérieurement et approcha son verre. Il avait envie de lui arracher la tête. La cocaïne l'aida à visualiser son phantasme. Il se vit un instant lui tranchant la carotide à l'aide d'un couteau à désosser, le sang giclant sur son visage et dans sa bouche.

— Mon amour, tu es sûr que tout va bien ?

Jordi reprit ses esprits soudainement et se racla la gorge.

— Oui, oui, ne t'inquiètes pas, je suis juste un peu crevé, mais rien de grave. Alors, cette vente aux enchères à Amsterdam ?

— Mmmh, tu aurais kiffé grave ! J'ai eu un lot de vingt-quatre *Barolo* de chez Rinaldi à moins de trois cents euros pièce !

— Bien, répondit Jordi, totalement détaché.

— Et j'ai un Puligny-Montrachet, du Meursault en jéroboam, un Côte-Rôtie et même une caisse de *Mission Haut-Brion 1982*, le meilleur Pessac-Léonniane du monde, c'est bien ça, chouchou ?

— Léognan. On dit Pessac-Léognan, rectifia Jordi, agacé.

Christelle haussa les épaules avant de boire une grande rasade de champagne. Brusquement, elle attrapa son sac à main et en retira la bouteille enveloppée de papier de soie rouge.

— Tataaaaa, cria-t-elle en tendant le cadeau à Jordi.

— Mais, qu'est-ce que c'est ?

— Tu n'aimes pas le champagne, alors… J'ai pensé que tu apprécierais un peu de vin rouge…

— J'avais prévu un Cornas 2013 de chez Colombo…

— Ouvre-moi ça, idiot !

Pris de court, Jordi arracha nerveusement le papier et caressa délicatement l'étiquette. La lecture du nom, avec l'appui probable de la cocaïne, lui procura un sentiment de jouissance intense.

Château Margaux 1986 !

Cabernet-sauvignon, merlot, cabernet franc et petit verdot, quatre cépages savamment dosés pour un vin aux tanins serrés et denses. Une splendeur, un feu d'artifice gustatif.

Christelle avait tapé en plein dans le mille. Il lui avait tant parlé de vins, de ses préférences, des associations avec les mets. Ah, si seulement il avait été aussi doué pour le sexe que pour l'œnologie…

— Alors chouchou ?

— Incroyable… Ce n'est pas raisonnable… La bouteille devrait reposer… Cela étant, je vais peut-être quand même…

— L'ouvrir ? Mais bien sûr, mon amour ! Ouvre-la !

Jordi se précipita vers le buffet, sortit un large ballon de dégustation, vérifia qu'il n'était pas ébréché, puis déboucha méticuleusement la bouteille à l'aide d'une pompe à air, pour ne pas abîmer le bouchon. S'il n'avait pas fermé les yeux pour placer son nez au-dessus du goulot, peut-être aurait-il aperçu le minuscule trou à peine visible sur le bord du cylindre de liège.

— C'est une merveille, s'exclama le chef en versant le breuvage dans le verre incliné à trente degrés.

— Je suis contente, gloussa Christelle, en continuant à forcer son sourire.

— Mhhh, une robe spectaculaire, je dois dire…

— Allez, goûte-le chouchou, dis-moi s'il est bon…

Jordi se régala durant une longue minute, simplement en tournant son verre pour en extraire les arômes les plus subtils. Il regrettait presque d'avoir pris de la cocaïne. Il mâcha bruyamment la première gorgée puis l'avala. Aucune acidité, des tanins incroyablement présents qui lui faisaient penser que cette bouteille aurait pu se garder encore dix bonnes années…

— Qu'est-ce qu'on mange, mon amour ?

Jordi vida le verre et le remplit aussitôt. Elle avait raison, la salope. Il était temps de passer aux choses sérieuses. Le Château-Margaux était, certes, une délicate attention, mais cela n'allait en aucun cas résoudre le problème principal : sa liaison avec le nain tatoué.

— Je t'ai préparé des crevettes *Taïcho* à la plancha. Tu aimes ça, non ?

— J'adoooore, surjoua-t-elle en fronçant les sourcils.

— Tant mieux ! Et pour suivre, filet de renne mariné !

— Oh, du renne ? Tu ne m'en avais jamais fait !

— Tu verras, c'est subtil et puissant à la fois, une texture exceptionnelle.

Jordi servit les crevettes tout en sirotant son élixir. Il aurait dû le boire lentement pour le savourer et surtout pour être parfaitement conscient au moment de sa surprise du chef, mais il continua à se délecter de l'irrésistible nectar.

Christelle se régala avec les crevettes et le risotto à la truffe blanche. Quel dommage de ne pas pouvoir prolonger cette double vie ! Esteban, qui la faisait jouir comme personne, et Jordi qui lui faisait la cuisine comme un dieu ! Non, malheureusement, il était temps de faire un choix : avec l'héritage qu'elle toucherait, elle et son amant pourraient se payer quelques très belles tables.

Les noisettes de renne chantèrent au contact des parois bouillantes du wok. Jordi les retourna à l'aide d'une spatule en bois d'olivier, rajouta deux cuillerées d'ail émincé, deux tours de moulin à poivre vert et une généreuse poignée de coriandre fraîche hachée.

Une gorgée de Margaux.

Bizarrement, sa tête se mit tourner. Ce n'était pas une sensation d'ivresse. Peut-être le mélange entre le vin et la poudre. Il plaça délicatement trois morceaux de viande dans chacune des assiettes, puis versa la sauce Grand Veneur.

— Bon appétit, ma belle ! claironna-t-il, en posant les assiettes sur la table.

— Bon appétit, chouchou.

— Excuse-moi, je ne me sens pas très bien, répondit Jordi, en se laissant tomber lourdement sur sa chaise.

Le cœur de Christelle se mit à battre la chamade. Encore quelques minutes et tout serait terminé. Elle se versa du champagne et s'attaqua à la viande. Elle grogna de plaisir. C'est qu'il était sacrément doué, son Jordi !

— Bravo mon amour ! Vraiment, ton repas, c'est de la bombe !

— Merci ma belle, bafouilla Jordi d'une voix saccadée.

Il avait l'impression que sa tête allait exploser. Ses tempes battaient à deux cents à l'heure. Bien que son corps soit trempé comme après une séance de hammam marocain, sa bouche était sèche et il s'essuya le front en tremblant. Il sentit ses membres se crisper, ses muscles se raidir à s'en transformer en pierre.

— Ouais, mon chouchou. C'est trop bon… Dommage que tu n'aies plus faim… Peut-être que je finirai ton assiette également. Une

fois que tu seras mort. Ah oui, il faut que je te dise, je ne suis plus amoureuse de toi. J'en aime un autre, il s'appelle Esteban. Oh, il ne sait pas faire à manger, mais il me fait l'amour comme un dieu. Faut dire que la baise, c'est quand même pas trop ton truc. Déjà, tu n'es pas vraiment gâté par la nature et puis, il faut l'avouer, tu ne maîtrises pas trop la chose. Mhhh, ce renne… Allons, Jordi, ne me regarde pas comme ça… Comme tu m'as envoyée à Amsterdam pour aller à cette vente aux enchères, j'en ai profité pour voir un pote de mon chéri. Laurent Vandeberg. Il est comme qui dirait, « consultant » pour se débarrasser de problèmes. De problèmes comme toi, mon amour. Alors, il a pris une toute petite aiguille pour injecter du botox dans ton Margaux. C'est le poison le plus violent qu'on puisse trouver, d'après lui. Voilà. Bon, je termine mon assiette, ce serait dommage de gâcher.

Jordi tenta de se concentrer. La salope avait été plus futée qu'il ne l'avait imaginé. Dans quelques minutes, c'était donc écrit, il allait mourir. Sa respiration était de plus en plus difficile, chaque inspiration plus douloureuse que la précédente. Il devait y arriver. Il ferma les yeux et se focalisa sur sa bouche.

— Chouchou ? Tu veux me dire quelque chose ? Ah, laisse-moi deviner, une dernière déclaration avant de mourir ? Attends, je vais m'approcher de toi.

Elle contourna la table et colla son oreille devant les lèvres de Jordi.

— Quoi ? L'iPad ? Tu as bien dit « iPad » ? Je ne sais pas ce que tu veux.

Christelle soupira en relavant les épaules. Il ne lui restait plus qu'à joindre Esteban.

Au moment où le cœur de Jordi se contractait pour la dernière fois, sa tête tomba en avant et s'écrasa dans la porcelaine.

L'iPad.

La curiosité l'emporta. Elle fit le tour de l'appartement et mit la main sur la tablette, posée sur le canapé en cuir. Elle appuya sur le bouton d'allumage et lança la vidéo qui apparut sur l'écran d'ouverture. Elle reconnut la cuisine du restaurant et Jordi qui, visiblement, s'était filmé avec son téléphone.

« Surprise ! J'espère que mon petit menu t'a plu, salope ! Oui, dorénavant je ne t'appellerai plus qu'ainsi. Salope ! Parce que c'est ce que tu es ! Oui, je suis au courant de ta liaison, je sais que tu te tapes un nain tatoué, ton Esteban ! Tu as tout gâché ! J'aurais pu te rendre heureuse, mais non, toi tu as tout foutu en l'air ! Tu veux en savoir plus ? Il y a quelques semaines, un jour où je suis rentré plus tôt du boulot, je vous ai surpris dans la chambre, en train de copuler comme des chiens. J'ai posé ma main sur ma bouche pour ne pas crier, j'ai étouffé mes sanglots. Tu ne peux pas t'imaginer à quel point j'ai

souffert ce jour-là. Mais j'ai tenu bon et la tristesse s'est estompée pour laisser place à la colère. Que dis-je, la rage. Une soif de vengeance qui a nourri d'épouvantables cauchemars où j'explorais tous les scénarios possibles pour te faire du mal. Oui, je n'ai qu'une envie, te faire du mal. Alors je vous ai espionnés. Je vous ai suivis patiemment durant des semaines. Et hier, pendant que tu étais à Amsterdam, je l'ai accosté, ton Esteban. Il baisait la femme d'un mec dont il ne connaissait même pas le visage ! Je me suis fait passer pour un client et lui ai acheté un peu de cocaïne, pour être crédible. Ensuite je lui ai foutu un coup de rouleau à pâtisserie dans la tronche et l'ai ramené discrètement ici, au restaurant. Tu veux le voir ? »

Christelle commença à paniquer. Tout s'embrouillait dans sa tête, elle ne comprenait plus rien. Assise dans le canapé, elle était littéralement hypnotisée par la vidéo.

« Il est là-dedans, ton niqueur de poules, dans la chambre froide ! Allez, on va lui rendre une petite visite ! Coucou Esteban ! Dis bonjour à ma salope de femme ! Ah oui, c'est sûr, il n'a pas particulièrement apprécié que je lui tronçonne les jambes ! Il n'était déjà pas bien grand… Ah, Christelle, je pense que tu as compris pour le renne ? Alors, ça te fait quoi d'avoir ingéré les cuisses de ton nain tatoué ? Allez, maintenant je vais poser le téléphone, il est temps que je le termine… Esteban ? Désolé ma chérie, je crois que son cœur a lâché ! »

Christelle sentit le goût amer de la bile exploser dans sa bouche avant de s'écrouler au sol.

LA COLÈRE

Alors, cette petite mise en bouche vous a-t-elle plu ? Il faut avouer que la gourmandise ne nous semble aujourd'hui guère plus constituer un péché, ce serait même devenu une vertu ! Cela étant, la surabondance de nourriture dont nous bénéficions dans nos sociétés occidentales nous transforme immanquablement en bobos inconscients, bien éloignés des préoccupations de ceux qui doivent se battre chaque jour pour ne pas mourir de faim. Vu sous cet angle, ne devrions-nous pas, à minima, garder une certaine humilité, nous qui avons la chance de vivre dans ce luxe ?

Si l'on peut imaginer assez facilement contrôler ses envies de sucre ou de gras, il n'en est pas de même avec la colère ! Combien de criminels se retrouvent-ils derrière les barreaux pour un instant de folie passagère ? Vous-même, cher lecteur, n'avez-vous jamais connu ces fractions de seconde où toute votre vie aurait pu basculer sous l'impulsion de la colère ? Face à l'infidélité ? Face à la tromperie ? Face à l'ignominie ?

La colère nous aveugle momentanément, trouble les codes moraux inscrits dans notre conscience. N'avez-vous jamais pensé à tuer votre prochain ? Peut-être que ce qui vous aura sauvé ce jour-là, c'est de ne pas avoir une arme à portée de main…

Cette nouvelle est construite sur une intrigue classique, effroyablement commune : la violence conjugale. En 2018, comme les années précédentes, environ cent cinquante meurtres par conjoints ont été commis en France. Chaque année, environ deux cent mille femmes sont victimes de violences. La réalité semble donc bien toujours dépasser la fiction…

IRA

« La colère est la première défense d'un fou tandis que le silence est le premier argument d'un sage. »
Landry Makana

Banlieue parisienne, 9 h 20

La lourde porte d'entrée se referma si brutalement que Mickael ne put empêcher ses yeux de cligner. Les bras ballants, sous le choc, il finit par clore ses paupières. Sa femme, son amour, sa dulcinée venait de le quitter. Tout l'appartement embaumait encore son odeur, celle de son parfum aux notes florales, jasmin et rose. Durant combien de temps encore pourrait-il fermer les yeux et voir apparaître devant lui, comme par magie, la belle Jalila aux grands yeux en amande et à la superbe chevelure de jais ?

Les ombres s'emparèrent de son esprit. Il ne la reverrait plus. Ils étaient allés bien trop loin. Il ne la serrerait plus jamais dans ses bras, ne collerait plus son torse laiteux contre sa généreuse poitrine aux reflets caramel. Il ne glisserait plus jamais dans son corps, ne lui ferait plus jamais l'amour, ne la ferait plus jamais jouir.

Mickael l'avait rencontrée dix ans plus tôt, lors d'un voyage à Djerba, dans une de ces usines à touristes qui jalonnaient la côte ouest de l'île. Jalila lui avait souri à pleines dents quand elle l'avait vu entrer dans le hall de l'hôtel. Qu'avait-il donc pour lui plaire, lui qui n'était qu'un sac d'os sans allure, avec son inopportun teint de roux, empourpré par le soleil ? Il avait retiré son affreux bob bleu et rouge dès qu'elle s'était présentée devant lui. Il était resté immobile, pétrifié de peur et d'admiration, laissant ses mains jouer avec le couvre-chef. Cela avait duré une éternité.

Jalila faisait partie de l'équipe d'animation du lieu de villégiature. Un job éreintant qui l'occupait du matin au soir. Elle accueillait les futurs résidents, tenait le petit stand d'animation au bord de l'immense piscine où elle vendait des excursions à dos de dromadaire, jouait les figurantes pour le rituel du spectacle censé divertir les familles, se transformait en barmaid de fortune dans l'ersatz de discothèque puis, après une courte nuit, endossait la tenue de coach sportive pour les séances de yoga matinales.

En temps normal, jamais elle n'aurait pensé accepter une relation personnelle, encore moins amoureuse. Et pourtant… L'amour s'était invité sans prévenir, sans logique ni plan. Son cœur battait plus fort à chaque fois que son regard croisait celui de ce français qui passait son temps à se tartiner la peau de crème solaire… Dès le premier soir, elle lui avait servi plus de cocktails qu'il n'aurait pu en ingurgiter. Les

revendait-il pour pouvoir simplement retourner au bar, échanger deux mots, en approchant son visage du sien ? Elle lui avait également vendu une sortie à Douz, où commence le Grand Erg oriental avec ses dunes de sable fin, mais aurait juré qu'elle ne l'avait pas vu monter dans le bus. L'avait-il seulement acheté pour l'écouter vanter avec passion les points forts de l'excursion ? Les heures où elle ne le croisait pas s'étaient rapidement transformées en monceaux d'éternité.

Le troisième soir, Jalila avait bravé les interdits du règlement intérieur et avait rejoint Mickael dans sa chambre. Ils avaient été sages, ne se caressant que du bout des doigts, tout en refaisant le monde. La Tunisie et le droit des femmes, Allah, le Coran et ses sourates, les bienfaits du tourisme et ses excès, l'arrogance de la France colonialiste, la fragilité des peaux blanches, Sardou et Coldplay. L'amour rendait les choses futiles aussi sérieuses qu'un décret de loi et les sujets sérieux aussi inintéressants que la météo de la veille.

Dans ces moments-là, seul le temps passé ensemble compte, seuls les frissons électriques de deux mains qui se frôlent importent. Ils s'étaient ensuite retrouvés chaque soir, explorant lentement les délices d'une relation qui aurait pu ressembler à une amourette de vacances. Non, ils avaient rapidement éprouvé des sentiments bien plus puissants, une attirance magnétique qui rendait leur relation unique.

Follement épris l'un de l'autre, ils s'étaient quittés le dernier soir du séjour après avoir fait l'amour. Leurs corps avaient trouvé intuitivement leurs repères comme s'ils avaient toujours été faits pour s'unir. Au moment du départ, une larme avait lentement roulé sur la joue de Jalila. Luisants de sueur, les deux amants s'étaient promis de tout mettre en œuvre pour poursuivre cette belle histoire.

Il n'avait fallu que quelques semaines pour que Jalila rejoigne son amoureux en France, dans un lugubre trois-pièces de Maisons-Alfort. Qu'importait, l'avenir leur appartenait.

Jalila s'était intégrée à une vitesse folle, s'inscrivant à la faculté de Créteil pour y poursuivre des études de lettres modernes, enchaînant les jobs de serveuse, de femme de ménage ou de livreuse de pizza. Rien ne lui semblait dégradant, l'essentiel était de pouvoir partager du temps avec Mickael.

Même s'ils faisaient l'amour fréquemment, cela gênait Jalila qui s'était mise à insister pour se marier. Elle n'était pas particulièrement pratiquante, mais elle était croyante et elle avait tenu à une petite cérémonie à la mosquée de quartier. Mickael, dont la culture religieuse se limitait à quelques généralités apprises en cours de catéchisme, avait accepté de se soumettre aux séances d'apprentissage du Coran exigées par l'imam. L'amour authentique ! La passion indéfectible ! Mickael et Jalila pour la vie !

La sonnerie de son téléphone portable, une imitation de klaxon de voiture ancienne, tira Mickael de sa torpeur. Il jura vertement puis décrocha nerveusement, sans prêter attention à l'affichage du nom de son correspondant.

— Allo, oui ? répondit-il sèchement.

— Mickael, c'est toi ?

— Simon ! Écoute, je vais être un peu en retard ce matin. Il m'arrive une tuile, une emmerde de première catégorie et… bref, je t'expliquerai tout ça plus tard, promis.

— Oui… Bon… Ce n'est pas comme si ça t'arrivait au moins une fois par semaine d'être en retard, mon vieux…

— Quoi ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? répondit Mickael en haussant le ton. Si tu veux tout savoir, Jalila m'a quitté ! Est-ce que c'est un motif valable pour être en retard au taf ? Acceptable, chef ?

— Écoute Mickael, je comprends que tu aies des problèmes, mais moi j'ai une boîte à faire tourner. J'ai besoin d'un informaticien sur lequel je puisse compter. Un mec qui vient à l'heure le matin et qui fait son job correctement. Toi…

— Moi ? Le coupa-t-il. Putain, ça fait un peu plus de quatre ans que je bosse pour toi ! Simon, je traverse juste une mauvaise passe, c'est tout !

— Mickael, reste chez toi et règle tes problèmes. Et…

— Et ?

— Je suis désolé, je comprends bien que ce n'est pas le bon moment pour te l'annoncer, mais en même temps, ce ne sera jamais le bon moment…

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Je veux arrêter ton contrat. Je te propose une rupture conventionnelle, tu ne seras pas perdant financièrement. Tu comprends, je n'en peux plus de tes absences, de tes retards, de tes erreurs de frappe, de tes coups de gueule avec les clients. Cela fait du tort à ma boîte !

— Quoi ? Tu me vires ? Simon, je ne peux pas le croire… Tu me vires aujourd'hui ? Trente minutes après que Jalila m'ait quitté ? Enfoiré… Putain d'enfoiré !

— Je comprends ta colère, Mickael, mais je n'ai pas le choix… Prends quelques jours. Je mets les documents au courrier et tu pourras me les renvoyer signés. Tu n'es pas obligé de repasser au bureau… Ah, tu peux garder le PC portable…

— Merci beaucoup connard, hurla Mickael en raccrochant.

Il jura en rafale. Toute sa vie était en train de partir en lambeaux. Plus de femme, plus de boulot. Cela faisait quelques années qu'il n'avait plus de famille, ses parents étaient morts tous les deux quelques mois avant que leur enfant unique chéri ne trouve (enfin)

l'amour. Il ouvrit la bouche et lâcha un cri inhumain. Il regarda sa montre. Neuf heures trente. Ce connard de Simon lui reprochait une toute petite heure de retard ! Une heure de codage informatique qu'il aurait largement rattrapée au cours de la journée ! Peut-être pas aujourd'hui, raisonna-t-il, le départ de Jalila l'aurait probablement empêché de se concentrer.

Merde, merde, merde !

Il sortit sur le palier et sonna au 4 B, l'appartement voisin. Celui d'Arnaud Codeville. Un type sans histoires, dont il ignorait le vrai métier. Il ne lui avait simplement jamais posé la question. Il pressa son doigt sur le bouton et tapa en même temps avec le plat de son autre main sur la porte. Elle s'ouvrit sur un trentenaire barbu, les cheveux hirsutes, en caleçon Dim rose et bleu. Mickael n'avait jamais prêté attention au nombre incalculable de tatouages qui couvraient son corps de la tête aux pieds. Un enchevêtrement de dragons et d'armes blanches, de textes en runes hongroises, de vampires et de jeunes femmes à la plastique sérieusement revisitée.

— Putain, Mickael, gémit Arnaud… Pourquoi est-ce que tu me réveilles à l'aube ? Tu sais à quelle heure je me suis couché ?

Mickael força le passage d'un coup d'épaule. Il s'avança d'un pas décidé vers la table du séjour, recouverte d'un véritable capharnaüm d'objets hétéroclites : des livres, une pile d'assiettes crasseuses, des câbles enchevêtrés, deux pulls sales roulés en boule, un paquet de capotes de couleur et une demi-douzaine de bouteilles de Jenlain.

— Ça fait un moment que t'es célibataire, mon vieux, c'est un sacré bordel chez toi…

— Ouais, ben si t'es venu pour m'emmerder, tu peux repartir d'où tu viens, mec…

— Excuse-moi. Désolé. Jalila m'a quitté et… je suis pas bien du tout.

— Oh putain, Mika… Toi, t'as besoin d'un remontant ! Genre liquide ou genre à fumer ?

— J'avais plutôt pensé à une bière, répliqua Mickael.

Arnaud haussa les épaules en levant les yeux au ciel. Il se dirigea vers la bibliothèque et attrapa un livre, épais comme un parpaing, qu'il posa sur la table.

— La bible ? Je ne savais pas que tu étais croyant ! s'étonna Mickael.

— Toi, il te faut vraiment un truc pour te remettre les idées en place…

Arnaud ouvrit ce qui n'était qu'un faux bouquin, une planque idéale pour sa résine de cannabis.

— Arrête, je suis pas sûr que cette saloperie va me calmer…

— Hop hop hop, gloussa le barbu. Ça, c'est une remarque de

puceau… Mika, tu vas pas me dire que t'as jamais fumé un joint ?

— Ben si, répondit Mickael d'une voix éteinte. Je n'ai jamais fumé de joint. L'occasion ne s'est jamais présentée et Jalila n'aime pas ça…

— Jalila, elle s'est tirée, le coupa Arnaud. Alors je crois que c'est le moment ou jamais de tester une nouveauté ! Tu verras, mon shit est topissime ! C'est pas du haschich marocain coupé au cirage ou à l'huile de vidange, c'est du concentré de bonheur qui vient directement des Pays-Bas ! Je vais te préparer un « bédo de la mort qui tue » !

— D'accord, souffla-t-il. Je ne peux pas aller plus mal, alors vas-y, répondit Mickael en s'asseyant à la table.

En deux temps, trois mouvements, Arnaud confectionna deux pétards puis s'assit sur la table, les pieds sur la chaise voisine de celle de Mickael. Les deux hommes inhalèrent leurs premières bouffées et remplirent la petite cuisine d'une épaisse fumée aromatisée.

— Alors ? C'est de la bombe, non ? lança fièrement Arnaud.

— Je sais pas trop, mec, répondit Mickael en toussotant.

— Insiste un peu, tu verras, en quelques minutes tu vas prendre ton pied !

— Ma femme m'a quitté et je viens de perdre mon boulot, alors tu sais, ça va pas être simple de me détendre.

— Mec, pense positif !

— Y'a quoi de positif dans ma situation ? J'ai quarante ans, les traites de l'appartement à payer, plus de boulot et plus de femme !

— Une de perdue… Tu vas pouvoir te taper plein de petits culs, maintenant ! Ce sera l'occasion de varier les plaisirs, de partouzer, de t'envoyer en l'air matin, midi et soir !

— Arrête Arnaud, j'ai pas envie de parler de ça.

— Mais si, putain, si tu veux, je peux même t'arranger ça ! De la chatte, ça se trouve, mon vieux ! J'ai des copines qui aiment le champagne et qui, après deux verres, te suceront la queue à te faire oublier ta Jalila, ma parole !

Mickael jeta le joint dans le cendrier, se leva et lança son poing de toutes ses forces. Arnaud tomba au sol et posa ses mains sur son nez, poisseux de sang.

— Putain, mais t'es complètement taré ! Tu m'as pété le nez, mec !

— Ferme ta gueule, vociféra Mickael en le pointant du doigt. Jalila n'a rien à voir avec tes putes de banlieue ! Je t'interdis de parler d'elle comme ça, je l'ai dans la peau, ma femme ! Tu comprends ? Aucune autre ne lui arrive à la cheville !

— C'est bon ! Message reçu, mec… Merde, je voulais juste que tu te détendes…

Arnaud attrapa le bras tendu et se leva en reniflant. Malgré tout,

il se pencha pour récupérer sa cigarette tombée sur le carrelage et la posa dans le cendrier. Il déroula quelques feuilles de papier essuie-tout et les colla sous son nez qui lui faisait un mal de chien. Mickael jura en se tapant violemment la nuque du plat de sa main.

— Bon, je crois que je vais bouger, finit-il par lancer.

— Ouais, je crois que c'est une bonne idée.

— Arnaud, encore une question. Qui te vend ta merde ?

— Comment ça ? Tu veux dire mon dealer ? Je croyais que tu n'étais pas fan ?

— Oui, dis-moi où je peux trouver ton dealer.

— Bon sang, Mika, pourquoi… ?

— Tu veux que je t'en colle une deuxième ? répondit froidement Mickael.

Arnaud secoua la tête, abasourdi par la réaction de ce voisin qu'il ne connaissait certes pas très bien, mais qui lui avait semblé plutôt sympathique quand ils sirotaient quelques bières ensemble. Il retira la boule de papier gorgée de sang de sous son nez et la posa sur la table, puis inscrivit une adresse sur un bout d'enveloppe déchirée.

— Tiens, voilà le lieu où tu pourras trouver Ali. C'est à une vingtaine de minutes d'ici. La plupart du temps, il deale au pied de son immeuble, juste à côté d'un bar, « Le troquet des amis ». Tu ne pourras pas le louper, un grand rachitique avec des pompes rouges. Il a toujours des pompes rouges.

— Merci Arnaud. Ciao.

***

La bruine légère se mua en averse tandis qu'en Mickael, la colère montait. Son cœur battait comme s'il voulait s'échapper de sa cage thoracique. Comment allait-il survivre à tout cela ? Si rationnel quand il s'agissait de saisir ses lignes de codes au kilomètre, son cerveau était noyé sous un flot de sentiments et de pensées contradictoires et irrationnelles. Il se souvenait des baisers et des regards coquins, de restaurants en amoureux, de fleurs et de nuisettes sexy, de petits-déjeuners au lit, de promenades en bord de Seine, de randonnées en forêt.

L'instant d'après, tout disparaissait, comme ingurgité par un trou noir qui recrachait de l'antimatière. Les coups qu'il avait portés sur sa femme. D'abord quelques gifles. Méritées, bien sûr. Puis les doigts qui se serrent pour former des poings, le sang qui s'écoule lentement, les excuses mielleuses qui ne servent qu'à respirer avant une nouvelle montée d'adrénaline qui anéantit tout.

En même temps, Jalila finissait toujours par avouer être coupable !

Mickael sortit de ses songes quand il aperçut le bistrot minable au

coin de la rue.

« Le troquet des amis ».

Les pompes rouges.

Il paraissait assez improbable qu'un dealer soit à pied d'œuvre avant midi. Pourtant, Ali devait être du genre matinal. Adossé à la façade, l'un des pieds collé aux briques du soubassement, la tête enfouie dans une capuche de survêtement dont s'échappait une dense fumée bleutée, l'homme se redressa d'un bond quand il se sentit observé.

Mickael sortit les mains de ses poches, pour éviter toute mauvaise interprétation. Il ne fallait pas jouer avec les nerfs d'un voyou qui n'aurait pas assez dormi. Ali tira sur les câbles blancs de ses écouteurs pour libérer ses oreilles.

— Qu'est-ce tu veux, mec ?

— Tu es Ali ?

— Dis-moi vite ce qui t'amène par ici et me prends pas la tête…

— J'ai besoin d'un flingue.

— Putain, mec, parle moins fort ! Viens par ici…

Le dealer prit Mickael par l'épaule et l'entraîna vers une ruelle, plutôt une servitude, à peine plus large qu'une benne à ordures et qui traversait le pâté de maisons pour mener au boulevard parallèle. Dans la pénombre, il le poussa violemment contre un mur. Deux rats s'effrayèrent et s'enfuirent en couinant. Une infâme odeur d'urine monta au nez de Mickael qui réprima un haut-le-cœur. Il s'en remit aussi sec quand le canon d'un automatique cogna contre sa mâchoire.

— Qui t'es, mec ? Qui t'a dit que j'allais pouvoir te trouver un gun ? T'es un flic ? T'es un putain de keuf ?

— Pas du tout ! cria Mickael. Je sais juste que tu deales du shit, mais je me suis dit…

— Qui t'a parlé de moi ?

— C'est Arnaud ! Tu lui fourgues de la néerlandaise !

— Quoi ? Je vends que de la marocaine… Tu te fous de ma gueule ? T'as un micro sur toi, c'est ça, hein ? s'énerva Ali en tâtant sans ménagement tous les plis de la veste de Mickael.

— Arnaud, un grand barbu, tatoué de partout, ça te dit rien ?

— Ah, lui, se calma le dealer. Oui, il m'a demandé du « double zéro » d'Amsterdam. Alors c'est ce que je lui ai vendu.

— Ce n'en est pas réellement alors, osa Mickael.

— Putain, c'est pas vraiment ton problème, là, mec ! s'emporta l'autre.

— Je suis désolé, j'ai juste pensé qu'un type comme toi pouvait me procurer un flingue. J'ai de quoi payer, là, dans ma poche intérieure droite.

— T'as combien ? demanda Ali, tout en mettant la main sur la

liasse de billets.

— Deux mille euros. Ça suffit, non ?

— Faut voir, répondit prudemment Ali.

La phase de négociation avait démarré.

— Qu'est-ce qu'il te faut ? Un pistolet, un automatique ? Sans numéro de série ? Un Beretta ? Un Sig Sauer ? Tu veux en faire quoi ?

— Je veux juste une arme, peu importe laquelle. C'est pour donner une bonne leçon à quelqu'un.

— À qui, mec ? Si je te vends un gun et que tu butes un ministre, ça peut être très mauvais pour mon business. Ça sera pas le même prix que si tu veux buter le clébard de ton voisin, tu comprends ?

— C'est pour ma femme. Elle m'a quitté. Je veux l'impressionner, quoi.

Ali se mit à rire. Le type voulait acheter une arme illégalement, ce qui pouvait déjà le conduire droit en prison, et tout ça pour faire peur à sa gonzesse ! Le pigeon parfait ! Ce type cherchait du frisson, il allait lui en donner et se faire un paquet de fric au passage.

— O.K. mec. Je vais te trouver un gun qui en jette grave. Un Beretta 92 chromé. Ça te va ?

— Oui, bien sûr, s'empressa de répondre Mickael, qui n'y connaissait absolument rien. Et ça va me coûter combien, cette affaire-là ?

— Deux mille, lança Ali en empochant l'argent.

— Quoi ? Mais, il n'y a pas moins cher ? J'avais apporté cette somme…

Le canon de l'arme d'Ali cogna à nouveau contre la mâchoire de Mickael.

— C'est bon, se résigna Mickael. Deux mille. Quand est-ce que j'aurai l'arme ?

— Je vais devoir passer quelques appels. Sois pas trop pressé. Ce soir, vingt heures. Ici.

— D'accord, d'accord.

— Ah, le rouquin, j'oubliais, j'compte sur toi pour fermer ta gueule concernant le shit du barbu… Si tu veux pas que je t'arrache les dents à la pince…

— Ouais. Pigé. C'est de la néerlandaise. « Double zéro » !

***

21 heures — appartement de Mickael

Il admira son trophée sous tous les angles, comme un gosse ses cadeaux, le soir de Noël. Un Beretta 92 FS Inox rutilant et une boîte pleine de munitions. L'attente avait été interminable. L'après-midi la plus longue de sa vie.

Il ouvrit nerveusement le paquet de cartouches, calibre 9 millimètres Parabellum, en engagea une en tirant puis en relâchant la culasse. Le Beretta suscita instantanément en lui un sentiment de toute-puissance. Il ôta le cran de sûreté puis s'enfonça le canon dans la bouche.

Peut-être est-ce la solution ? Jalila, ce sera de ta faute si je me fais sauter le caisson !

Il retira l'arme aussi sec, manquant de s'arracher une dent au passage. Il devenait fou. Peut-être allait-il simplement lui faire peur. Peut-être allait-ce être suffisant pour qu'elle rentre à la raison, pour qu'elle accepte de revenir sans discuter. Mais si jamais elle ne coopérait pas, il était prêt à lui donner une bonne leçon. Une leçon qu'elle n'oublierait pas de sitôt ! Peut-être lui tirer dans la cuisse ? Une cuisse, ça se répare. Quelques semaines de convalescence, tout au plus.

Non. Comment expliquerait-il la blessure ? Il faudrait nécessairement l'emmener à l'hôpital… Sa colère l'emporterait peut-être si loin qu'il n'y aurait plus de retour. Peut-être allait-il tuer Jalila. Une balle en pleine tête lui semblait le moins dommageable. Elle ne souffrirait pas. Si elle n'acceptait pas de rentrer avec lui, il n'aurait pas le choix…

Mickael avala un dernier verre de Rhum, grimaça, puis enfonça l'arme dans l'espace entre son jean et son ventre. Sentir le métal glacé contre sa peau décupla encore son sentiment de puissance. Il claqua la porte derrière lui.

Jalila n'avait pas vraiment d'amis en France. Cela ne gênait pas Mickael, qui s'était assuré qu'elle lui appartienne pleinement en faisant fuir les rares connaissances qui auraient pu s'approcher trop près d'elle. Il avait décrété qu'elle n'avait pas besoin de ce genre de relations. Elle avait son mari, c'était amplement suffisant ! La première piste qu'il devait explorer était celle du cousin Hassan. C'était là qu'il irait en premier. Le RER l'emmena en une petite demi-heure à l'arrêt *Châtelet*.

Il était vingt et une heures quarante-cinq quand il pénétra dans la petite épicerie de quartier comme il y en avait tant dans la capitale. Il renifla mécaniquement quand il sentit une odeur de cannelle et de cumin, de merguez grillée et de poulet rôti. Le couscous de Jalila. Il n'y avait aucun doute, il le reconnaîtrait entre mille ! Où pouvait-elle se cacher ? Dans la petite kitchenette attenante ? À l'étage, dans l'appartement du vieux couple qui tenait la boutique ?

Mickael s'avança d'un pas décidé puis s'immobilisa.

Hassan. L'homme au visage buriné, fièrement vêtu d'un costume traditionnel ocre et noir, lui barrait la route.

— Salam Aleykum, Mickael.

— Bonjour Hassan. Ôte-toi de mon chemin s'il te plaît, je viens chercher Jalila.

— Mais, je ne comprends pas… Elle n'est pas ici.

— Ne me mens pas. Je la connais par cœur, elle est forcément venue te voir. Je ne partirai pas sans ma femme, Hassan.

Les deux hommes, de taille identique, se faisaient face, droits comme des i, mâchoires serrées et muscles bandés, prêts à en découdre. Hassan, la soixantaine, en avait vu d'autres. Il ne s'était jamais laissé intimider par les junkies du quartier qui avaient tenté à plusieurs reprises de lui voler sa modeste recette journalière. Il savait se défendre et n'allait pas hésiter à rosser celui dont il connaissait maintenant les déviances.

— Il est vrai que Jalila est passée nous voir ce matin, nous avons longuement discuté et elle a beaucoup pleuré. Mais elle n'est plus ici.

— Quoi ? s'exclama Mickael, déstabilisé par l'aveu.

— Oui, Mickael, elle nous a tout raconté.

— Quoi, tout ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Que tu la frappais. Régulièrement. Depuis des années. Qu'elle en avait eu honte et qu'elle avait enfin trouvé la force de te quitter. Ce matin.

— Hassan ! Merde ! Ça, ce ne sont pas tes affaires ! Tu comprends ? Ce sont des histoires de couple, des histoires qui se règlent entre un mari et sa femme. Je suis sûr qu'il t'est arrivé de corriger ton épouse, quand elle le méritait !

— Qu'Allah m'en soit témoin, jamais je n'ai levé la main sur elle.

— Arrête Hassan, pas à moi… C'est normal, encore plus quand on est musulman, non ?

— Tu racontes n'importe quoi ! Qu'Allah te pardonne. C'est donc comme cela que tu résumes les choses ? Un musulman qui bat sa femme c'est normal ? Te rends-tu seulement compte de la stupidité de tes paroles ? Tu es resté au Moyen-Âge !

Mickael ferma les yeux un instant. Ce type se foutait de sa gueule. Jalila l'avait parfois poussé à bout et, oui, il lui arrivait de temps en temps de la bousculer un peu, mais elle l'avait provoqué à chaque fois ! Elle l'avait mérité ! D'ailleurs, elle lui avait toujours demandé pardon. À chaque fois. Jusqu'à ce matin. Ce matin, où elle s'était relevée d'une claque un peu plus forte que d'habitude puis était partie.

Le premier coup que prit Hassan dans le ventre lui coupa le souffle et fit tomber son fez au sol. Le second lui décrocha la mâchoire et il s'écroula au sol dans un râle rauque. Mickael appliqua son genou sur l'entrejambe de l'épicier, empoigna son arme et en posa l'extrémité du canon sur son front. L'adrénaline se déversa dans ses veines, un plaisir nouveau l'inondait : il tenait la vie d'un homme entre ses mains. Comment avait-il pu exister jusqu'ici sans ressentir cette

incroyable jouissance ? Son doigt posé sur la queue de détente se mit à trembler. Un millimètre de plus et la vie d'Hassan s'arrêterait net. Mickael respirait de plus en plus vite. L'hyperventilation lui donna le tournis. Il imaginait ce qui pouvait se passer, la balle à bout touchant pulvériserait le crâne d'Hassan. Son excitation était à son comble, la colère le rendait plus puissant que jamais. Des frissons parcoururent sa nuque et son sexe se raidit dans son pantalon. Il bandait comme un taureau !

— Hassan, dis-moi où est Jalila. Je suis sûr que tu le sais. Si tu me le dis, tout ira bien, je te le promets. J'irai chercher ma femme, je la ramènerai à la maison et on oubliera ces petites chamailleries. La vie reprendra son cours normal. D'accord ?

— Mickael, je te jure qu'elle n'est pas ici. Tu peux aller voir à l'étage, elle n'y est pas. Mais je t'en supplie, range d'abord cette arme, tu vas faire peur à Hiba. Ma femme est fragile du cœur. Allez, gamin… Calme-toi, apaise ta colère…

— J'ai besoin de savoir où elle est, s'obstina Mickael en articulant chaque mot lentement.

— Je ne le sais pas…

— Putain, tu vas me…

Le sang tiède éclaboussa le visage de Mickael.

Ses oreilles bourdonnaient. Sa main, crispée sur l'arme, tremblait. Les yeux d'Hassan le fixaient. Il avait franchi la porte de l'enfer en une fraction de seconde, à cause d'un petit dixième de millimètre de trop sur la détente de son Beretta. La mare rouge grandissait autour de la tête du mort, formant une auréole exagérée, comme celle d'un saint d'une icône orthodoxe.

Immobilisée au pied de l'escalier, Hiba ne put retenir un cri d'horreur qui déchira le silence. Mickael mit quelques secondes pour réaliser où il se trouvait. Il se releva lentement. Il tendit la main vers la femme terrorisée, une main maculée de sang et de poussière d'os. C'était un réflexe, une main tendue qu'Hiba, qui venait de perdre son compagnon de toujours, ne pouvait accepter. Elle continua de crier sans discontinuer telle une sirène d'alarme.

Putain de merde ! Ce n'est pas ce que je voulais !

Il tenta d'analyser la situation. Personne d'autre dans la boutique. Le coup de feu qui résonnait encore dans ses oreilles avait dû s'entendre dans tout le quartier et, dans quelques instants, les flics débarqueraient pour l'arrêter.

Jalila. Sa priorité était de retrouver Jalila ! Ensuite, il verrait comment se sortir de cette situation. Si elle ne l'avait pas quitté brutalement, il n'en serait pas arrivé là ! Il ne se serait pas mis à sa recherche, n'aurait pas tué Hassan ! Bref, tout était de sa faute !

Écœuré par l'odeur métallique de l'hémoglobine, il passa la main

sur son visage puis examina sa paume. Il recula d'abord, prêt à s'enfuir, puis se ravisa. Il pouvait gagner du temps s'il n'était pas identifié rapidement par la police… La nuit venait de tomber, il pourrait facilement quitter le quartier. Les flics mettraient plusieurs jours à interroger la famille éloignée, Jalila n'était finalement qu'une cousine, techniquement une petite-cousine d'ailleurs.

Hiba, le visage trempé de larmes, s'avança en titubant vers le corps d'Hassan, s'agenouilla puis souleva délicatement la tête mutilée et méconnaissable de son mari. Elle ne se préoccupait pas du sang poisseux, seul le contact de ses mains sur le visage de l'être aimé comptait.

Mickael considéra que, finalement, au point où il en était, il se devait de réunir Hassan et Hiba « dans l'Amour d'Allah ». Il leva l'arme en direction de la vieille femme et tira en détournant la tête. La balle déchiqueta la carotide qui se vida à gros bouillons. Les doigts fripés tentèrent vainement de retenir la vie, mais celle-ci s'évapora en quelques instants.

Mickael enfonça l'arme dans la poche de son blouson, remonta sa capuche et quitta la pièce en courant.

***

Le réceptionniste de l'hôtel des artistes, sec comme une trique, le crâne dégarni et les oreilles décollées, fit la moue. Ce type n'a-t-il donc pas de carte bancaire comme tout le monde ? Il défroissa les coupures de vingt euros d'un air dégoûté en essayant de ne pas penser au contenu des poches desquelles Mickael les avait extirpés. Il y avait trois fois le montant annoncé, son improbable client semblait prêt à lui laisser un joli bonus. Le prix du silence.

Prudent, Mickael avait dit ne pas avoir de pièce d'identité et s'était contenté de présenter effrontément une carte de visite trouvée au fond de la poche de son jean.

Paul Demoys, vendeur-conseil, Darty.

Mickael et Jalila s'étaient rendus, quelques jours plus tôt, dans un de ces magasins, pour choisir une nouvelle cuisine équipée. Paul Demoys leur avait fièrement remis sa carte avec son devis.

La chambre se situait au rez-de-chaussée, barreaux à l'unique et minuscule fenêtre, splendide vue sur les bennes à ordures. Celle qu'on ne louait jamais ou presque. Pour dépanner. L'odeur de clope froide participait à l'atmosphère pitoyable, avec des rideaux gris poussiéreux et un couvre-lit aux taches douteuses. Mickael tira d'un coup sec sur le tissu crasseux puis se coucha tout habillé. Le matelas défoncé se lamenta.

Il sortit le Beretta de sa poche et frotta, à l'aide d'un mouchoir en papier, les traces de sang séché. Il ferma les paupières durant une

fraction de seconde puis les rouvrit. Hassan, le crâne troué, le visage ensanglanté, le fusillait du regard. Comment allait-il survivre à cela ? Les morts — ses morts — allaient-ils venir le hanter chaque nuit ?

La question de se rendre à la police ne se posait pas. Il ne supporterait pas d'être privé de liberté. Mourir lui semblait mille fois préférable à l'enfermement.

Le minuscule téléviseur s'alluma et Mickael zappa de chaîne en chaîne. Pas de flash spécial, pas même sur BFM. La mort violente de deux vieux dans une épicerie arabe ne suscitait visiblement pas grand émoi. Les sanglots surprirent Mickael qui se recroquevilla en position fœtale, le Beretta toujours à la main, posée sur l'oreiller, juste devant sa tête. Voilà. Sa vie allait donc s'arrêter là. Il ne croyait ni en Dieu ni en quoi que ce soit d'autre. Pour ce que cela aurait changé… La seule destination qui lui serait accordée serait celle des flammes de l'enfer.

Une demi-heure passa. La source s'était tarie et ses yeux redevinrent secs. Il se dirigea vers la salle de bains, une minuscule pièce d'un mètre carré et demi, douche comprise, qui sentait le moisi et l'eau de Cologne bon marché. Il s'observa longuement dans le miroir.

Tu as une sale gueule, mon vieux. Tire-toi une balle, qu'on en finisse.

Oui, peut-être, mais pas dans ce pitoyable endroit. Il avait envie de rentrer chez lui, de se servir un dernier verre, un *Lagavulin* de seize ans d'âge, tourbé à souhait. Puis, il passerait à l'acte. Tranquillement affalé dans son fauteuil club au cuir craquelé.

***

À quatre heures du matin, Mickael ouvrit doucement la porte d'entrée et freina sa fermeture comme un adolescent éméché un samedi soir. Il s'avança dans l'obscurité jusqu'à la fenêtre du séjour et tira les rideaux avant d'appuyer sur l'interrupteur.

Un cri de terreur lui écorcha les cordes vocales quand les halogènes déversèrent leurs flots de lumière. Jalila, assise dans le fauteuil club, braquait sur lui un petit pistolet. Son regard le transperçait comme un rayon laser. Une lionne prête à dévorer sa proie. Elle lui semblait toujours aussi belle, même avec cette petite cicatrice à la lèvre et son œil au beurre noir.

Peut-être y était-il allé un peu fort la veille, juste avant qu'elle ne parte. Peut-être.

— Jalila, je suis… je suis tellement heureux que tu sois revenue. Nous devons avoir une discussion de couple, mature et raisonnable, déclama Mickael avec aplomb.

— Ferme-la, lui répondit-elle. Je suppose que dans ton langage, une discussion mature cela signifie me battre à nouveau, comme hier ? Comme le jour où tu m'as défoncé la tête avec ton poing ? Où peut-

être ces autres coups, moins visibles, dans les côtes ou dans le ventre ? Mickael, je n'ai plus envie de discuter. Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Jalila, je suis tellement désolé, je ne te frapperai plus. Plus jamais. C'est fini…

— Cette promesse, je l'ai entendue si souvent et j'y ai tellement cru. À chaque fois. Et je me suis trompée. Encore et encore. Quand tu es en colère, tu ne te contrôles plus. Tu es malade et j'ai décidé que tout allait s'arrêter là. Hier matin, j'ai fui. Mais je me suis juré de revenir une dernière fois, pour te regarder en face. Tu ne me fais plus peur. Tu m'entends ? Tu ne me feras plus jamais peur et je vais faire ce qu'il faut pour que tu te fasses soigner.

— Est-ce que tu me menaces, Jalila ? siffla Mickael, la mâchoire serrée.

— J'ai porté plainte contre toi, Mickael, les flics vont venir t'interroger. Cette fois-ci tu vas devoir rendre des comptes.

Mickael se prit la tête dans les mains en riant, puis extirpa brusquement son Beretta et le pointa sur sa femme.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis, Jalila ? C'est comme ça que tu veux que tout finisse entre nous ? C'est une bonne fin pour notre histoire, non ? Ça fera la une des journaux : deux amoureux s'entretuent dans leur petit trois-pièces de banlieue ! Mais peut-être que tu n'oseras pas tirer, tu sais, ce n'est pas aussi simple que dans une série télévisée… Allez, appuie la première !

Le visage de Jalila la trahissait. Elle était morte de trouille face à ce fou dangereux. Elle souffla quand le vase de porcelaine rose s'écrasa contre la tempe de Mickael. Son corps s'effondra au sol comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

— Merci Simon. J'ai vraiment cru qu'il allait me tuer ! Je ne m'attendais pas à ce qu'il ait une arme !

— Ouais, si tu avais encore des remords pour quitter ce taré, je pense que là, tu y vois clair ! Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait de lui ?

***

Hassan faisait les cent pas. Les mains dans le dos, la tête baissée, il marmonnait en arabe, répétant une phrase inlassablement en boucle en secouant la tête. Mickael toussa pour essayer de déloger le bâillon enfoncé profondément dans sa gorge, en vain. Son corps tout entier était saucissonné si fort qu'il ne pouvait bouger d'un millimètre sans sentir le fil de fer lui déchirer les chairs. Son cœur se mit à battre plus fort quand il réalisa qu'il était nu. Il tenta d'avancer sa tête, mais elle aussi était maintenue fermement au siège.

Mickael cria à travers le tissu trempé de salive. Hassan s'arrêta

brusquement et se retourna vers lui. Il approcha sa tête à une cinquantaine de centimètres et s'immobilisa. Un trou béant au milieu du front se mit à vibrer puis du sang s'en échappa, un véritable geyser qui arrosa Mickael. Figé, il sentit le liquide poisseux couler sur son visage, ses épaules, son torse. Hassan ouvrit lentement sa bouche pour libérer une nuée de mouches nécrophages qui s'élancèrent tels des centaines de poignards sur le visage de Mickael.

— Mickael ? Mickael ! Oh, réveille-toi !

Jalila le gifla violemment. Ses yeux s'ouvrirent d'un coup sec.

Elle sourit : Mickael, trempé de sueur, semblait totalement perdu.

— Ah, ben voilà ! Es-tu avec moi ? Visiblement, ton petit rêve t'a procuré des émotions… Je crois que tu t'es pissé dessus, mon chou !

Mickael tenta de démêler ce qui tenait du songe ou de la réalité. Les dizaines d'attaches qui le maintenaient à un siège de bureau étaient bien réelles et elles lui tailladaient la peau. Jalila n'avait pris aucun risque en utilisant du fil de fer de clôture qu'elle avait serré au maximum.

— Ouvre la bouche, ordonna-t-elle.

Le bâillon humide tomba au sol dans la flaque jaunâtre.

— Jalila, il faut que tu me détaches, la supplia Mickael. Je ne dirai rien à personne, tu sais. Je l'ai mérité, hein ? Voilà, tu m'as puni pour toutes les fois où je t'ai frappée. Mille pardons, ma chérie, je t'en supplie…

Simon entra dans la pièce. Sous le choc, Mickael resta sans voix. Il se demanda s'il n'était pas encore en plein rêve. Était-ce une hallucination ? Que pouvait bien faire Simon chez eux ? Il regarda autour de lui et réalisa qu'il était dans le bureau de son patron. Tout s'expliquait ! Le scénario classique, le mari, la femme et l'amant ! Cette salope devait se taper son propre chef depuis des semaines, peut-être des mois !

Lui qui commençait à douter de lui-même retrouva pleinement son assurance.

— Espèce de pute ! Tu te tapes ce merdeux depuis combien de temps ? C'est toi qui lui as soufflé l'idée de me virer le jour même où tu as mis les voiles ? Putain, c'est bien moi le con de l'histoire !

Simon accéléra le pas en direction de Mickael, arma ses poings, mais Jalila lui intima de s'abstenir et il s'immobilisa.

— Non, Simon. Il est à moi et à moi seule. Je vais gérer ça. Tu en as déjà trop fait. Tu es sûr que nous ne serons pas dérangés ici ?

— Oh non, un vendredi après-midi, veille d'un week-end prolongé, je peux te certifier que personne ne te dérangera avant lundi. J'ai filé leur après-midi aux deux autres informaticiens, qui n'ont pas résisté une seconde à la bonne nouvelle !

— Merci. Merci pour tout.

— Je t'en prie, Jalila. Tu es sûre que tu ne veux pas que je reste avec toi ?

— Oui, certaine. C'est à moi de régler ça.

Simon tourna les talons sans un regard pour Mickael, estomaqué par ce qu'il venait d'entendre. À la réflexion, ils ne semblaient pas être amants, en tout cas ils ne s'étaient pas embrassés. Pas le moindre signe d'affection. Bizarre…

— Je ne comprends pas, Jalila… Simon n'est pas ton amant ?

— Tu es pathétique… Bien sûr que non. Simon m'a juste prêté une oreille attentive. Quand tu me l'as présenté il y a quelques mois, il a tout de suite compris la situation. Il a remarqué mes hématomes grossièrement maquillés, mes attitudes. Sa sœur avait subi les coups de son mari durant des années. Elle a fini par en mourir. Personne ne l'avait crue, pas même son frère, Simon. Un si chic type, son mari… Alors je peux imaginer qu'il fait tout cela parce qu'il culpabilise d'avoir été si longtemps aveugle.

— Ma chérie, nous deux, c'est différent, tenta-t-il de négocier.

— Ta gueule, Mickael. Nous deux, c'est du passé, cela n'existe plus. Mais un type comme toi recommencera. Encore et encore. Alors je pense à celle qui prendra ma place, celle que tu cogneras dans quelques mois, dans quelques années.

— J'ai compris la leçon, ma belle, je te promets que j'ai bien compris…

La claque sonore qui s'abattit sur sa joue lui coupa la chique. Jalila, les mâchoires serrées comme celles d'un étau, était bien décidée à lui donner une bonne leçon. Elle n'avait jamais été violente, ni avec un homme ni avec un animal. Elle avait toujours courbé l'échine. Elle avait toujours encaissé. Trop souvent. Cette fois-ci, elle ressentait la nécessité animale de restituer les coups à son bourreau. Lui faire mal. Lui faire ressentir cette douleur qu'elle avait longtemps acceptée sans broncher. Elle s'était si souvent dit qu'elle était justifiée, qu'elle avait peut-être provoqué les choses, par un mot maladroit ou une attitude.

Une autre gifle.

Humilié, Mickael ne résista pas à l'envie de se moquer d'elle.

— Ma pauvre fille. C'est bon ? Ça t'a fait du bien ? Allez, on arrête les conneries, détache-moi et file-moi mes fringues. On va gentiment rentrer à la maison et oublier toute cette histoire, tu es d'accord mon amour ?

— Non, répondit-elle, glaciale.

Son poing serré s'écrasa sur la pommette, qui changea illico de couleur quand les vaisseaux sanguins éclatèrent.

— Putain, là tu m'as eu. Nom de Dieu, celle-là, je l'ai bien sentie, ironisa Mickael. Allez, encore une, de l'autre côté pour équilibrer, tu te sentiras mieux.

Jalila lança son autre poing encore plus fort et, en effet, se sentit mieux. Mais elle n'avait aucune envie d'en rester là. Elle secoua ses mains enflées, pris un élastique et attacha ses cheveux en queue de cheval.

Au fond de son sac à main, posé sur le bureau, son téléphone vibra plusieurs fois. Cela pouvait attendre. Mais il se remit aussitôt à vibrer.

— Eh bien alors, décroche ma belle, lança Mickael. C'est peut-être ton gentil Simon qui s'inquiète pour toi…

Jalila se mit à grogner, mais ne réagit pas à la provocation. Elle ouvrit son sac. Un message vocal. La curiosité l'emporta. Elle consulta sa messagerie. Son visage perdit de ses couleurs de seconde en seconde. Elle reposa le smartphone sur la table, l'air hagard.

— Mickael, qu'est-ce que tu as fait ?

— Quoi, je ne comprends pas ?

— Les flics, c'étaient les flics au téléphone… Ils me demandent de passer au commissariat. Ils n'ont pas été précis, ils ont juste dit que cela concernait Hassan et Hiba… Tu… Qu'est-ce que tu leur as fait ?

Mickael se mit à rire. Au moment où Jalila avait prononcé son nom, Hiba lui était apparue, là, devant la fenêtre, les mains tremblantes, enserrant son propre cou, incapable de freiner l'hémorragie. Il était en train de perdre l'esprit. De toute façon, y avait-il une autre issue ?

— Mickael ! hurla Jalila, juste avant de lui asséner un uppercut.

— Ils sont morts ! répondit Mickael, le sourire aux lèvres.

— Mickael, non, gémit Jalila. Non, tu n'as pas fait ça ? Dis-moi que tu te fous de moi, que tu veux juste me faire souffrir…

Un silence insoutenable enveloppa Jalila.

Elle resta pétrifiée durant un long moment, la main posée sur la bouche. Au fond d'elle les sentiments se bousculaient. Ce couple était son seul repère, ici en France. Elle n'avait pas d'autre famille. Ce monstre qui lui avait enlevé le goût de l'amour, comme l'envie d'avoir un jour des enfants, avait aussi détruit tout ce qui lui restait.

Le dernier pan de mur de sa raison venait de s'abattre avec fracas.

— Ils n'ont pas souffert, précisa ironiquement Mickael. Hassan était là devant moi. Le coup est parti, voilà tout.

— Hiba ? Bordel, pourquoi l'as-tu tuée ?

— Je ne sais pas. Elle m'a vu. Elle m'aurait dénoncé. Je voulais juste te retrouver. C'est tout ce que je voulais… Te retrouver pour tout recommencer à zéro… Jalila… Je t'aime…

L'esprit de Jalila se mit à bouillonner. Engrais du Mal, la colère se diffusa en elle comme une goutte d'encre dans un verre d'eau claire. L'empathie, la pitié et toutes ses valeurs morales s'évanouirent en un instant.

Seule subsistait la colère.

Les larmes acides lui brûlaient les yeux. Mickael argumentait lamentablement, encore et encore, mais elle ne l'entendait plus. Ses jérémiades n'étaient qu'un lointain bourdonnement sourd. Elle ouvrit les tiroirs du bureau de Simon, sans savoir ce qu'elle cherchait. Un crayon, une règle. Une paire de ciseaux.

Une paire de ciseaux.

Il n'était pas question de lui mettre une balle dans la tête, il n'allait pas s'en tirer à si bon compte.

Jalila sentit des gouttelettes chaudes arroser son visage tandis qu'elle labourait le ventre gras du monstre à l'aide de son arme de fortune. Elle se surprit à sourire. Le plaisir d'assouvir cette soif de vengeance, ce besoin de punir et de faire souffrir.

Les lames d'acier inoxydable continuèrent à lacérer les chairs, à plonger dans les tripes avec la régularité d'un métronome.

Mickael finit par se taire.

Elle ne s'arrêterait pas avant que la moquette ait avalé la dernière goutte de sang du monstre qui n'était déjà plus que charpie.

La colère finit par disparaître et Jalila s'effondra au sol.

L'odeur métallique omniprésente de l'hémoglobine lui assaillit les narines. Elle leva les yeux puis les détourna, le corps de Mickael n'avait plus aucune forme humaine.

Maintenant que la fin des temps était proche, Jalila ne put s'empêcher de penser une dernière fois que tout ce gâchis pouvait être de sa faute. Le monstre lui avait tellement insufflé un sentiment de culpabilité qu'elle ne pourrait jamais s'en débarrasser.

Si tu avais accepté les coups et les brimades, Hassan et Hiba seraient encore en vie. Tu n'en serais pas morte. Enfin, probablement pas.

Elle s'avança à quatre pattes vers le bureau, les muscles vidés de toute énergie puis se hissa lentement sur la chaise. Son portable vibra encore. Les flics ou peut-être Simon qui s'inquiétait.

Peu importait.

Le Beretta vomit une balle qui mit fin au monde de Jalila.

L’ENVIE

Je sais ce que vous allez me dire, avec la colère, j’ai plombé l’ambiance. Oui, mais si vous avez acheté ce livre, c’est que vous étiez prêt à plonger dans la noirceur de l’âme humaine… Cela étant, je vais baisser d’un ton pour la prochaine histoire qui nous parle de l’envie.

Certains m’auraient fait remarquer qu’il devrait s’agir de la jalousie ; que nenni ! Si le jaloux a peur de perdre ce qu’il possède déjà (par exemple l’amour de son conjoint), l’envieux, lui, veut obtenir ce qu’il n’a pas encore. On pourrait donc résumer la situation à une sorte de triangle dramatique avec un jaloux, un envieux et « l’enjeu ».

Dans le cas qui va nous préoccuper dans quelques instants, j’ai choisi de mettre en scène deux envieux qui convoitent la même chose. L’intrigue se place dans un univers que je connais bien, celui du bâtiment, dans lequel j’exerce depuis plus de vingt ans. J’avoue avoir grossi le trait, mais en me relisant, ce n’est pas aussi éloigné de ce que l’on pourrait rencontrer. Plus que jamais, il me semble opportun de mentionner à nouveau la formule consacrée qui me dédouanera et me protégera d’un procès :

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

INVIDENTIA

« L'envie ronge les envieux comme la rouille ronge le fer. »
Antisthène

Reims, Best Western Plus « Hôtel de la Paix »

Sergio Bertipane ne connaissait pas la modération. Ni en affaires ni en amour. Le corps dégoulinant de sueur, malgré un climatiseur poussé au maximum, il plaqua son ventre gonflé contre le postérieur de Jessy et lui empoigna fermement les hanches. Soufflant comme un bœuf, la bave aux lèvres, il accéléra le rythme. Jessy jouissait exagérément en émettant de petits cris saccadés, de plus en plus sonores. Elle espérait secrètement que les choses allaient enfin se calmer, cela faisait presque une heure que les deux amants révisaient méticuleusement les positions du Kamasutra. Chapitre après chapitre.

La fin du match fut sifflée et Sergio se retira brusquement dans un râle de satisfaction. Il s'affala sur le lit à côté de Jessy, la main posée sur son sein droit siliconé, ferme comme une mangue. Il redressa la tête pour admirer narcissiquement son sexe rougi, encore en pleine forme.

— Bon sang, Jessy, tu assures grave ma belle !

— Ouais, mais mon lapin…, souffla-t-elle en haletant, promets-moi quand même de ne pas prendre cette pilule bleue trop souvent, je suis complètement H.S. !

— Non, mais regarde-moi ça ! Regarde ma queue ! Je crois qu'il faut que tu te prépares à un troisième round !

— Ah non, ronchonna-t-elle avant de se lever d'un bond. Je file sous la douche, je dois absolument repasser au bureau avant ce soir !

— Ma petite cochonne, allez…

— Je t'ai déjà dit mille fois de ne pas m'appeler comme ça ! Tu devrais me porter un peu plus de respect ! Et puis, toi, je te rappelle que tu as promis à ta femme d'aller chercher tes gosses, il te reste deux petites heures pour rejoindre Paris, ce n'est pas gagné !

— Et merde… Heureusement que tu penses à tous ces trucs-là…

— Oui, je suis ta secrétaire, ton plan cul et ton agenda personnel !

Jessy courut vers la salle de bains. Sergio soupira puis alluma une cigarette, malgré les consignes indiquées au dos de la porte de la chambre.

Bon sang, c'est ça, la vraie vie !

Il redressa l'imposant oreiller garni de plumes d'oie et remonta le drap sur son corps jusqu'à recouvrir la protubérance qui commençait lentement à ramollir. La clope l'aidait à réfléchir, c'était, en tout cas,

sa théorie. Il était à la tête d'une belle PME, une entreprise générale de bâtiment prospère. Il avait également une femme splendide, mais frigide, une maîtresse chaude comme la braise, deux beaux enfants, une fille et un garçon, un énorme SUV d'une marque allemande en adéquation avec son standing et un salaire de dirigeant plus que confortable. Que demander de plus ? Un troisième gosse ? Aucun intérêt, le « choix du roi » était bien suffisant. Une plus grosse voiture ? Pourquoi pas, un pick-up dans ce cas. Avec un petit escabeau intégré pour accéder à la cabine surélevée. Un GMC Sierra équipé de ce terrible V8 de quatre cents chevaux, aussi bruyant qu'un char d'assaut ! Ah peut-être aussi une villa au sud du Portugal, près de Faro, dans l'Algarve. Un « petit » deux cents mètres carrés, avec une piscine ovale éclairée par des LED vertes. Ah et puis, s'il avait encore un peu plus d'argent, il changerait aussi de maîtresse…

Une petite cochonne de cinq ou six ans de moins que l'actuelle…

Comme si elle avait pu lire dans les pensées abjectes de son amant-patron, Jessy se planta devant lui, les bras croisés. Les joues encore empourprées par l'effort physique, elle était coiffée et habillée, prête à quitter les lieux.

— Alors, on se bouge ? Ta femme sera véritablement furieuse si tu es en retard au collège ! Et pense à passer sous la douche quand même, tu ne sens pas la rose…

Sergio porta ses doigts raidis vers sa tempe et exécuta un salut militaire. Oui, il était sans doute temps de changer de maîtresse. L'insolence de Jessy allait rapidement le lasser.

Cinq ou six ans de moins que l'actuelle, cela ne gâchera rien…

***

Nogent-sur-Marne, siège de Bertipane SAS

Le lendemain, Sergio arriva au bureau, comme chaque jour, à six heures trente. Il glissa une capsule dans la fente de la machine à café et fit couler le liquide sirupeux dans sa tasse marquée du logo de son entreprise. Après avoir agité la tasse pour admirer la petite mousse qui dansait comme de l'écume, il avala d'un trait le liquide bouillant.

Une petite gorgée de pétrole pour bien démarrer la journée !

Avant toutes choses, il vérifia le bon état général des véhicules, vingt utilitaires Renault de diverses tailles, tous climatisés et équipés d'une puce GPS. Il n'était pas question de se faire gruger par des fainéants. Ensuite, il ouvrit les volets des bureaux, en terminant par le sien. Cet immuable rituel exécuté, il alluma l'ordinateur pour lire la presse en ligne. Un bon chef d'entreprise dans le bâtiment, c'est d'abord un commercial qui fait rentrer les affaires : quarante-neuf salaires à verser tous les mois, sans compter les intérimaires, cela

impliquait de signer, tous les mois, trois ou quatre affaires de bonne taille. La concurrence était vive, mais Sergio savait prendre soin de ses clients préférés : les élus locaux. Tous n'étaient pas corruptibles, d'ailleurs pas assez à son goût, mais il tentait sa chance à chaque occasion. Après avoir sympathisé un peu, il les invitait à déjeuner dans un de ces restaurants bistronomiques à la mode. Rien de tel qu'un repas pour en savoir plus sur la cible, ses goûts, ses loisirs et, au hasard de la discussion, repérer son point faible. Et Sergio était passé maître dans la détection de ce qu'il allait pouvoir exploiter chez l'autre : l'amour de la bonne chère, les voitures de sport, le vin, le sexe… Ensuite, il passait « la seconde » avec une soirée un peu arrosée, dans un établissement gastronomique. Après avoir dégusté du homard et une volaille à la truffe blanche, rien de tel qu'un bas-armagnac, millésime de l'année de naissance, accompagné d'un *Romeo Y Julieta Wide Churchills* crapoté durant une bonne heure. Les moins sages terminaient en sa compagnie dans un des nombreux bars à hôtesses de la capitale, une jeune ukrainienne sur chaque cuisse. Pour les autres, il pouvait se permettre d'aller encore plus loin, avec une virée en Belgique, dans l'un ou l'autre des bordels qui pullulaient en bord de frontière. Rien de tel qu'un souvenir commun, le pantalon sur les chevilles, pour nourrir une complicité qui servirait ses affaires !

Par contre, quand il sentait que l'homme — car il ne ciblait jamais les femmes, globalement moins corruptibles — n'allait pas « mordre à l'hameçon », il arrêtait net. Le marché francilien était un terreau suffisamment fertile ; inutile de prendre des risques !

Vers sept heures, les cinq conducteurs de travaux se réunissaient dans le bureau du patron. Tous les matins, Sergio débriefait son équipe sur l'avancement des travaux effectués la veille, les difficultés rencontrées avec les clients ou les sous-traitants. Le rituel se terminait par l'analyse du planning du jour, en intégrant les urgences et les doléances des casse-pieds. Une fois tous les opérationnels à pied d'œuvre, vers huit heures, Sergio pouvait se consacrer entièrement à son sport favori, la chasse aux affaires !

Ce matin-là, il alluma l'écran de son ordinateur et cliqua sur le lien sauvegardé dans ses favoris, intitulé « attributions marchés publics ». Quelques secondes plus tard, Sergio tapait du poing sur la table et renversait sa tasse, l'envoyant s'écraser contre le convecteur électrique.

Tout en gesticulant, il jurait comme un charretier, récitant un chapelet d'expressions salaces à faire rougir un proxénète. Le visage écarlate, il appela Jessy avec son téléphone portable.

— Allo ? Qu'est-ce que tu fous ? Il est huit heures dix et je veux que tu ramènes ton gros cul au plus vite ! Est-ce que tu m'entends ?

— Sergio ! Tu n'as pas le droit de me parler de la sorte ! Et mon

gros cul, tu sais ce qu'il te dit, il…

Sergio jeta l'appareil à l'autre bout de la pièce où la voix criarde de Jessy, furibonde, se transforma en un piaillement aigu incompréhensible.

Putain, on ne peut vraiment compter sur personne dans cette boutique !

Il attrapa son paquet de cigarettes, en sortit une, arracha le filtre avec ses ongles, puis l'alluma. Il avait besoin de sensations fortes. La fumée lui brûla la trachée à l'inspiration comme à l'expiration. Il se remit devant l'écran et relut le texte à voix haute afin de se convaincre de sa réalité :

Appel d'offres - Loi MOP

Réalisation d'un EHPAD — 250 lits — Marne-la-Vallée

Lot 1 : Marché en Tout Corps d'État attribué à la société BATIDABA

Furieux, Sergio tapa nerveusement plusieurs fois du plat de la main sur la table.

BatiDaba venait de lui souffler un marché de près de trente millions d'euros. Il n'en revenait pas. Il avait pourtant tout mis en œuvre pour récupérer ce marché stratégique : ce n'était que la première « usine à petits vieux » d'une longue série pour cette municipalité qui affichait un certain retard dans ce domaine. Sergio avait ajusté des prix qui défiaient toute concurrence grâce à sa petite astuce personnelle : les sous-traitants égyptiens. Une main d'œuvre peu onéreuse, plutôt efficace et qui ne contestait jamais. Il les aurait officiellement embauchés par l'intermédiaire d'une agence d'intérim basée au Luxembourg, et logés dans des mobile homes crasseux qu'il avait achetés pour une bouchée de pain. Ces gars travaillaient comme des bagnards près de soixante heures par semaine, se hâtant de terminer leur tâche afin de toucher leur prime, ensuite fièrement rapportée au pays.

Coiffée à l'explosif, sac à main rose pincé dans la pliure du coude, Jessy se précipita dans le bureau de Sergio, qui ne lui laissa pas l'occasion de rallumer le feu de la discorde.

— Mon amour, du calme, je m'excuse ! Vraiment, je suis désolé ! Je suis le dernier des cons, je n'aurais pas dû te parler ainsi, mais j'étais… Enfin je suis toujours furieux ! Est-ce que tu réalises ? C'est BatiDaba qui a décroché la maison de retraite !

— Quoi ? Ce n'est pas possible ! Comment a-t-il fait ?

— Je n'en sais rien, mais cet enculé l'a fait ! Je suis encore sous le choc… Avec tout ce que j'ai fait pour avoir ce marché…

— Mon lapin, tu oublies ce que MOI, j'ai dû faire aussi…

Sergio mastiqua dans le vide quelques secondes. Il se souvint des heures de négociations avec Jessy pour qu'elle accepte de séduire Richard Fenris, le directeur technique de la ville. Celui qui était à la tête de l'équipe de maîtrise d'ouvrage aurait dû « piper les dés » en attribuant une « note technique » en faveur de Bertipane SAS. Cette évaluation pouvait faire toute la différence entre deux entreprises lors de l'analyse des offres : à prix sensiblement équivalent, l'évaluation qualitative permettait de gagner les marchés !

— Oui, enfin Jessy, souviens-toi quand même que je t'ai acheté cette superbe montre de chez Cartier avec plein de diamants autour !

— Pardonne-moi, mon lapin, mais ce n'est pas toi qui as mis le pénis de ce type dans ta bouche…

— Oui, bon, d'accord. Je reconnais que tu as donné de ta personne. D'ailleurs, moi qui suis bien placé pour connaître tes talents, je ne comprends pas pourquoi cet enfoiré a filé ce marché à quelqu'un d'autre que moi !

Sergio se leva, posa ses mains sur les joues de Jessy et l'embrassa sur le front.

— Tu sais que je t'aime ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon lapin… Mais je ne veux plus faire ce genre de choses…

— C'est promis, ma petite cochonne.

— Sergio…

— Ah pardon, pardon, pardon. C'est promis, ma belle.

Cinq ou six ans de moins que l'actuelle, elle sera moins rebelle…

Jessy tourna les talons et s'installa dans la pièce adjacente. Sergio se gratta la tête et alluma une nouvelle cigarette dans l'espoir qu'elle l'aiderait à phosphorer. Damien Barthe, le patron de BatiDaba restait une véritable énigme pour lui. Ce type, inconnu du milieu il y a encore cinq ans, était à la tête d'une entreprise de près de trois cents personnes et raflait tous les chantiers d'envergure de l'Est parisien. Membre du bureau de l'antenne locale du Medef, golfeur, conseiller municipal, marié à un top model dont la carrosserie avait été entièrement refaite, président d'un club de collectionneurs de vieilles Porsche et entrepreneur à succès ! Ce type ne pouvait pas être humain. Il devait avoir un secret… Sergio ne pouvait imaginer que quelqu'un puisse avoir autant de chance alors que lui trimait chaque jour pour « mettre du gasoil dans son 4x4 », comme il aimait à le répéter autour de lui.

La chance…

Barthe lui en avait parlé lors de leur dernière entrevue, au cours d'un cocktail organisé par un puissant industriel du BTP. « La chance est une compétence, mon vieux. Il faut de la volonté et provoquer des

circonstances favorables. C'est simple, si on se donne du mal ! »

« C'est simple, si on se donne du mal, connard », maugréa Sergio en singeant son concurrent, qui se caressait inlassablement la barbichette pour se donner une contenance. Il méritait une bonne leçon ! Tandis qu'il se grattait la tête pour trouver la parade, Jessy frappa à la porte avant de s'engager dans le bureau. Les bras tendus sur le bureau, son outrageux décolleté presque sous le nez de Bertipane, elle sourit, la bouche entrouverte, la langue poussant l'intérieur de sa joue droite.

— Mon bébé, je crois que j'ai trouvé une idée pour récupérer ton chantier !

— Quoi ? Toi ? Ma belle, si le marché est attribué, à part déposer un recours administratif, je ne vois pas vraiment comment on peut inverser la vapeur… Et un recours c'est un jeu dangereux qui m'exposerait à des contrôles…

— Non, poussin, il y a une autre solution, fanfaronna-t-elle. La ville de Marne-la-Vallée pourrait publier un rectificatif en expliquant qu'ils ont commis une erreur !

— Bordel, mais pourquoi feraient-ils une chose pareille ?

— Nous n'avons pas besoin qu'ils soient d'accord, il suffit de nous trouver un de ces hackers, un type qui saura s'introduire dans le serveur et modifier les pièces du dossier ! Tout étant informatisé, tout devient modifiable ! Une fois le rectificatif publié, ils n'oseront jamais revenir en arrière avec une troisième version ! Politiquement ce serait casse-gueule d'avouer un piratage de leur système informatique !

— D'accord, répondit-il d'une petite voix, vexé de ne pas avoir pensé lui-même à cette porte de sortie. Je dois avouer que tu m'impressionnes… Mais comment trouver l'oiseau rare ? Pas sûr qu'il figure sur les Pages Jaunes !

— C'est clair, poussin… En fait, mon petit frère est un as de l'informatique, répondit-elle du tac au tac. Et il se pourrait bien qu'il ait des talents de pirate… Il a quelques soucis financiers ces derniers temps, il a besoin de beurre pour mettre dans ses épinards…

— Vingt mille euros en cash pour ton frangin ! la coupa Sergio, qui avait décodé le message.

— Trente mille ! Tu comprends, c'est mon frangin…

— O.K., trente mille !

— Et pour moi ? ajouta Jessy, en mordillant sa lèvre inférieure.

— Et un petit tour chez Cartier pour toi ?

— D'accord, gloussa-t-elle, je l'appelle tout de suite !

Sergio sentit son cœur s'apaiser, les battements ralentir. Il allait moucher ce concurrent arrogant, lui reprendre ce marché qui lui était dû, puis il s'achèterait une Porsche, lui aussi !

Jessy pianota à la vitesse de la lumière sur l'écran de son

smartphone.

***

Les mains dans la nuque, les coudes plantés dans le ciel, Damien Barthe ne se lassait pas de la vue spectaculaire sur la tour Eiffel qu'offrait son splendide bureau du vingt-quatrième étage. Son entreprise de bâtiment BatiDaba se situait en banlieue, mais le siège social était installé dans cet incroyable pied-à-terre parisien de quelque cent quatre-vingts mètres carrés. C'est ici qu'il avait également hébergé le siège de sa holding d'entreprises qui chapeautait une myriade de structures, toutes reliées entre elles, les unes ne servant qu'à générer du cash, les autres pour récupérer ledit cash et le transformer en investissements immobiliers lucratifs. Son secret, s'il devait y en avoir un, était de s'être entouré des bonnes personnes : des fiscalistes spécialisés dans des montages financiers suffisamment alambiqués pour que quiconque s'y perde tel le Minotaure dans son labyrinthe.

La barbe soigneusement taillée, que dire, magistralement sculptée par Henri, le barbier des stars qui sévissait dans un petit local de Saint-Germain-des-Prés, Damien Barthe était un perfectionniste dans tous les domaines. Ses affaires étaient gérées au cordeau par une kyrielle d'avocats d'affaires, quant au reste, qu'il s'agisse de ses investissements financiers, de ses loisirs ou de sa vie amoureuse, rien ne se faisait sans le précieux concours de son bras droit, Jean-Michel. Fidèle, efficace, discret, omniprésent, omniscient. Sec comme une trique, l'allure ascétique d'un banquier en costume Armani, Jean-Michel pénétra dans le bureau, non sans s'être signalé auparavant.

— Damien, nous avons un souci. Appel d'offres initialement remporté par notre filiale BatiDaba. Affaire stratégique à Marne-la-Vallée. Démenti des services de la mairie de Marne cet après-midi. Attribution officielle à Bertipane SAS.

— Jean-Michel, je rends hommage à ton sens de la synthèse, mais là, la situation reste un poil obscure pour moi…

Jean-Michel, tel un humanoïde tout droit sorti d'un film de science-fiction, ferma les yeux et récita son texte sans se laisser perturber :

— Je vais donc détailler. L'affaire en question est un programme de construction neuve initié par la ville de Marne-la-Vallée et portant sur la réalisation d'une maison de retraite de deux cent cinquante lits, soit environ vingt mille mètres carrés, pour un budget tout corps d'état d'environ quarante millions d'euros. C'est la première réalisation du genre dans l'Est parisien, avec des prestations haut de gamme : système de détection de chutes intégré au revêtement de sol, détecteurs de présences, domotique globale, bâtiment à énergie

positive avec façades dépolluantes. Une vraie référence en la matière. Les entreprises attributaires, pour ce premier bâtiment, seront incontestablement bien positionnées pour répondre aux suivantes ; pas moins d'une douzaine dans l'Est parisien, dans les trois ans à venir. Sur le plan strictement financier, c'est un potentiel de près de trois cent soixante millions d'euros de chiffre d'affaires et de vingt-cinq millions d'euros de marge brute qui vient de s'envoler.

— Ah quand même… Bertipane SAS, je les connais ?

— Oui, il y a six semaines, vous avez croisé son dirigeant, Sergio Bertipane, lors du cocktail organisé à bord d'une péniche sur la Seine…

— Je ne me souviens pas de ce gars, souffla Damien.

— Petit, grassouillet, un costume italien trop large aux épaules, une barbe de trois jours. Il a tenu un siège au bar à champagne, collé à sa secrétaire, une grande perche blonde aux yeux bleus, poitrine refaite, bonnet E, à mon humble avis. Elle portait un tailleur bleu pétrole et des bijoux de chez Cartier.

— Je me souviens bien d'elle, répondit Damien en souriant.

— Oui, elle ne passait pas vraiment inaperçue, rajouta sobrement Jean-Michel.

— Bon, peu importe. Concrètement, pourquoi avons-nous perdu cette affaire ?

— J'avoue honteusement que je ne me l'explique pas, répondit l'homme de confiance en regardant ses pieds.

Damien fronça les sourcils. En près de vingt ans, c'était la première fois qu'il entendait cette affirmation de la part de son plus vaillant soldat. D'ailleurs, le léger trémolo dans sa voix témoignait de son désarroi, celui du samouraï prêt à commettre le seppuku pour laver son honneur. Damien l'imagina un instant, plongeant le kusungubo dans son abdomen et coupant ses chairs horizontalement puis verticalement.

— Allons, Jean-Michel, ne te mets pas dans un état pareil, c'est une mauvaise pioche, mais on va se refaire… Peut-être lancer un recours ? Tu avais, comment dire, « arrosé les plantes » ?

— Justement, Damien…

— Ah, je sens le malaise. Tu penses ne pas avoir arrosé suffisamment ?

— J'avais pourtant parfaitement anticipé les choses. En amont et en aval.

Damien piocha un cigarillo dans la petite boîte en bois clair marquée *Davidoff*. Il crapota nerveusement la première bouffée, puis avala la fumée de la deuxième. Il poussa la boîte vers l'extrémité du bureau en direction de son bras droit.

— Prends-en un et explique-moi ça.

— Merci, je ne fume plus. « En amont » veut dire que j'ai versé une belle somme en liquide à Richard Fenris, le directeur technique pour qu'il nous donne son budget et qu'il nous favorise du côté de la note technique. En aval, car j'ai également versé quelques dizaines de milliers d'euros à des entreprises pour répondre à un prix plus élevé que le nôtre. Malheureusement je n'ai pas vu venir ce Bertipane.

— Ah oui ! De combien parlons-nous, en tout ?

— Cent cinquante mille…

Damien tapa du poing sur la table. Jean-Michel ferma à nouveau les yeux, prêt à assumer et à subir les foudres de son patron.

— Nom de Dieu ! Jean-Michel ! Cent cinquante mille euros pour l'avoir dans le baigneur, je ne suis pas habitué à ce genre d'échec !

— Je ne comprends pas comment on en est arrivés là, répondit Jean-Michel, dépité. Cet enfoiré de Bertipane nous a roulés…

Damien tourna en rond devant la baie vitrée pour chercher l'inspiration. Les affaires dans le bâtiment restaient relativement simples, à condition d'arroser de liquide les principaux décisionnaires, souvent de simples fonctionnaires payés à coups de lance-pierre. Par contre, pour accéder à des sommes importantes en petites coupures, le bâtiment n'était pas le domaine d'activité idéal. C'est pour cela qu'il avait monté un circuit redoutablement complexe entre ses différentes sociétés. Les bars, restaurants et laveries de quartier permettaient de blanchir l'argent sale provenant du trafic de drogue. Les diverses petites sociétés de gros-œuvre, agglomérées sous une holding financière utilisaient l'argent rendu propre par magie pour acheter les faveurs de décideurs peu scrupuleux. Les gains ainsi cumulés repartaient au Luxembourg, le paradis fiscal européen le plus efficace. Les dirigeants de ces sociétés étaient dans l'ignorance les uns des autres, seul le fidèle Jean-Michel connaissait chacun d'entre eux. Il était le rouage indispensable, le bras armé de Damien.

— Contacte Bertipane. Je veux le rencontrer. Ce soir. Trouve-nous un entrepôt discret. Bon sang, ce chantier nous revient de droit, déclara Damien.

— Je ne suis pas sûr qu'il accepte…

— Jean-Michel… J'ai beaucoup de respect pour tout ce que tu fais pour moi et tu le sais. Mais je ne me ferai pas enfler de cent cinquante mille euros. Trouve un moyen. Ce soir, c'est compris ?

Jean-Michel opina, la mâchoire serrée.

***

Alfortville — Entrepôt désaffecté

Bertipane cartographia les alentours en activant les feux de route. Les abords du bâtiment attestaient de sa désaffection : les ronces et les

hautes herbes avaient établi leur quartier général tout autour du cube de ferraille rouillée. Il effectua d'abord un demi-tour afin de garer son véhicule dans le sens opposé, dans l'éventualité d'un départ précipité. Nerveux, il commença à se demander pourquoi il avait accepté ce rendez-vous glauque au fin fond d'une zone industrielle à la réputation sulfureuse, dans un bâtiment abandonné adossé à une casse automobile. Les piles de voitures contribuaient à l'ambiance, sinistre à souhait.

Il sortit de son véhicule et s'éclaira à l'aide de la torche lumineuse de son smartphone. La main droite enfoncée dans le blouson se contracta autour de la crosse du petit revolver. Une simple précaution, qui lui semblait, de minute en minute, plus sage…

Les petites roulettes de la porte coulissante grincèrent sur le rail de la glissière. Bertipane plissa les yeux quand les phares de la Porsche de Damien s'allumèrent. Il jeta un œil à son téléphone, mais, visiblement, le lieu était situé dans une zone blanche, pas le moindre signe de réseau téléphonique… Il le jeta dans la poche de son pantalon et s'avança vers la voiture, côté conducteur.

Damien, les bras croisés, le visage fermé, lui faisait signe d'avancer…

***

Paris, XXe arrondissement

Thomas avala goulûment une poignée de pois au wasabi qui embrasèrent son palais. Une double rasade de bière IPA ne parvint pas à éteindre l'incendie buccal. Il toussa puis fit craquer les articulations de ses poignets, comme il le faisait souvent avant d'accomplir une tâche importante. Le clavier sans fil sur les genoux, le geek scannait attentivement de ses yeux rougis les lignes de codes qui défilaient sur l'écran, à la recherche d'une coquille.

La trentaine bien tassée, célibataire endurci, Thomas n'était, le jour, qu'un employé parmi d'autres, dans un service informatique d'une compagnie d'assurances quelconque. Rien de passionnant : charger un nouveau pilote d'imprimante, connecter un écran, gérer les droits d'accès aux serveurs, animer le Genius bar pour les aficionados de SharePoint ou expliquer pour la centième fois aux utilisateurs comment créer un groupe de diffusion dans Outlook.

A contrario, la nuit, Thomas se métamorphosait en Sky-T, un hacker bien connu des services de police. Sa spécialité était de pirater les serveurs des plus grandes compagnies européennes afin de leur soutirer des rançons en Bitcoins. Il aurait sans doute été riche depuis longtemps s'il ne s'en tenait pas à une déontologie sans faille : redistribuer aux pauvres plus de quatre-vingt-dix pour cent de ses

gains. Un Robin des Bois des temps modernes, en quelque sorte, qui prélevait un juste tribut aux suppôts du capitalisme et qui se présentait fièrement tel un justicier, un artisan de la répartition des richesses !

C'est dans la cave de l'immeuble familial que l'incroyable fatras informatique s'empilait, en dessous de l'appartement du rez-de-chaussée qu'il partageait avec sa mère, veuve depuis près de quinze ans. Les second et troisième étages abritaient deux grands appartements mis en location. C'est ainsi qu'il avait fait la connaissance de la locataire du troisième, une grande blonde aux seins refaits qui, par sa seule présence, avait le don d'embraser tous ses sens. Il n'était pas un moine ni un de ces geeks puceaux caricaturaux, il avait une vie sexuelle qui le satisfaisait, mais Jessy était capable de le transformer instantanément en autiste, au cerveau inondé de désirs inavouables.

Il se souviendrait toute sa vie de cet instant magique où Jessie l'avait accosté dans le couloir, en lui posant sa main chaude sur l'épaule.

— Vous devez être Thomas, le fils de Marie-Anne ? Elle m'a beaucoup parlé de vous, de vos talents d'informaticien !

— …

— Elle m'a même confié que vous étiez un pirate. Oh, ne soyez pas fâché contre elle, c'est une maman qui est fière de son fils, voilà tout. D'ailleurs, elle a plutôt bien fait. J'aurais beaucoup aimé que vous me rendiez un « petit service », croyez-vous que ce soit possible ?

— …

— Enfin, si ça vous dérange, chuchota-t-elle en collant sa poitrine contre celle du jeune homme, je comprendrai un refus…

Il avait ânonné comme lors d'un premier rendez-vous, complètement hypnotisé par cette bombe sexuelle. Il aurait piraté la CIA si elle le lui avait demandé…

Les firewalls, censés protéger l'accès aux serveurs de la mairie de Marne-la-Vallée, l'avaient tout d'abord déstabilisé, mais dans le mauvais sens du terme : il n'était plus habitué à des protections aussi archaïques ! Après deux minutes à peine, il avait cracké le système et pouvait accéder à l'ensemble des données de la commune. Jessy avait émis un petit cri de joie et l'avait gratifié d'une rafale de bisous sur la joue. Thomas surfa au travers de l'architecture des dossiers et remplaça les notes techniques, tel que Jessy le lui avait demandé.

Le deuxième piratage, celui du site institutionnel des marchés publics lui donna plus de fil à retordre, mais un code téléchargé sur le Dark Web lui permit, en moins de deux heures, d'accéder là aussi à l'intégralité des données, de les modifier, sans laisser la moindre trace de son passage.

Jessy couina de joie. Fier comme Artaban, Thomas respirait le parfum enivrant de la blonde et son rythme cardiaque s'accéléra quand Jessy posa sa main sur sa cuisse.

— « Tu es génial, Thomas », susurra-t-elle à son oreille. « Et maintenant, passons à la dernière étape… »

***

L'atmosphère testostéronée du hangar désaffecté le transforma en fosse aux lions. Les deux gladiateurs se toisaient en grimaçant, prêts à en découdre. Bertipane s'immobilisa à environ trois mètres de Damien. S'avancer plus près eut été en sa défaveur, Damien Barthe devait bien mesurer vingt centimètres de plus que lui et cela l'aurait obligé à lever la tête.

Faussement décontracté, Damien serrait ses poings enfouis au fond des poches de son pantalon de costume. Il était en train de regretter d'avoir organisé cette confrontation, le « nain » en face de lui n'avait rien d'un adversaire honorable qu'il aurait pu respecter, peut-être même convaincre de rejoindre son organisation. Il avait toujours besoin de partenaires pour faire croître ses profits. Là, face à lui, se présentait un de ces pauvres types dépourvus d'intelligence, qui réussissaient dans leur vie simplement par bêtise. Ils n'avaient peur de rien et fonçaient tête baissée.

Bertipane était satisfait. Il avait mouché ce grand couillon qui se croyait plus fort en lui reprenant le marché. Grâce à Jessy ! D'ailleurs, elle l'avait incité à accepter ce rendez-vous, certes un peu glauque, mais qui lui permettrait peut-être de construire une nouvelle relation avec cet adversaire. Car Bertipane ne négligeait jamais une occasion de se mettre un « confrère » dans la poche. Tôt ou tard, cela pouvait être une alliance précieuse. Ne disait-on pas que « l'ennemi de son ennemi est son ami ? »

Contre toute attente, Damien ouvrit les hostilités.

— Bravo Bertipane. Je ne sais pas encore comment, mais tu m'as baisé. Et cela ne m'arrive pas souvent, crois-moi.

— Eh oui, mon vieux. Les mecs comme toi pensent toujours tout savoir sur tout. Pourquoi m'as-tu fait venir dans ce trou à rats ? C'est un de tes nombreux pied-à-terre ? Il ne fallait pas sortir le grand jeu pour moi !

— Ce n'est pas classe, je te le concède, mais c'est discret, répondit sèchement Damien. Dis-moi comment tu as fait ton coup. Et ensuite, je te proposerai un deal honnête.

— C'est bien toi qui m'as élégamment expliqué que la chance était une compétence ? Eh bien, avoir des couilles, c'est aussi une compétence. Sois bon perdant, Barthe, je ne compte pas te livrer mes petits secrets de fabrication. Par contre, je veux bien écouter ce que tu

as à me proposer !

Damien fulminait. L'arrogance et la bêtise de son adversaire le déstabilisaient. Comment convaincre un abruti par la raison ?

— Bertipane… tu n'as pas idée de la puissance de mon organisation. Tu as mis les pieds là où il ne fallait pas… Mais peu importe. Tu ne pouvais pas savoir. Je vais aller droit au but : j'ai, dans ma voiture, une mallette qui contient cinq cent mille euros en petites coupures. C'est une très grosse somme, et elle est pour toi.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? répondit Bertipane, incrédule.

— C'est simple, tu dénonces le marché, tu prends le fric et tu t'achètes la Porsche qui va avec ta pétasse. La seule condition, c'est de m'expliquer comment tu as fait pour l'attribution du marché.

Le cerveau de Bertipane était en ébullition. La somme était considérable, la tentation évidente. En même temps, ce type était tellement sûr de lui que l'envie de le moucher pouvait encore prendre le dessus. Il restait une troisième solution. Ils étaient seuls au milieu de nulle part, bien loin de tout signe de vie. Il plongea la main dans sa poche et empoigna la crosse du revolver. Pourquoi se contenter du liquide et renoncer au marché, quand il pouvait avoir les deux ?

— D'accord Damien. Montre-moi le fric.

— D'abord, tu racontes.

— C'est Jessy, ma maîtresse. C'est elle qui m'a trouvé la solution.

— Cette charmante créature aux gros seins qui t'accompagnait l'autre soir ?

— Tout juste, Auguste. Son frère est informaticien, le genre pirate. C'était un jeu d'enfant pour lui que de s'introduire dans le système informatique de la mairie ! D'ailleurs, cela n'a pas été bien compliqué non plus de rentrer dans ton système à toi…

Damien sentit sa nuque se raidir, un frisson le parcourut. Cet imbécile pouvait-il être assez stupide pour le faire, puis pour s'en vanter ensuite ?

— Tu bluffes.

— Ah oui ? Ton Jean-Michel devrait être plus prudent quand il envoie des mails à des trafiquants, sans cryptage, frima Bertipane, le visage tranché par un sourire farceur.

— Enfoiré !

Damien plongea dans la voiture, ouvrit la boîte à gant, attrapa un Beretta 9mm, déverrouilla le cran de sûreté et se retourna en direction de Bertipane, le doigt sur la queue de détente. Son adversaire le braquait en retour avec sa petite arme d'appoint. Pouvaient-ils revenir en arrière ? Bertipane en avait trop dit. Jessy l'avait pourtant mis en garde, mais c'était plus fort que lui. Damien pouvait-il laisser ce stupide animal se sauver, en mettant en péril son organisation ?

Impossible. Il n'avait pas l'habitude de se salir les mains, mais la situation l'imposait. Une balle dans la tête, un bidon d'essence, une allumette et l'affaire serait pliée.

Bertipane tira finalement le premier et la balle traversa l'abdomen, perforant plèvre et poumon.

Damien riposta. Sa balle chemisée pulvérisa l'œil droit de Bertipane et traça un petit tunnel dans sa cervelle jusqu'à ressortit dans un craquement d'os.

Bertipane, la bouche ouverte, s'écroula sur le flanc, non sans appuyer une deuxième fois sur la détente pour envoyer une balle dans la cuisse de Damien, sectionnant net l'artère fémorale. Ce dernier tenta vainement de comprimer la plaie, mais la douleur intense au ventre empêcha toute action de sauvetage. Damien rejoignit Bertipane quelques secondes plus tard, pour leur dernier voyage.

***

— Avance, Richard ! C'est par ici !

— Tu es sûre que ça ne craint pas ?

— Viens, je te dis ! Là, allume ta torche !

— Oh miséricorde…

Richard se pencha en avant pour expulser un jet de bile acide. Les deux corps gisaient à quelques mètres d'écart, dans une mare gluante. Jessy lui arracha la torche des mains et s'avança, en contournant le véhicule. Sa main gantée tira la portière avant droite de la Porsche et saisit la poignée de l'attaché-case. Son cœur s'emballa quand elle ouvrit la mallette pour admirer les liasses de billets de banque, des coupures de cinquante et cent euros.

— Putain, Richard ! Un demi-million d'euros ! Si on rajoute ça aux cinquante mille que Damien Barthe t'a déjà filés pour acheter le marché…

— … Et les trente mille que tu as soutirés à ce gros con de Bertipane…

— Oui, ça nous met à l'abri pour un moment, mon scoubidou d'amour !

Richard s'essuya la bouche d'un revers de manche, puis dévissa le bouchon du jerrican d'essence qu'il avait apporté. Jessy revint se placer derrière lui, tandis qu'il arrosait copieusement les deux corps et la Porsche.

Jessy et Richard s'engouffrèrent dans leur voiture et s'éloignèrent au plus vite. Dans le rétroviseur, le brasier larguait de grosses volutes noires.

— Eh, Richard, qui aurait cru que je tomberais amoureuse d'un directeur technique que j'étais seulement censée chauffer un peu…

— Oui, je dois avouer que tu m'as rapidement convaincu ! Ainsi

que de monter ces deux idiots l'un contre l'autre… Dis-moi, ma belle, quid de notre petit pirate informatique, ton soi-disant frère ?

— Rien à craindre de lui. En s'introduisant dans le système de Damien Barthe, il s'est fait un plaisir de transférer les fonds vers quelques-unes de ses associations caritatives favorites !

— Et, de ce fait, n'aurions-nous pas pu nous servir directement à la source ?

— Non, malheureux ! D'une part, c'est un artiste qui détrousse son prochain, mais toujours avec classe. De l'autre, l'argent que nous avons récupéré est parfaitement intraçable par les amis trafiquants de Barthe. Les corps calcinés seront la preuve d'une rencontre entre deux voyous qui aura simplement mal tourné…

— Jessy, je dois dire que tu m'impressionnes ! Tu es incroyable !

— Je sais, mon scoubidou. Je sais…

L’AVARICE

Alors, vous sentez-vous plus détendu ? Je sais, donner le rôle principal à une femme qui utilise sa plastique pour manipuler son entourage n’était peut-être pas d’une finesse absolue. Mais cela reste, là aussi, la prérogative de l’auteur !

Plus sérieusement, l’envie reste un grand classique de dérive dans notre société de consommation où l’argent et les biens matériels comptent tant. Les enjeux climatiques complexes qui attendent l’Homme nous pousseront sans nul doute à nous remettre sérieusement en question…

Passons maintenant à la vitesse supérieure, avec le péché d’avarice. On peut y voir l’opposé de la générosité désintéressée. C’est la volonté de conserver, coûte que coûte, les biens acquis, au détriment de toute logique et humanité. Je suis tombé par hasard sur un article retraçant l’histoire véridique du créateur d’une grande chaîne de magasins et de son incommensurable avarice. J’avais donc trouvé le point de départ d’une intrigue pour le moins sadique !

AVARITIA

« Souvent les gens perdent leur fortune par ambition et se ruinent par avarice. »
Montesquieu

Villa « Les roses », lac de Lugano, Suisse

De toute sa somptueuse propriété, le jardin restait définitivement le lieu préféré d'Ingmar Ängarna. Quelque vingt années précédemment, il en avait imposé l'esquisse à son paysagiste, défini l'emplacement de chaque massif, soigneusement choisi les spécimens, répartis selon leur provenance. Les bulbeuses s'épanouissaient autour du kiosque à musique, une œuvre unique d'un virtuose catalan du fer forgé, avec mosaïques de style Gaudi et toiture d'ardoise naturelle. Glaïeuls, dahlias, tulipes multicolores et crocus se multipliaient ainsi, sans effort, à chaque nouvelle floraison. Au fond, près du mur de soutènement en pierre des Alpes qui s'adossait à la colline sur près de trente mètres de long, trônait une splendide vigne vierge, assiégée par d'épais massifs de jasmin d'Espagne. Chaque année, au mois d'août, Ingmar se plaisait à cueillir patiemment lui-même les fleurs odorantes. Près de la maison, une grande bâtisse de la plus belle architecture italienne, deux constructions entièrement vitrées constituaient les serres qui abritaient son incroyable collection d'orchidées, près de cinq cents variétés différentes : Denbrobium, Cymbidium, Cœlogyne, Cattleya et sa préférée, Laurus Loisonis.

Pour lui, à son âge — quatre-vingt-deux ans — ce lieu magique, coloré et parfumé, était ce qui ressemblait le plus au paradis. D'ailleurs, quatre-vingt-quinze pour cent des dépenses de l'octogénaire étaient consacrées à son entretien. Sa confortable fortune dormait aux fonds des coffres de plusieurs établissements bancaires helvétiques, et il se réjouissait chaque jour de cette thésaurisation exemplaire.

Tablier solidement noué autour de la taille, mains gantées, sécateur désarmé, il s'approcha d'un *Buddleja* à l'envergure bien trop ambitieuse. La poussée rapide et constante des branches faisait que l'arbre à papillons débordait maintenant largement de l'espace initialement attribué entre les deux Tamaris. Tandis qu'il coupait délicatement les excédents de rameaux, le vieillard humait de-ci de-là les fleurs paniculées aux nuances de mauve.

La journée d'été s'annonçait ensoleillée et Ingmar se sentait d'humeur joyeuse. Il sifflotait l'air enjoué du premier mouvement du *Printemps* de Vivaldi. La mélodie si caractéristique s'imposait à son esprit, pourtant incapable de se souvenir de l'air des trois autres

saisons. Il remplit un grand cabas rapiécé de tous les côtés et se dirigea vers le compost, quand la cloche de l'entrée principale se mit à tinter deux fois. Les sourcils broussailleux d'Ingmar formèrent un V de contrariété. Il repoussa le latex du gant pour jeter un œil à sa montre-bracelet d'un autre temps. Neuf heures trente.

Qui pouvait bien venir l'emmerder un samedi matin ?

Il leva un instant son chapeau de paille troué et essuya son front en sueur à l'aide d'un mouchoir à carreaux délavé qu'il fourra ensuite dans sa poche. Il allait faire sacrément chaud. Deux coups de cloches supplémentaires firent croître son agacement. Ce visiteur inopportun, d'où qu'il vînt, quoi qu'il voulût, allait entendre parler du pays…

La porte massive s'ouvrit sur un homme vêtu d'un uniforme brun foncé, griffé du logo UPS. Il portait une imposante caisse en bois clair, de celles dont on se sert pour les vins de garde. Interloqué, le vieux grincheux se retint d'aboyer vertement contre l'importun, ce qui était pourtant sa première intention. Il se contenta de hausser les épaules, les paumes de ses mains vers le ciel.

Imperturbable, le livreur sourit exagérément puis se présenta :

— Bonjour, monsieur ! déclara-t-il d'une voix chantante. La journée s'annonce radieuse, non ? J'ai un colis du domaine de la Romanée-Conti, le plus célèbre vignoble de prestige bourguignon, à remettre en main propre à monsieur Ängarna !

— Mais… Je n'ai rien acheté ! Je n'ai rien commandé ! Encore moins du vin, je n'en bois plus depuis près de trente ans, grommela Ingmar. Allez-vous-en !

— Monsieur a de l'humour ! On m'a demandé de livrer cette caisse, et il m'a bien été demandé de préciser qu'il s'agissait d'un cadeau pour monsieur Ängarna. Il me faut simplement sa signature ainsi qu'une preuve de son identité et cette caisse de grands crus est à lui ! Croyez-moi, il y en a pour une petite fortune, de quoi s'acheter un joli petit bolide !

— Bon, bon. Donnez-moi votre carnet, qu'on en finisse, j'ai autrement plus important à faire.

— Ah… Il y a comme un problème… Je ne suis pas censé remettre ce petit trésor à un employé de maison, les consignes sont extrêmement claires, je dois les remettre…

— En main propre, le coupa le vieil excentrique. Je ne suis ni sourd ni débile, je suis monsieur Ängarna !

— Ah, bon sang ! Je suis tellement navré, s'excusa le livreur. Votre pantalon rapiécé, vos chaussures usées, votre tablier raccommodé, bref... Votre style vestimentaire ne m'incitait pas à penser que vous puissiez…

— Ça suffit ! hurla Ingmar, rouge de colère. Je n'ai ni le temps ni l'envie de discuter mode et prêt-à-porter avec vous, pauvre imbécile !

Donnez-moi cette caisse ou foutez le camp si cela vous chante !

— Ce serait dommage, il y en a quand même pour près de cent mille francs suisses… Je suis véritablement confus et désolé de vous avoir blessé, monsieur Ängarna. Ceci étant, comprenez que je n'ai pas vraiment le choix et que je dois vous demander votre pièce d'identité…

Ingmar bouillonnait intérieurement. Cent mille francs valaient sans doute bien un effort. Il interpella le livreur d'un mouvement de la main et lui demanda de le suivre. La porte se ferma. Ingmar hâta le pas vers la pièce centrale, dans laquelle vrillaient deux escaliers hélicoïdaux menant aux étages. Il ouvrait son portefeuille en cuir craquelé afin d'en extraire son passeport quand la matraque s'abattit violemment sur le haut de son crâne. Il vacilla et se tourna vers son agresseur, qui n'était plus qu'une ombre floue. De petits papillons blancs, de plus en plus nombreux, virevoltèrent devant ses yeux avant que les ténèbres l'engloutissent.

Le livreur toisait le corps inerte sur le sol en marbre blanc. Il se racla la gorge puis envoya un épais crachat sur la tignasse grise d'Ingmar.

***

Combien de temps s'était-il écoulé depuis qu'il avait pris un coup sur la tête ? Cinq, dix minutes ? Une heure ? Ingmar maugréa. Les yeux bandés, il tenta de bouger, mais de puissants liens le ceinturaient du buste aux chevilles. Son odorat, plutôt développé, lui indiqua qu'il se trouvait dans le grand séjour, probablement saucissonné à l'une de ces chaises à dossier achetées l'an passé au marché aux puces d'un village voisin. Une poignée d'euros seulement pour quatre chaises qui exerçaient parfaitement leur fonction première : accueillir une paire de fesses ! Bien sûr, le tissu était usé jusqu'à la corde, quelques rivets avaient sauté et certains des pieds étaient déjà vermoulus.

Soudain, une main arracha d'un coup sec le bandeau qui lui couvrait les yeux. Sa plaie à la tête se rappela à son bon souvenir. Une céphalée de première catégorie lui dévorait l'intérieur du crâne. Une fois ses pupilles adaptées au flot de lumière qui émanait d'un projecteur de chantier sur trépied, il retrouva un semblant d'énergie. Qui pouvait bien être ce malotru ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien lui vouloir ? Son argent ? Probablement. Le pauvre type allait déchanter quand il saurait que l'immense villa ne contenait quasiment aucun bien de valeur ! Quelques lustres bouffés par le vert-de-gris, des meubles sans valeur, une dizaine de croûtes sans intérêt achetées dans des galeries d'art de seconde zone, deux ou trois cents euros en liquide, quelques montres. Basta. Oui, il allait sérieusement déchanter ! Peut-être devrait-il d'ailleurs se méfier de la réaction de ce

voyou quand celui-ci comprendrait sa douleur ? La déception pouvait le conduire à la colère et l'échec, peut-être, à une vengeance des plus violentes ? Risquait-il de commettre l'irréparable ? Ingmar chassa ces idées noires de son esprit. Ce n'était pas le moment de se perdre en conjectures, il valait mieux attaquer en frontal.

— Monsieur… le *pseudo-livreur*, que me voulez-vous ? brailla-t-il présomptueusement. De l'argent, j'imagine ? Vous allez devoir faire vite, mes domestiques ne vont pas tarder à rentrer ! Votre petit « coup » risque de tourner court ! Vous feriez mieux de me relâcher et de prendre la poudre d'escampette !

— Prendre la poudre d'escampette ! Putain, plus personne sur cette planète n'utilise encore cette expression ! Appelle-moi Jerry. Et je t'arrête tout de suite, l'ensemble de tes domestiques se résume à deux personnes. Une femme de ménage et une cuisinière, toutes les deux sous-payées, au passage, parce qu'elles n'ont pas de papiers en règle… Aujourd'hui, nous sommes samedi et elles ne réapparaîtront pas avant lundi matin. C'est bien ça ?

Ingmar grinça des dents. Sa mâchoire inférieure dansait de rage comme celle de *Popeye the Sailor man*, mâchant ses fameux épinards. L'homme semblait bien renseigné. Peut-être devait-il aller droit au but et lui faire une proposition ? Son passé d'entrepreneur à succès lui avait enseigné que l'intérêt principal des phases d'une négociation était d'identifier les forces et faiblesses de son adversaire et d'analyser le « terrain de jeu ». In fine, après ces préliminaires, la joute verbale rentrerait en phase offensive : atteindre son objectif en offrant le moins de contreparties possible. Il n'était pas dupe, son adversaire était plus que motivé et il devrait lâcher au plus vite quelque chose. Son avarice, qu'il considérait comme une qualité, ne l'empêchait pas de se concentrer sur sa priorité : retourner au plus vite dans son jardin pour soigner ses orchidées. Il devait donc identifier rapidement la motivation de Jerry. Sans doute ce dernier voulait-il se faire un maximum d'argent !

Ingmar plissa les yeux et fronça les sourcils devant son adversaire, assis sereinement face à lui, les mains sur les cuisses. Il portait un jean noir, un coupe-vent, des baskets blanches. Sa barbe était taillée avec soin, mais son visage était celui d'un homme fatigué, aux traits tirés. Ses yeux cernés le dévisageaient froidement. Ingmar espérait juste que l'argent soit bien sa réelle motivation. Autant en avoir le cœur net. Il décida d'ouvrir le feu.

— Combien ? Combien voulez-vous pour qu'on en reste là, qu'on oublie d'en parler aux autorités, pour que vous repartiez de votre côté et moi du mien ? Évidemment, vous avez préparé votre coup avec beaucoup de professionnalisme. Vous savez qui je suis et que je suis fortuné. Je ne peux donc pas imaginer que vous soyez venu sans un

chiffre très précis en tête. Tout le monde a un chiffre en tête qui pourrait le faire basculer. Alors combien, Jerry ? Cent mille ? Deux cent mille ? Trois cents ?

— Non. Si j'étais venu pour l'argent, je crois que j'aurais trouvé tes propositions ridicules assez vexantes ! Même pour sauver ta peau, tu as des oursins dans les poches !

— Quoi ? Parce que vous croyez que cet argent est tombé du ciel ? Bon, comme je vous le disais, tout le monde a un prix dans ce bas monde… Cinq cent mille ? Vous en feriez des choses avec autant d'argent, n'est-ce pas ?

— Tu ne m'as pas écouté attentivement, le sermonna-t-il.

— Comment ça ? s'énerva Ingmar, toujours dans le déni. Vous en voulez encore plus ? Faites attention, jeune homme, si vous poussez trop loin, les flics seront d'autant plus motivés à vous retrouver… Un million de francs suisses ! Là c'est une somme qu'un homme normal ne peut décemment refuser, vous pourriez aisément refaire votre vie loin d'ici ! Qu'en dites-vous ?

— Non.

Ingmar sentit son cœur battre plus fort. Ce taré n'était pas là pour l'argent. Mais que pouvait-il bien vouloir à un vieillard friqué… en dehors de son fric ? Le tuer ? Ce serait déjà fait. Dans tous les cas, il ne s'en tirerait pas sans offrir une grosse somme, il en était maintenant convaincu. Soit. Autant passer à autre chose rapidement, qu'il puisse retourner arroser ses plants de tomates.

— Et puis zut. Combien alors, Jerry ? Donnez-moi le montant qui va nous faire clore cette stupide négociation. Allez-y. Je suis prêt.

— Que dirais-tu d'un milliard de francs suisses ?

Ingmar se mit à rire doucement, puis s'arrêta net. Le regard glacial de Jerry le transperçait. Cet homme se trouvait là pour autre chose. Pour lui faire du mal. Pour le faire souffrir. Qu'est-ce qui pouvait le motiver à prendre tant de risques et ne pas accepter cet argent ?

— Vous n'êtes pas vraiment intéressé par mon argent, n'est-ce pas ?

— Ah, enfin ! En effet, je dirais plutôt que ce n'est pas ma principale motivation. Cela étant, mon cher Ingmar, je vais t'aider à en dépenser un peu !

— Bon, je peux aller jusqu'à dix millions, insista le vieil homme. Je peux vous virer la somme tout de suite, si vous le souhaitez ! J'ai un ordinateur portable, dans le vaisselier derrière vous. J'ai les codes de sécurité de la plupart de mes comptes suisses, il me suffit de renseigner votre numéro de compte bancaire et vous serez riche à millions !

Sans dire un mot de plus, Jerry s'approcha du meuble, attrapa le

PC, puis le posa sur la table près de la chaise à laquelle était ficelé Ingmar. Celui-ci commença à gigoter.

Ça sent bon. Il a failli me faire peur, mais dans une petite demi-heure, tout ceci ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Je pourrai probablement bloquer les transferts ultérieurement.

Quelques millions allaient disparaître de ses comptes pour se retrouver sur celui de Jerry. Cela le rendait fou, mais il pourrait reprendre le cours de sa vie, avec sa brouette, ses plantes, ses orchidées. Il n'avait plus que cela dans sa vie, plus de voiture ni d'avion, plus de sorties au restaurant, plus rien d'inutile. Les intérêts financiers générés par sa fortune couvraient très largement ses dépenses. Il allait même parfois faire les courses lui-même au supermarché du village, sans jamais oublier d'acheter les promotions du jour et d'accumuler les points sur sa carte de fidélité ! Il ne buvait plus d'alcool — trop cher — ne mangeait plus de viande — trop cher — et ne changeait plus ses vêtements. Ses seules dépenses concernaient l'entretien minimaliste de sa villa, ses repas frugaux et ses plantes. Ses précieuses plantes.

Jerry coupa la corde qui liait Ingmar à l'aide d'un couteau, puis attrapa un Beretta en soulevant son veston derrière son dos.

— Oh, Jerry, pas de bêtises !

— Simple précaution. Prends l'ordinateur sur tes genoux et connecte-toi à l'une de tes banques.

— D'accord. J'aurais besoin de vos coordonnées bancaires.

Sans baisser son arme, Jerry plongea sa main dans l'une de ses poches et en extirpa une feuille de papier.

— Tiens.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Ce ne sont pas vos comptes ? Vous êtes complètement fou, mon pauvre vieux…

Jerry ne put se retenir d'envoyer la crosse du Beretta sur le nez de son prisonnier. Il ne voulait pourtant pas l'abîmer. Pas encore. Puis il attrapa une serviette de table jaune canari et la tendit à Ingmar pour qu'il comprime ses narines. Heureusement, l'ordinateur n'était pas tombé au sol.

— Ne me cherche plus, Ingmar de mes deux… Essuie-toi le pif et mets-toi au travail. Tu vas virer dix fois un million de francs sur chacun des comptes qui figurent sur cette liste.

— Mais, ce sont des… des…

— Oui, dis-le, des œuvres de charité. Des associations qui prennent soin de ceux qui n'ont rien, de ceux qui meurent de faim, de ces gens qui vivent sous nos ponts, de ces pauvres types qui fuient la guerre dans leur pays pour trouver du réconfort chez nous. Voilà. Tous ceux à qui tu n'as même jamais pensé durant ta misérable vie. Je te donne l'occasion de te racheter une once de dignité.

— J'ai retenu la leçon, Jerry. D'accord. Je vais le faire.

Tandis qu'il pianotait sur le clavier de son ordinateur, Ingmar sentit la peur envahir son esprit. Ce type lui demandait de virer de grosses sommes sur les comptes d'ONG et d'associations, mais sans en retirer la moindre gloire personnelle… Ce geste désintéressé le dépassait. Pire, il lui faisait froid dans le dos. Comment un être humain, avec ses besoins, ses envies, ses fantasmes, pouvait-il se laisser aller à l'altruisme le plus pur ?

— Tu as du mal à piger, n'est-ce pas ? Oui, tout le monde pensera que le vieux fou que tu es a enfin trouvé le chemin de la générosité. Que tu as décidé de donner une partie de ta fortune à ceux qui en ont le plus besoin !

— Et toi dans tout ça, Jerry ? lui demanda-t-il, en le tutoyant pour la première fois.

— La générosité, la vraie, c'est celle qui ne demande aucun retour, qui n'a pas besoin d'un coup de projecteur pour flatter son orgueil. En fait, c'est moi qui suis généreux… Mais avec ton blé, vieux radin !

Un frisson parcourut l'échine du vieillard. Il devait en savoir plus sur ce type. En toute logique, il ne l'avait pas choisi, lui, juste au hasard. Il devait y avoir un lien entre eux, quelque chose qui faisait qu'il se retrouvait ici, face à lui. Peut-être le fils d'un ancien rival… Le monde des affaires est parfois cruel et Ingmar ne s'était pas toujours fait que des amis…

— Qui es-tu vraiment ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu te retrouves ici, aujourd'hui, à pointer ton arme sur moi ? Je suis sûr que ce n'est pas un hasard.

— As-tu fini ta distribution de flouze, Père Noël ?

— Oui, c'est fait.

— Bien. En effet, tu as raison. On va manger un bout ensemble puis on va discuter ! Du passé, mais aussi de l'avenir…

***

Ingmar plia le papier hygiénique en deux et s'essuya. Il tira la chasse d'eau puis releva son pantalon. En face de lui, Jerry, l'arme au poing, ne l'avait pas quitté des yeux un seul instant.

— À table, mon vieux ! Tu as mérité de partager un bon repas avec moi !

— Ne compte pas trop sur le syndrome de Stockholm… D'ailleurs, je n'ai pas faim.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, répondit Jerry sèchement.

Jerry ouvrit le large vaisselier. Des assiettes en porcelaine simple, des couverts en inox et des verres à moutarde recyclés. C'était pitoyable d'avoir autant d'argent et d'être pingre à ce point-là.

— Tu sais, dans la caisse en bois, il s'agit vraiment d'un grand cru de Bourgogne ! Je n'imaginais pas un seul instant devoir boire ce nectar des dieux dans un verre aussi ridicule ! Non, mais sérieusement, tu n'as pas honte ?

— Il n'est pourtant pas déshonorant d'être économe, répondit Ingmar, sur la défensive.

— Oui, enfin là, on touche quand même le fond, mon vieux.

Le bouchon de liège sous le nez, Jerry huma les arômes délicats en quête d'une discrète imperfection, regretta une seconde de ne pas avoir débouché la bouteille plus tôt, puis versa le vin dans les verres.

Ingmar ne put retenir un rictus après y avoir goûté : comment pouvait-on dépenser une telle fortune pour une simple boisson ? Certes, il n'était pas mauvais, mais tout de même…

Jerry l'observait avec mépris. Avant qu'il ne se décide à venir le voir, c'était bien ainsi qu'il se l'imaginait : une vieille carne aigrie, sans âme, sans une once d'humanité. Il se resservit du vin puis se leva pour prendre une boîte de conservation alimentaire dans son sac à dos. Il la posa et quand il en ouvrit le couvercle, une odeur pestilentielle s'en échappa et envahit la pièce.

Le cœur d'Ingmar se mit à battre plus vite. Il semblait bien qu'il allait enfin comprendre les motivations profondes de son agresseur. Évidemment que cela avait un lien avec ses activités. Son groupe mondial d'agroalimentaire spécialisé dans la viande bovine était l'un des plus puissants réseaux au monde, incluant toute la chaîne économique : des supérettes, des super et hypermarchés en passant par les grossistes, les abattoirs et les élevages bovins. Le groupe Beef & You fournissait un tiers de la viande bovine vendue sur les marchés européens, africains et russes. Il n'y avait que le marché d'outre-Atlantique qui lui avait toujours échappé à cause de la puissance argentine, un quasi-monopole sur les continents américain et australien. Bref, Ingmar était le roi de la viande de bœuf pour une bonne moitié de la planète.

La viande avariée à la couleur verdâtre qui se trouvait devant ses yeux n'était pas là par hasard. Il en était sûr maintenant, c'était lié à son business !

Jerry rompit le silence en poussant le contenant en direction d'Ingmar.

— J'aimerais que tu goûtes cette viande, Ingmar. J'ai un doute sur sa fraîcheur, mais je voudrais ton avis de spécialiste.

— Ne te fous pas de moi. Tu veux me rendre malade ? C'est ça ton misérable plan, me faire bouffer de la viande avariée ? Allons, allons ! Arrête de faire le clown et terminons-en !

Jerry attrapa son arme et en dirigea le canon vers la tête d'Ingmar. Il enleva la sécurité et arma la culasse.

— Tu vas faire honneur au repas que je t'ai apporté, sinon je te brûle la cervelle. Ne pense pas une seconde que je plaisante. Je n'hésiterai pas à te tuer pour ce que tu as fait à Katia. Si elle est morte, c'est de ta faute. Voilà pourquoi je suis venu te trouver, vieille pourriture. Je t'invite à prendre de belles fourchetées, parce que tu vas tout avaler et ça ne va pas être une partie de plaisir.

— Katia, c'était votre femme ? questionna Ingmar d'un ton contrôlé. Pouvez-vous me dire en quoi je suis responsable de sa mort ? Je suis désolé pour cela…

— Oui, elle était mon amour, mon univers, déclama Jerry, des trémolos dans la voix. Je suis tombé amoureux d'elle dès la première rencontre. Elle était solaire, belle, souriante, ambitieuse, généreuse. Nous avons passé dix merveilleuses années ensemble, elle était l'une de vos « petites mains », un atome perdu dans la galaxie de vos sociétés. Elle s'était endettée pour acheter la supérette dont vous étiez le tout-puissant patron. Elle travaillait dur, six jours sur sept, elle était aimée de ses clients, de tous ceux avec qui elle bossait. Elle m'envoyait souvent un message, le soir, pour me demander pardon de rentrer aussi tard, mais je ne lui en tenais jamais rigueur. Son travail était si important pour elle ! Ses parents, d'origine modeste, ne tarissaient pas d'éloges sur elle, qui avait réussi à se faire une place dans la société, qui avait une situation qui lui permettait d'habiter un joli pavillon, de partir en vacances et de mettre de l'argent de côté. Pour, un jour, avoir des enfants. J'étais prêt, moi, à être papa. J'étais même décidé à rester à la maison pour m'en occuper, pendant qu'elle continuerait à gérer la supérette avec ses horaires de fous. Mais Katia me demandait d'être patient, que le jour viendrait où elle pourrait ralentir le rythme. Jusqu'à ce mois de janvier 2015.

Ingmar ferma les yeux. Les pièces du puzzle s'assemblaient lentement. Juste avant de se retirer des affaires, il avait dû affronter une des pires difficultés de sa carrière : un scandale sanitaire au sein de son réseau d'abattoirs, en 2015. Tout avait démarré le sept janvier, avec la publication des résultats d'une enquête sanitaire qui dénonçait l'utilisation de viande de cheval dans la fabrication de hamburgers industriels aux prix incroyablement bas.

Dès le dix janvier, la presse mondiale ne parlait plus que de cela : le groupe Beef & You avait commercialisé durant des années des produits contenant de la viande de cheval en lieu et place de celle de bœuf. Des steaks hachés, des hamburgers, des lasagnes ou des boulettes en sauce tomate. Le battage médiatique avait obligé le groupe agroalimentaire à prendre des décisions radicales et Ingmar avait assumé ses responsabilités en annonçant la fermeture immédiate de deux sites coupables, deux abattoirs établis en Roumanie.

Le scandale avait provoqué une baisse importante de l'action à la

bourse de Zurich, mais les annonces de coupes franches et de nouvelles procédures de contrôle sanitaire en interne avaient rassuré tout le monde. Ingmar avait fait du bon boulot en minimisant les pertes. Les deux abattoirs avaient servi de boucs émissaires et, pour contenter la presse, il avait limogé quelques cadres dirigeants. L'affaire était réglée.

— Elle bossait pour toi, Ingmar. Ma Katia bossait pour toi, soixante-dix putains d'heures chaque semaine ! Et un jour, parce que les mecs comme toi n'en ont jamais assez, parce que vous trichez pour gagner encore plus de thunes, vous avez causé sa perte !

— Je ne comprends pas… Certes, ses ventes ont dû être impactées durant cette période-là, mais pas au point de tout perdre…

— Impactées, le coupa Jerry ? C'est peu de le dire ! Katia ne faisait pas partie de ces patrons qui détiennent cinq ou dix supérettes, elle avait contracté un prêt bancaire après s'être battue comme une lionne pour l'obtenir ! Tous les mois, c'était un combat pour elle d'équilibrer les comptes. Alors quand votre triche à la con a provoqué le scandale, elle a dû faire face à des semaines de baisse des ventes, sans compter les stocks foutus à la poubelle !

— Nous avons pris ça en compte, à l'époque. Nous avons participé aux frais…

— Participé aux frais ? s'énerva Jerry. Nom de Dieu, mais tu t'entends causer ? Katia a rédigé des dizaines de mails à la centrale d'achat, à tes sbires en costume-cravate qui protègent ton putain de blé ! Ils ont fait du bon boulot ! Ils ont mis plus de six mois à envoyer les fonds ! Katia avait déjà tout perdu, après deux mensualités impayées à la banque.

— Je ne savais pas… Comment aurais-je pu savoir ?

— Bouffe. Et surtout, n'en laisse aucune miette…

***

Ingmar vomit après les deux premières bouchées. Au-delà de l'odeur répugnante, la viande couleur gris-vert semblait infestée de vers. À la surface, un horrible duvet blanchâtre semblait s'épaissir de minute en minute. Le vieil homme avait les yeux emplis de larmes.

Jerry resta stoïque, insensible à la séance de torture. Il s'y était préparé.

— Tu y arriveras, Ingmar.

— Je… Pitié, je ne peux pas…

— Tu aurais dû la voir, ma Katia, au dernier jour d'ouverture de la supérette. Elle souriait. Comme s'il s'agissait d'un jour ordinaire. Elle récurait le sol comme si le lendemain l'histoire allait continuer. Les rayons étaient déjà quasiment vides, mais ses clients fidèles étaient au rendez-vous. Jusqu'à ce que tout s'écroule.

La gorge de Jerry se noua sous l'émotion.

— Après avoir raccompagné le dernier client, Katia a donné un tour de clé, s'en est allée au fond de la réserve et elle s'est pendue avec un câble électrique. Elle m'avait demandé de la laisser seule pour ces dernières heures d'ouverture. J'ai été con. J'ai accepté. Quand je suis arrivé sur place, il était trop tard.

— … Mais pourquoi pensez-vous que j'en suis responsable ? Qu'aurais-je pu faire ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu aurais pu faire ? Mais elle a sacrifié sa vie pour toi, à bosser comme une tarée ! C'est de ta faute !

Jerry se leva et tourna autour de la table en se tenant la tête. Il était venu pour la venger, mais, en verbalisant ses accusations, il commençait à douter. Ce vieux débris avait, certes, une responsabilité morale, mais il se rendait compte que jamais son chagrin ne disparaîtrait. Il avait passé des semaines à préparer son coup, à planifier les tortures qu'il lui ferait subir. Il avait prévu de le faire souffrir, de lui briser les rotules, de lui sectionner les doigts. La langue peut-être aussi. Cela faisait des mois qu'il avait soif de sang, faim de souffrance. Mais cela n'avait plus d'intérêt maintenant. Il lui avait fallu en arriver là pour s'en rendre compte.

Il posa l'arme à distance et rattacha les liens autour d'Ingmar qui tremblait comme une feuille. Qu'allait-il encore lui faire avaler ? Allait-il le tuer maintenant ?

Jerry s'assit sur la table, le dominant d'une trentaine de centimètres.

— J'aimerais te faire souffrir plus. Mais je crois que Katia n'aurait pas été d'accord. C'était une belle personne. Elle t'a même défendu à l'époque. Elle me répétait sans cesse que tu étais un entrepreneur de génie, un businessman hors catégorie ! Voilà comment elle parlait de toi. Et dire que si je suis venu te voir ici, vieux fou, c'est à cause de ce putain d'article de presse !

— Quel article ? lui demanda Ingmar, les sourcils froncés.

— Celui paru dans la presse suisse. « L'homme le plus avare du monde ! » Il parlait de tes manies, de tes économies ridicules, de ton obsession pour les fringues achetées aux puces, de tes meubles d'occasion, de tes timbres fidélité que tu collectionnes au supermarché du coin…

— Je suis comme ça…

— Je sais. Mais cela a nourri ma colère. Ma Katia s'est saignée aux quatre veines pour un type qui récupère la cire des bougies et qui porte des caleçons reprisés…

— Je suis comme ça, répéta Ingmar.

— Ouais. L'article parlait aussi de ta passion pour le jardinage. Visiblement, il n'y a guère que pour ça que tu es prêt à sortir la

monnaie.

— C'est mon péché mignon, oui. C'est toute ma vie, même. Je n'ai plus que ça, tout le reste n'a plus de sens pour moi.

Ingmar se tut, ferma les yeux et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Jerry saisit sa chaise par le dossier et la traîna jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Il resserra les nœuds de la corde puis quitta la pièce.

Ingmar s'interrogeait. Cela n'avait pas de sens. Pourquoi l'abandonner là, devant la fenêtre qui donnait sur son havre de paix, sur son magnifique jardin ?

Soudain, Jerry réapparut dans son champ de vision. Il portait deux jerricans métalliques, comme ceux de l'armée, qui pouvaient contenir deux gallons de liquide. Ses mains se crispèrent et sa respiration se fit plus lourde.

Ce taré n'allait quand même pas oser…

Les rosiers s'embrasèrent dans un craquement sec et les flammes dopées au gazole léchèrent la glycine qui s'illumina comme une guirlande électrique. Les Tamaris, telles des torches monumentales, chuintaient au rythme du vent. Le jardin d'Ingmar n'était que brasier en nuances de jaune et de rouge et il n'y pouvait rien. Il croisa le regard de Jerry avant que celui-ci ne quitte les lieux, l'abandonnant à son sort. Ses yeux reflétaient la satisfaction de la vengeance, mais aussi la tristesse de celui qui comprend que rien ne lui ramènerait jamais l'être aimé.

Ingmar sentit son cœur s'emballer comme un cheval fou. Peut-être était-ce le bon moment pour tirer sa révérence.

L'ORGUEIL

Définition : défaut de la personne qui se croit supérieure aux autres… Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il s'agit incontestablement d'un péché d'une affligeante banalité !

Et pourtant, refuser la médiocrité, avoir conscience de ses qualités et de ses dons n'est-ce pas éminemment vertueux ? N'apprenons-nous pas à nos enfants à gagner de l'assurance à grand renfort de slogans orgueilleux ?

« Tu es trop fort, mon chéri ! »

« Tu es la meilleure ! »

Être orgueilleux, c'est vouloir le mieux, c'est refuser la situation telle qu'elle est parce qu'on estime qu'on mérite mieux que ce qu'on a, non ? C'est refuser le fatalisme ! Être orgueilleux, c'est oser !

Croyez-vous qu'on puisse être artiste, acteur, écrivain ou dirigeant sans orgueil ?

Ah oui, c'est sans doute oublier un peu vite l'autre facette : le mépris des autres. Pas simple de trouver l'équilibre entre la fierté, l'assurance et la tentation de rabaisser les autres.

Savoir briller sans éteindre la lumière des autres…

Je dois vous avouer que j'ai mis un long moment avant de trouver la chute de cette nouvelle. Et parfois, comme le savent mes amis auteurs, il faut laisser reposer l'histoire, laisser le temps à notre cerveau de digérer les données du problème. Et puis un matin, entre une gorgée de café et une bouchée de brioche au chocolat, telle une balle de revolver traversant un crâne, l'idée lumineuse prend vie dans votre cortex.

Elle me plaît cette chute, elle est génialissime, bien meilleure que celles qu'auraient pu écrire mes respectés confrères d'écriture !

Oups, je crois que je me suis laissé aller au péché d'orgueil…

1001ebooks

« La connaissance de soi rend l'homme plus humble, mais l'orgueil voudra toujours reprendre sa place. »

André Boutin

Saint-Barth, mer des Caraïbes, août 2022

Quatre-vingt-dix milliards de dollars. Un neuf suivi de dix zéros. Une fortune à onze chiffres qui s'accroissait chaque jour d'environ sept millions. Sans rien faire. Cinq mille dollars se rajoutaient à la fortune de Robert « Bob » Gordon chaque minute. Inlassablement, inéluctablement.

Bob Gordon adorait les montres. Son « péché mignon », comme il s'amusait à décrire sa passion, qui s'avérait plutôt être une folie ! Dans sa résidence de Beverly Hills à Los Angeles, il avait fait transformer ce qui était déjà un extraordinaire pool house de quatre cents mètres carrés en véritable musée pour ses bijoux préférés. Onze mille huit cent vingt-deux montres précisément. Deux employés s'occupaient à plein temps de l'entretien des tocantes et il y avait de quoi faire : mise à l'heure des modèles les plus anciens, huilage des mécanismes, dépoussiérage des bracelets. Toutes devaient être en parfait état de marche et Bob Gordon n'hésitait pas à passer des heures à admirer ses petites chéries lors de ses « revues de contrôle » bisannuelles.

Rolex, Omega, Jaeger-LeCoultre, Cartier, TAG Heuer, Longines, Tudor, Breitling, IWC Schaffhausen, Richard Mille, Panerai, Zenith. Aucune grande marque ne manquait à l'appel, pour ce qui s'avérait être la plus grande collection de montres de la planète ! Bob se souvenait de cette fantastique soirée exclusive où il avait fêté son anniversaire avec quelques milliardaires triés sur le volet et où chacun lui avait offert un exemplaire rarissime venu d'un des quatre coins du monde. Le patron d'Apple lui avait même fait confectionner un modèle unique qui lui permettait, en plus des fonctions classiques, de comparer sa fortune personnelle à l'instant T, avec les valeurs de P.I.B. des États du monde ! S'il l'avait eue au poignet aujourd'hui, elle aurait indiqué « Liban » dont le P.I.B. était estimé à quatre-vingt-neuf milliards de dollars.

Bob soupira. Il approcha la paille de ses lèvres desséchées et aspira lentement le liquide blanchâtre. Rhum XO, lait de coco et cardamome verte. À près de quatre-vingt-cinq ans, il s'était presque lassé de tout. Il n'avait plus de famille, pas de femme, pas de vrais

amis. Il possédait une cinquantaine de villas et appartements pour son usage propre, mais n'avait jamais mis les pieds dans la moitié d'entre eux. En fait, il n'avait plus vraiment envie de voyager, de subir le décalage horaire et de passer des heures coincé dans un jet. Non, il aimait cette maison en bord de mer, réplique exacte de celle d'Ernest Hemingway située à Key West, dans le sud de l'État de Floride. C'est lors d'une visite privée que lui avait organisée le président des États-Unis qu'il en était littéralement tombé amoureux. Il imposa donc à ses architectes de reproduire la bâtisse avec minutie, en respectant le style colonial franco-espagnol. Un seul « détail » les différentiait, celle de Bob était trois fois plus grande que l'originale, qui lui semblait bien trop étroite.

Bob sortit de sa torpeur quand Nicolas Gardel frappa à sa porte. L'homme le plus important de son organisation portait le titre de secrétaire général. Il avait quasiment tous pouvoirs, représentait son patron lors des réunions, gérait son emploi du temps, pilotait le comité de direction, constituait des « revues de presse » avec le service communication, synthétisait les retours des économistes embauchés pour détecter les entreprises susceptibles d'être rachetées par le groupe Gordon et dirigeait la « Fondation Gordon » qui distribuait près de cinq cents millions de dollars par an à des œuvres caritatives.

Costume italien ajusté à la perfection, chaussures en cuir conçues sur mesure, montre de luxe et brushing impeccable, Nicolas avait le goût des belles choses et savait que son patron attendait de lui une apparence irréprochable. Il s'éclaircit la voix en toussotant élégamment. Bob leva une main tremblante en direction d'un confortable fauteuil posé devant la fenêtre qui donnait sur la plage privée.

— Monsieur, je viens faire le point sur votre agenda de la journée. Mais avant cela, puis-je me permettre une remarque ?

— Permettez-vous, mon cher !

— Vous n'avez pas l'air en grande forme. Dois-je organiser une consultation vidéo avec le docteur Diroff ?

— Non, non, grinça le vieil homme, balayant l'air de sa main fripée. Yves va encore prendre un malin plaisir à noircir son ordonnancier et me prescrire tout un fatras de produits dont je ne supporterai pas les effets secondaires. Je me rends à l'évidence, mon cher Nicolas : je suis une vieille chose, il en est ainsi. Merci pour votre sollicitude, mais passons au programme de la journée, si vous le voulez bien.

— Bien Monsieur. Vers neuf heures, visioconférence avec une équipe de journalistes spécialisés, nous voudrions valoriser l'image du groupe en Asie. C'est la partie du monde qui nous intéresse le plus du point de vue des futures acquisitions et nous devons nous faire

connaître. L'idée est de profiter de notre récente joint-venture avec le fabricant de montres connectées chinois Awa pour obtenir des interviews dans les principaux journaux chinois. Il serait bon que nous décidions du contenu avant de le transmettre pour première lecture aux agents du gouvernement.

— Ils sont toujours aussi intrusifs ces satanés Chinois ! Rien de pire que des communistes qui se mettent au business… Validé, je vous laisse mettre en musique.

— Bien, Monsieur. Vers dix heures, vous avez un entretien avec Felipe VI, roi d'Espagne.

— À dix heures ? Cela nous fait quatre heures du matin en Europe, serait-il insomniaque ?

— En fait, il est en voyage d'État au Chili. D'après les informations transmises par son ministre de l'économie, il est contrarié par la fermeture de notre unité catalane de production textile.

— De quelle marque s'agissait-il déjà ?

— « DESPA », les chemises bariolées, c'est une marque que nous avons intégrée au groupe il y a deux ans. Le mois passé, vous avez décidé de délocaliser la production en Indonésie.

— Je l'aime bien ce Felipe. Pouvons-nous revenir en arrière sur cette décision ?

— Tout est possible, Monsieur, mais tout a un coût.

— Combien ?

— Cela coûterait sans doute une dizaine de millions.

— Cet homme a déjà tant d'ennuis avec ses Catalans… Dites-lui que nous allons conserver notre unité de Barcelone et y investir cinq millions pour moderniser le site. Il pourra demander à son service communication de monter la mayonnaise et mettre en exergue ses talents de négociateur… Annulez la visioconférence et transmettez-lui mes sincères amitiés.

— Monsieur est généreux…

— Oh, rien n'est gratuit dans ce bas monde. Felipe devra me renvoyer l'ascenseur. Tôt ou tard. Prenez bien note de sa dette…

— Bien. À onze heures, vous avez un rendez-vous physique avec Guillaume Wehrling, qui dirige la société GWIN, le rendez-vous que vous m'avez demandé expressément d'organiser.

Bob s'éveilla d'un coup et redressa la tête. Voilà qui allait le sortir de la routine ! Il reprit la paille entre les dents et aspira.

— Monsieur, si je peux me permettre, peut-être ne devriez-vous pas boire d'alcool de si bon matin.

— Il est toujours une heure acceptable quelque part dans ce monde pour boire du bon rhum, mon cher Gardel !

Nicolas connaissait son boss : tout allait bien tant qu'il l'appelait «

mon ami » ou « Nicolas », mais il exprimait sa contrariété quand il l'appelait par son nom de famille.

— Allez Gardel, faites-moi grâce du reste du programme, nous verrons cela plus tard. Pourquoi pas au déjeuner ? Au fait, qu'avons-nous au menu ?

— Choucroute garnie, quenelles de foie, jambonneau braisé à la bière, riesling des sœurs Faller, kougelopf aux raisins, marc de gewurztraminer. Le tout approvisionné par jet, directement en provenance de Colmar. Vous savez que je suis originaire de cette ville…

— Nom de Dieu ! Merci mille fois, mon ami ! Sans vous, j'aurais dû me contenter d'un de ces ennuyeux plats de poisson…

***

Guillaume Wehrling, cheveux blonds courts, barbe taillée au millimètre, chemise et pantalon blancs, pénétra dans le « petit bureau ». L'adjectif ne se justifiait guère que par comparaison avec l'autre bureau, au premier étage, une pièce deux fois plus grande, d'environ cent cinquante mètres carrés. Il s'agissait en réalité d'un bunker inviolable, bourré de technologie. Un serveur informatique indépendant, un brouilleur d'ondes et des parois en acier trempé : tout était conçu pour sécuriser l'endroit, dédié aux discussions stratégiques du groupe. Quelques années plus tôt, un piratage de grande envergure avait coûté la bagatelle de dix millions de dollars à Bob qui, vexé, s'était juré de tout mettre en œuvre pour sécuriser ses transactions.

Impressionné par son hôte, Wehrling frottait ses mains moites et se raclait nerveusement la gorge.

— Très honoré d'être ici, avec vous, monsieur Gordon. Je… Je voudrais vous dire combien je suis heureux…

— Très bien, jeune homme, détendez-vous ! Votre nom trahit probablement vos origines, seriez-vous alsacien ?

— Oui, monsieur Gordon, bafouilla-t-il. Je suis originaire du nord de l'Alsace, mais je vis depuis quelques années à Londres, c'est là que j'ai développé GWIN.

— Parfait, jeune homme, j'aime les entrepreneurs qui en ont dans le pantalon, si je peux m'exprimer ainsi. On m'a beaucoup parlé de votre dernière innovation et vous savez pourquoi je vous ai fait venir, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Vous souhaitez que nous mettions en place un processus BTC.

— Vous aimez les anglicismes, vous autres informaticiens ! Je vous rappelle que je suis un Français pur souche ! Pire, un Bourguignon cent pour cent d'origine contrôlée !

— BTC pour *Brain Treasure Chest*, littéralement, boîte à trésors

du cerveau.

— C'est cela, jeune homme. J'ai toujours voulu écrire mes mémoires, pour laisser à l'humanité une trace de mon incroyable parcours, après mon départ pour l'au-delà. Mais, je dois avouer ne pas avoir envie d'écrire, ni même de dicter, mes vieilles anecdotes, des semaines durant. Si l'on m'a bien renseigné, vous êtes capable de mémoriser tout ce qui est stocké dans ma vieille cervelle sur un support numérique ? Écrire ses mémoires est donc devenu complètement has-been !

— C'est à peu près cela, répondit l'informaticien d'une petite voix. Nous en sommes à la version bêta, mais on peut affirmer que cela fonctionne à 99 %. Toute votre vie sera disponible sous la forme d'une série de fichiers vidéo, l'exacte réplique de ce qui se trouve dans votre cerveau. Ensuite, libre à vous de faire appel à un réalisateur de films pour en faire un montage.

— Prodigieux ! Fascinant ! Pouvez-vous me dire en deux mots comment cela fonctionne ?

— Je vais essayer, Monsieur Gordon. Nous procéderons par séances de deux heures durant lesquelles vous devrez revêtir un casque à stimulation, rempli de capteurs. Chaque séance sera orientée autour d'une thématique unique. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, notre cerveau ne stocke pas les informations par ordre chronologique, mais les classe par grandes thématiques, comme dans les bibliothèques. Pour accéder à une information, il suffit de le stimuler, à l'aide de mots-clés, si vous voulez. Comme pour le réseau Instagram, notre cerveau utilise des « hashtags » pour réunir des informations : #réussitesprofessionnelles, #volenhélico, #cousinade #mariage, #bonrepas, #vinsexceptionnels, #signaturedecontrat. Nous stimulerons donc votre mémoire en injectant de grandes séries d'images et de sons en rapport avec le thème.

— #nuitstorrides également ?

— Oui, monsieur Gordon. Oh, mais bien sûr, vous déciderez de ce que vous voulez que nous analysions et vous pourrez ultérieurement supprimer ce qui vous plaira !

— Je vous taquinais. Quoique, sans avoir été un Don Juan, j'aurais plaisir à me remémorer certaines scènes…

Plus les années défilaient, plus Gordon songeait à ce qui pouvait se passer après sa mort. Il avait rédigé son testament depuis longtemps, avec de multiples corrections notariales selon ses humeurs. Sans enfant ni conjoint, il pouvait se targuer d'être libre de donner à qui il le voulait. Son obsession absolue restait son image. Qu'allait-on dire ou écrire le concernant ? Allait-on louer son incroyable talent d'homme d'affaires ? Allait-on lui ériger une statue ? Son nom serait-il donné à des écoles ? À des rues dans les villes pour lesquelles le

groupe Gordon avait été pourvoyeur d'emplois, source de croissance économique ?

« Rue Robert Gordon ». Non. « Allée Bob Gordon ». Oui, pourquoi pas ? « Avenue Robert Gordon ». Ah oui !

Il se demandait régulièrement si les journalistes avaient déjà préparé leur texte, en prévision de sa mort, une « nécro », mettant en exergue tous ses faits marquants ? Les chefs d'État qu'il avait pu côtoyer lui rendraient-ils hommage au cours de belles déclarations télévisées ?

Quand il eut vent de cette innovation technologique permettant d'extraire de sa mémoire tous ses souvenirs, pour en faire un film, il était devenu comme fou, obsédé par l'idée. Voilà, il avait enfin trouvé le moyen de maîtriser son image, de préparer des interviews avec, pour illustration, des morceaux de vie choisis, sélectionnés avec soin ! Il demanderait ensuite à l'un de ses amis réalisateurs de s'occuper du montage. Pourquoi pas Luc Besson, un Français serait sans doute plus apprécié au niveau international.

— Quand pouvons-nous commencer les séances, mon cher Wehrling ?

— Monsieur Gordon, je ne voudrais pas que nous nous précipitions, je ne vous ai pas encore détaillé la méthodologie, le processus médical, sans compter l'aspect juridique…

— Comment dites-vous déjà dans l'est de la France ? Quatsch ! Tout cela n'a aucune importance pour moi ! Votre compte en banque sera crédité d'une somme de trois millions d'euros d'ici cet après-midi. Monsieur Gardel s'en occupera personnellement. Alors, c'est pour quand ?

— Vous me prenez au dépourvu… Dans deux jours ?

— À la bonne heure, Wehrling ! Je suis impatient !

Gordon se leva et avança son bras, coude plié et poing fermé, pour « checker » avec son jeune interlocuteur en signe d'accord.

***

Wehrling n'en croyait pas ses yeux. Son application bancaire lui indiquait le montant de la transaction : les trois millions de dollars venaient d'être virés sur son compte par la fondation Gordon. Son banquier, passablement anxieux, avait donc de quoi être rassuré pour un certain temps. L'orgueil des milliardaires allait lui rapporter gros ! S'il faisait du bon boulot avec Gordon, nul doute que l'information se propagerait comme une traînée de poudre et que, rapidement, toutes les autres fortunes que compte cette planète allaient se battre pour en faire autant et réaliser Le film de leur vie !

Le surlendemain, à neuf heures tapantes, l'informaticien, accompagné de ses deux associés se présenta à nouveau chez Gordon.

Denis, dit « Smiley » en hommage à son indéfectible sourire, chemise à fleurs et pantalon décontracté, s'occupait de la partie technique : calibrage des récepteurs, gestion du logiciel de transfert des ondes cérébrales, traitement des données vidéo. Dorina, docteur en neurosciences, tailleur strict, cheveux de jais relevés en chignon, petites lunettes rondes, s'occupait, elle, de tous les aspects médicaux. Car, si le casque révolutionnaire créé par Guillaume Wehrling permettait d'explorer les profondeurs du cerveau humain, le travail se trouvait grandement facilité par l'utilisation d'un cocktail composé de psychotropes, dont quelques hallucinogènes facilitant la désinhibition, et de méthamphétamines pour accentuer l'activité cérébrale. Guillaume avait évidemment pris toutes ses précautions et s'était adjoint l'aide précieuse d'un juriste pour rédiger la décharge que ses clients devaient impérativement signer. Chaque molécule, avec ses éventuels effets secondaires, y était clairement décrite, et l'utilisateur ne pouvait en aucun cas se retourner contre la société GWIN.

Excité comme une puce, Bob Gordon feuilleta rapidement les pages du document posé sur la table puis apposa sa griffe en bas de la dernière page. Il se frotta les mains et s'installa dans le fauteuil qu'on lui indiquait. Denis s'assit derrière son écran d'ordinateur, relié à une imposante unité centrale qui ronronnait comme un climatiseur en plein été. Dorina se força à sourire, replia la manche de chemise du bras droit de son patient puis injecta le contenu orange fluo dans la veine saillante du pli de son coude. Quelques secondes plus tard, Gordon sifflotait d'aise, parfaitement shooté par le cocktail miracle. Le casque, tel que Guillaume l'appelait pour simplifier, était plutôt une sorte de cagoule en latex, bourrée de microcapteurs. Bob l'enfila sans retenue en souriant béatement.

— Denis, tu peux initier les tests, lança Guillaume ! Dorina, comment réagit notre cher Bob ?

— Tout me semble O.K., répondit le médecin en contrôlant la dilatation des pupilles. Il est prêt à nous livrer tous ses petits secrets !

— Tous les capteurs sont opérationnels, précisa Denis d'une voix traînante. Ça va couler tout seul, les amis !

Guillaume se mordit la lèvre. La première séance serait la plus simple, pas besoin d'aller sonder en profondeur. Il donna le feu vert à Denis qui envoya les premières salves d'images suggestives.

#souvenirsgastronomiques #bonrepas

La mémoire olfactive est toujours l'une des plus faciles à stimuler. Les bons plats mijotés, l'odeur du pain frais, une huître iodée, un couscous épicé, tous les bons souvenirs attachés aux grandes tables fréquentées par Bob Gordon s'enchaînèrent à vitesse grand-V.

Après une bonne heure, Dorina injecta le deuxième cocktail de sa composition, un mélange bleu pétrole, qui ramena lentement Gordon

à la réalité.

— Alors ? Est-ce que ça a marché ? demanda-t-il impatiemment, en clignant des yeux.

— Oui, monsieur Gordon. Vous êtes un patient extraordinairement réceptif, s'exalta Wehrling. C'était fantastiquement fluide, nous avons récupéré une bonne centaine de vidéos de plus de cinq secondes et quelques centaines d'images statiques, c'est un rendement exceptionnel !

— Bon sang de bon sang ! Je me sens vivant ! Votre drogue me fait un bien fou ! Quand est-ce qu'on remet ça, mon cher Wehrling ?

— Il va falloir être patient,. Une séance d'une heure et demie par jour c'est amplement suffisant. Le processus de stimulation neuronale est extrêmement fatigant, dans quelques minutes vous allez probablement prier pour qu'on vous laisse en paix, le temps d'une grosse sieste.

— Dommage… Bon, alors à demain matin ? Êtes-vous confortablement installés dans le bungalow Ouest ?

— Oui, monsieur Gordon. Encore merci pour votre fantastique accueil, c'est un décor juste sublime !

— Oui, oui, répondit-il, blasé. Profitez de la plage et des crustacés que monsieur Gardel ne manquera pas de vous faire porter ! Ah, et je vous recommande de goûter à mon rhum à la banane. Il est fabriqué sur une île voisine par un passionné. Production confidentielle, quelque trois mille bouteilles à peine !

— Nous n'y manquerons pas, surtout s'il est d'une telle rareté !

— Oui, enfin, ne vous inquiétez pas, l'usine et l'île m'appartiennent…

***

Nicolas Gardel était loyal envers son patron. Gordon s'était toujours comporté à peu près décemment, avec toute la réserve dont on doit faire preuve quand on devient riche à milliards. Pouvait-on encore garder son humanité quand on bénéficiait d'autant de privilèges ? Probablement que non. Alors, au fil des ans, Gardel avait pris un certain pouvoir, soufflant à l'oreille du magnat ce qu'il serait bon de penser, d'exprimer, de donner ou recevoir. Il ne l'écoutait pas toujours, mais des années de pratique du bonhomme lui permettaient quand même d'obtenir d'excellents scores à ce petit jeu de manipulation bienveillante.

Une chose le tracassait depuis quelques semaines maintenant. Cela s'était passé au cours d'une de ces soirées mondaines, à Paris, juste avant l'été. Gordon raffolait de ces réceptions, c'était toujours un bonheur pour lui que de se pavaner devant ses compatriotes. Il était fier d'être le seul Français à paraître dans le classement des ultra-

riches. Gardel n'assistait pas systématiquement à ces réjouissances, dont il se passait volontiers, et missionnait quelques gardes du corps triés sur le volet pour veiller sur son patron. Là, Gordon avait lourdement insisté pour qu'il l'accompagne et il n'avait pas réussi à y échapper. Il s'agissait d'une soirée regroupant tout le gratin industriel français, les grands patrons du CAC 40 et une poignée de milliardaires, dont il était clairement le plus fortuné.

La présidente de la République française, fraîchement élue quelques semaines plus tôt, avait tenté de s'y réconcilier avec le patronat, qu'elle avait copieusement dénigré durant sa campagne électorale. Maintenant qu'elle était au pouvoir, et après de longues tractations pour trouver des alliés avec qui gouverner, il était visiblement temps pour elle de renier ses convictions opportunistes et de lisser son image, afin de plaire au plus grand nombre et de réactiver des réseaux commerciaux indispensables.

Gardel avait bien noté quelques remarques nauséabondes dont la Présidente avait le secret, mais, in fine, l'animal politique avait placé ses pions avec un discours adapté à son auditoire. C'était durant l'inévitable buffet que la chose s'était produite. Un homme de l'âge de Gordon, engoncé dans un costume de circonstance qui semblait le gêner, une Légion d'honneur à la boutonnière, s'était approché d'un pas lent. Le regard dur, plein de haine et de colère, l'homme semblait trembler de plus en plus à mesure qu'il s'avançait vers Gordon.

L'index accusateur tendu en direction du milliardaire, l'homme s'était mis à crier :

« Je connais cet homme ! C'est un monstre, une abomination ! Vous m'entendez ? Une créature de haine, une machine à tuer ! Il doit payer pour tous ses crimes ! Il a du sang sur les mains, beaucoup de sang ! »

C'était un peu comme si Gardel s'était éveillé d'un songe de trente ans. Cet homme au teint buriné ne pouvait qu'avoir raison. Il criait une vérité profonde. Gardel savait qui avait été son patron. Au plus profond de lui-même il le savait depuis longtemps. Depuis toujours peut-être. Il connaissait tous les détails de sa vie par cœur et il savait où se trouvaient les ténèbres. Tout au long de ces années, il les avait ignorées, par peur, par lâcheté, par commodité. Jamais il n'avait posé certaines questions à son patron, celles qui fâchent, celles qui lui auraient écorché les oreilles. Il avait toujours préféré détourner le regard. Mais ce soir-là, Dieu sait pourquoi, il s'était juré de se révolter. Il trouverait le moment, dans les semaines à venir.

Le moment était venu.

— Allo, monsieur Wehrling ? Gardel à l'appareil.

— Ah bonsoir ! Un souci avec monsieur Gordon ?

— Non, non, il va bien, il a hâte de vous retrouver pour la

séance de demain matin. C'est bien la dernière ?

— Oui ! La huitième et dernière, en effet. Nous avons de la matière, beaucoup de matière ! Largement assez pour monter une biographie en plusieurs épisodes ! Son enfance, ses passions, ses amours, son incroyable parcours professionnel, ses voyages à travers le monde… Et ses montres bien sûr !

— Bien, bien, c'est parfait. J'ai une petite question. Vous serait-il possible de provoquer l'émergence de souvenirs qui se rapporteraient à une période extrêmement précise de sa vie ?

— En théorie, c'est possible, même si je n'ai jamais tenté la chose. Maintenant, votre boss étant ultra-réceptif, je pense que nous pourrions y parvenir. Vous pensez à une période extrêmement marquante de sa vie ?

— Oui. Particulièrement marquante.

— Il faudrait vraiment que ses souvenirs soient émotionnellement forts. Il me faudrait aussi lui envoyer des images de stimulation adaptées à ce que vous voudriez voir resurgir. Pourriez-vous m'en dire plus ?

— Ce n'était qu'une idée… Je vous dis à demain, monsieur Wehrling.

***

Dorina tapota énergiquement le dos de la main de Gordon jusqu'à ce qu'une veine suffisamment grosse apparaisse. Elle y planta l'aiguille et pressa sur le piston de la seringue pour faire disparaître une dernière fois le liquide fluorescent. Une poignée de minutes suffit pour que Gordon soit totalement décontracté. Il entonna une chanson paillarde, crue à en faire rougir une prostituée. Wehrling lui enfila la cagoule puis demanda à Denis de lancer le processus.

Gardel pénétra dans la pièce en claquant la porte derrière lui. Il se planta devant Gordon et se pencha vers lui, pour vérifier qu'il était incapable de réagir. Le vieil homme se remit à chanter, parfaitement incapable de discerner toute intention maligne.

— Monsieur Gardel, votre patron avait prévu d'explorer ses souvenirs d'adolescence et de jeune adulte. Avez-vous un autre souhait, comme vous m'en avez parlé hier soir ?

— Oui. Je voudrais que vous exploriez ses souvenirs de guerre. Gordon a été mobilisé durant la guerre d'Algérie, de 1957 à 1958.

— Denis, tu peux nous trouver des images pour lancer la stimulation neurale ?

#guerredalgérie #1957 #1958

Denis envoya quelques images trouvées sur le Net. Rien. Aucune réaction de Gordon, comme si tout avait été effacé, ou plutôt, n'avait jamais existé.

Gardel soupira puis, tel Judas, baissa le regard, prenant pleinement conscience de sa trahison.

— Stimulez-le avec des images de tortures.

— Êtes-vous sûr, monsieur Gardel ?

— Pensez-vous un instant que je ferais quelque chose qui déplairait à monsieur Gordon ?

— Non, répondit Wehrling, gêné. Denis, on lance une nouvelle série avec les thèmes suivants : #torture #gégène, en mélangeant avec les deux précédents.

La tête de Gordon se mit à trembler. Ses yeux se fermèrent puis se rouvrirent brutalement : il se retrouva projeté en 1962 ! Les images s'enchaînèrent sur l'écran.

Il se regarda dans le miroir ébréché, essuyant son visage éclaboussé de sang.

« … putain, tu as vu ma gueule, espèce de salopard ? On n'en serait pas là tous les deux, si tu me donnais les noms de tes camarades ! Putain de F.L.N. ! Tu crois vraiment que je vais te foutre la paix ? C'est pour la France que je fais tout ça ! Ça te dit quelque chose, la France ? Oui, tes copains, les bougnouls, ils vont devoir s'y faire, une bonne fois pour toutes ! »

Les images qui défilaient étaient d'une netteté rare. Gardel avait tapé dans le mille. Il s'en félicitait autant qu'il se maudissait. Était-ce encore utile, après tant d'années ? Finalement, n'avait-il pas sa part de responsabilité en ayant occulté tout cela durant tant d'années ? Hypnotisé, il ne pouvait pas décrocher le regard de l'écran.

Une fois sa logorrhée achevée, Gordon s'approcha de l'homme couché sur une planche, le corps tremblant. Gordon découpa lentement le tissu du pantalon à l'aide de son couteau puis le retira. Pétrifiée, la victime ferma les yeux. De l'urine tiède coula entre ses jambes.

« Regarde-toi, pauvre larve. Tu te pisses dessus tellement tu as peur. Livre-nous tes complices, dis-moi où ils se planquent et tout s'arrêtera. Maintenant. »

Les sanglots déchiraient le silence. Gordon approcha une chaise, tout près de la tête de l'homme, qui frissonnait comme s'il se trouvait en Alaska. Il psalmodiait les yeux fermés.

« Non… Je vous en supplie… Non… Pitié… »

L'incantation ne ralentit en rien les gestes de Gordon. Il aspergea d'eau sa victime, puis accrocha les pinces crocodile à son oreille, l'autre à ses testicules.

« Non… Non… Non… »

Gordon tendit le bras vers le générateur posé derrière lui, attendit sadiquement une poignée de secondes puis tourna violemment le

potentiomètre. Le courant électrique sembla déchirer le corps, qui se tordit dans tous les sens à en faire craquer tous les os.

Le supplice s'arrêta. Puis recommença. Encore et encore.

Gardel posa la main sur l'épaule de Wehrling.

— Je crois que nous en avons assez vu. Je suis désolé, mais il fallait que je sache.

— Vous vous en doutiez, n'est-ce pas ?

— Je crois que je l'ai toujours su. Je savais qu'il avait fait partie des paras, les « bérets bleus ». Il éludait tout le temps le sujet, fuyait les questions, refusait d'en parler. Pouvez-vous le faire revenir maintenant ?

— Oui, bien sûr. Dorina, tu peux t'en occuper ?

Le liquide bleu quitta la seringue pour se diffuser dans le sang de Gordon.

Après quelques longues minutes, Wehrling fronça les sourcils. Quelque chose ne tournait pas rond. Les images auraient dû cesser et pourtant, le film semblait avoir repris depuis le début, au moment où Gordon se regardait dans le miroir…

— Un problème, monsieur Wehrling ? questionna Gardel.

— Peut-être…

Dorina souleva les paupières de Gordon, les pupilles restaient dilatées. Elle décida d'enlever la cagoule. Les images disparurent de l'écran de contrôle instantanément.

Wehrling et Dorina se dévisagèrent pendant un long moment. Page 22, paragraphe 7, alinéa 12 du contrat. Dorina hocha la tête solennellement.

— Je crois que nous avons un problème.

— De quel ordre, monsieur Wehrling ?

— Du genre irréversible, je le crains. L'esprit de monsieur Gordon avait occulté ces souvenirs depuis extrêmement longtemps. On appelle ce phénomène un clivage de la conscience. Comme lorsque vous partitionnez un disque dur…

— … Je ne suis pas très féru d'informatique, monsieur Wehrling…

— Bien. Pour faire simple, ces souvenirs terribles ont été isolés, puis refoulés par son cerveau. Si profondément qu'il vous aurait consciemment certifié ne pas être ce tortionnaire. Il aurait trompé tous les détecteurs de mensonges. C'est un phénomène de défense fréquent qui fait que des tueurs peuvent penser être parfaitement innocents.

— Et là, pourquoi ne revient-il pas à lui ?

— Il est possible que, parce que nous avons réactivé brutalement ces souvenirs, il soit, en quelque sorte, bloqué à cette époque. Il revit cette scène. Encore et encore.

— Et ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien du tout, répondit Dorina. Il faudra attendre, c'est son cerveau qui décidera. Une heure, un jour, un mois, trois ans…

Gardel baissa la tête.

Quand il se retrouva seul avec Gordon, il transporta son corps dans la chambre à coucher. Il avait voulu connaître la vérité, il devait donc en assumer les conséquences.

Il ne supporterait pas de vivre aux côtés de ce monstre une seconde de plus. Alors il posa un oreiller sur le visage de Gordon puis appuya longuement.

De toutes ses forces.

L'ACÉDIE

J'en entends déjà qui marmonnent : « je croyais qu'il allait nous parler de la paresse, que nous chante-t-il donc là ? » Et bien ce n'est pas facile de mal agir, quand on ne fait rien du tout ! Plus sérieusement, j'ai choisi de traiter ce péché sous une forme ancienne : la paresse morale ou spirituelle, nommée acédie. Il s'agit d'un phénomène parfois observé chez les moines qui en viennent à ne plus trouver goût à la prière. Le personnage principal va donc, après un évènement traumatisant, se détourner de son Dieu et de ses engagements moraux. C'est cette paresse-là qui le conduira inévitablement à sa perte. Cela dit, sous une certaine forme, les aficionados du film SEVEN y trouveront un clin d'œil…

Ah, j'oubliais ! Vous retrouverez au détour des pages quelques personnages secondaires librement inspirés d'individus qui ont croisé mon chemin dans les années quatre-vingt-dix, lorsque j'exerçais le curieux métier de vendeur de flûtes traversières à Paris. C'était une époque où je passais de nombreuses soirées dans la capitale : au caveau de la Huchette, dans les bars de la place de la Bastille, à Saint-Germain-des-Prés. Quand je n'étais pas à Paris, je sillonnais la France à l'aide d'une petite Fiat Punto. Dans mon coffre se trouvaient deux valises remplies d'instruments de musique en argent ou en or ! Mais ceci est une autre histoire, je m'égare. Laissons donc notre homme fuir sa routine, se détourner de ses croyances, se révéler et en payer le prix fort !

ACEDIA

« Ne croisez pas les bras et ne restez pas à rien faire. La paresse est l'oreiller du démon. »
Fredrika Bremer

Strasbourg, 30 avril, 11 h 35

La porte d'entrée en chêne massif du 27 bis, rue de la Nuée-Bleue claqua derrière lui.

Pétrifié. Terrifié.

Guillaume Dupré resta ainsi un long moment, immobile, sur le trottoir détrempé. Alors que les rares passants pressaient le pas pour se mettre à l'abri d'une pluie impromptue, il semblait totalement insensible au liquide glacial qui dégoulinait sur son visage.

Toute l'empathie dont il pouvait usuellement faire preuve avait disparu, évaporée d'un coup, sublimée. Ce qu'il venait d'apprendre allait tout changer, absorber le restant de sa vie, comme un trou noir la lumière. Il y a une heure encore, il pensait à son travail, à sa femme, au pain aux trois céréales qu'il achetait chaque jour à la pause de midi, à la facture de gaz qu'il n'avait pas payée, à son rendez-vous chez le coiffeur, samedi prochain.

« Je suis désolé, monsieur Dupré, mais la tumeur est aujourd'hui bien trop volumineuse… Tout ce que nous pouvons faire, c'est soulager vos douleurs… »

Rien ne pourrait être comme avant ; rien n'était plus. Il venait de changer de dimension, d'intégrer un monde parallèle, identique en apparence, mais dont les codes n'étaient pas les mêmes.

Que peut signifier une garantie de dix ans quand il vous reste quelques semaines à vivre ? Tous les arguments de bonimenteurs s'annihilaient instantanément. Plus besoin de cartes de fidélité, d'acheter de nouveaux vêtements, de rêver d'une nouvelle voiture qui mettrait cinq mois à être disponible… Guillaume venait de réaliser qu'il ne verrait pas le prochain Tarantino au cinéma de quartier, qu'il ne lirait pas le prochain Destombes, qu'il ne voterait plus contre le F.N. aux prochaines élections présidentielles, qu'il ne verrait plus jamais la neige, qu'il n'avait plus aucun intérêt à garder sa vieille caisse de vins de Bordeaux sur laquelle il avait eu la vanité de noter au marqueur indélébile : « Á boire en 2022 – 94/100 guide Parker ».

Dieu lui-même venait de se faire éjecter par son esprit pour laisser place au néant. Guillaume savait sa foi fragile. Il en avait souvent disserté avec Lucie, sa femme, qu'il aimait tant. Elle n'avait jamais été pratiquante, mais elle respectait ses convictions. Alors, la plupart des

dimanches, Guillaume se rendait à l'église Saint-Paul, pour assister à l'office du matin. Voir les autres paroissiens unis dans la foi, cela le réconfortait, lui apportait des réponses aux si nombreuses questions qu'il pouvait se poser. Pourquoi sommes-nous confrontés à la souffrance ? À l'injustice ? Pourquoi le passé ? Pourquoi l'avenir ? Pourquoi Dieu et le Diable ? Pourquoi ?

Chanter de concert, se serrer les mains chaleureusement en déclamant « *Que la paix soit avec vous* », sentir le parfum piquant de l'encens, plier la nuque et fermer les yeux, prier, célébrer : tout cela lui donnait de l'énergie pour vivre, même si les réponses ne lui convenaient pas toujours à cent pour cent.

Une bonne dizaine de minutes plus tard, les cheveux trempés et plaqués sur son crâne, il se décida à remonter le col de son pardessus puis s'avança lentement vers le centre-ville. Son estomac se mit à grogner. Pouvait-on avoir faim en pareilles circonstances ? Visiblement, oui. La mécanique intestinale défiait le pragmatisme de sa situation et l'invitait à résoudre la problématique au plus vite. Il longea les rails du tramway jusqu'à atteindre la place Kléber, quasi déserte, puis s'engouffra dans l'étroit boyau qui menait au prestigieux restaurant « Le crocodile », haut lieu de la gastronomie locale. Miraculeusement, il restait une table disponible. Guillaume fut accueilli avec sourire et bonne humeur, avec le même cérémonial que s'il avait été un éminent membre du Parlement européen.

Après s'être brièvement installé à la petite table nappée et décorée avec goût, il se releva pour se rendre aux toilettes. Il attrapa une serviette blanche, en huma le délicat parfum de lavande puis s'en servit pour s'essuyer les cheveux. Face à lui, dans le miroir, l'homme qui le fixait lui semblait être un inconnu. Un visage de premier de la classe, des petites lunettes sages, la raie sur le côté, le teint laiteux. Il n'avait jamais prêté attention à ce que les autres pouvaient penser de lui. Il avait toujours été sans relief, sans densité, physiquement comme moralement. Il n'avait jamais commis d'infraction, pas même un excès de vitesse. Sa dernière cuite datait de l'époque où il était étudiant à la faculté de droit. Une soirée entre amis où la bière avait coulé à flots. Ce soir-là, il avait même osé tirer quelques « lattes » sur une cigarette. Le plus grand manquement à ses valeurs morales qu'il avait pu commettre. Il jeta la serviette trempée au sol, à côté de la corbeille en osier destinée à les réceptionner. Il grimaça.

Un vrai loubard, le Guillaume. Tu es pathétique, mon vieux. Et maintenant, il est trop tard…

De retour dans la majestueuse salle de restaurant, il emboîta le pas à un serveur à peine pubère, au costume trop large. Imperturbable, le menton haut, le jeune homme le ramena à sa petite table ronde, tira la lourde chaise pour que Guillaume puisse s'installer

et la repoussa sous son postérieur, juste à temps. Il n'avait jamais mis les pieds dans un établissement de ce genre, mais quelle meilleure journée que celle-ci pour s'extraire de la torpeur d'une routine supportée depuis si longtemps ?

Il se jeta sur le pain campagnard à l'huile d'olive, déposé sur la petite assiette avec une pince. Il le rompit et le tartina d'une généreuse couche de beurre demi-sel. Quand il porta la coupe de Ruinart rosé à ses lèvres, son téléphone se mit à sonner et vibrer.

Contrarié, il passa l'engin en mode « silence » et appuya sur la touche rouge pour rejeter l'appel. Lucie, sa femme. Elle avait l'incurable habitude de l'appeler à 12 h 30 précises, tous les jours. En temps normal, il se serait trouvé à la cantine de la banque qui l'employait depuis plus de dix-huit ans. Le matin même, il avait jeté un œil sur l'intranet de l'établissement pour prendre note du menu du jour. Andouillette, salade verte ou saumon à l'oseille et épinards frais.

Non. Aujourd'hui, il n'était pas question d'écouter les jérémiades de Lucie.

Pense à prendre du pain pour ce soir ! Préfères-tu une laitue ou une frisée ? Je crois que j'aimerais changer de couleur de cheveux, qu'est-ce que tu en dis ? Dimanche, maman viendra manger avec nous, tu n'y vois pas d'inconvénient ? Il faudrait absolument que tu changes l'ampoule du plafonnier du couloir, elle a encore rendu l'âme…

Stop ! Il n'avait plus le temps pour ces futilités.

Guillaume commanda une bouteille de Vieux Télégraphe 2009, un Châteauneuf du Pape chaudement recommandé par le sommelier en chef, qui prenait soin de goûter lui-même le contenu de chaque grand flacon qu'il servait à ses clients. Dense, complexe, serré, avec des tanins très fins, puissant et raffiné. Le maître de cérémonie fit tourner énergiquement le *sang du Christ* dans un verre à dégustation, se délecta d'une généreuse gorgée qu'il mâcha en creusant les joues, sourit en fermant les yeux puis, pleinement satisfait, versa un doigt du breuvage dans le verre en cristal posé devant Guillaume. Ce dernier imita gauchement le geste du professionnel, trempa ses lèvres et valida d'un hochement de tête.

Ensuite, il lança sa commande : foie gras d'oie alsacienne, langoustines, ris de veau, truffe noire et chocolat caraïbe. Des plats à la carte. Il n'était pas question d'avoir la version « quantités diminuées » du menu dégustation…

Guillaume consacra deux bonnes heures à jouir de la quintessence de ce que le chef talentueux pouvait réaliser ! Repu et passablement troublé par l'excellent breuvage vermillon, il se leva en titubant légèrement, empocha son portable, dont l'écran indiquait désormais neuf appels en absence de Lucie. Il paya avec sa carte bleue, sans prêter attention au montant, puis récupéra son manteau au vestiaire.

L'expérience était une réussite totale. Pourquoi ne s'y était-il pas livré plus tôt ? Il s'en souvint l'instant d'après : Lucie n'aimait ni la bonne chère ni les ambiances précieuses. Et c'était elle qui gérait le budget du couple…

Vers quinze heures, Guillaume passa le contrôle d'accès au rez-de-chaussée de l'immeuble de la banque, avenue des Vosges. Il était comptable au service « petites entreprises & artisans », depuis plus de dix ans. L'ambition n'était pas dans ses gènes et il n'avait jamais manifesté la moindre volonté d'évoluer vers un poste à responsabilités.

Au quatrième étage, dès sa sortie de l'ascenseur, il tomba nez à nez avec son supérieur. Jean-Luc Groner s'immobilisa en fronçant les sourcils. Les mains sur ses hanches et les jambes écartées, il se préparait à un duel sanglant digne d'un western-spaghetti.

— Tiens donc ! Mais qui voilà ? Monsieur Dupré ! Il me semble que vous avez une bonne heure de retard…

— Vous avez raison, répondit Guillaume mollement. Comme toujours, chef…

— Et ? grogna ce dernier d'un air dégoûté, une explication ne serait-elle pas la bienvenue ? À moins qu'elle ne soit en option ?

— Aujourd'hui, oui, chef. Je n'ai pas le temps de bavarder avec vous. Mettez-moi un blâme si ça vous chante, ça m'en touche une sans faire bouger l'autre. Elle n'est pas de moi, mais elle m'a toujours bien plu. Allez, hasta luego !

Guillaume contourna l'homme statufié, la bouche béante. Le culot de ce subalterne, d'habitude si docile, lui avait coupé la chique et il tourna les talons. D'un pas déterminé, Guillaume traversa les bureaux en hochant la tête à l'adresse de ses collègues en guise de salut. Arrivé à destination, il s'affala sur son siège, approcha son œil de la caméra qui déclencha l'allumage de son imposant écran « 30 pouces ». Après cette première procédure d'identification s'ensuivit la deuxième, une combinaison alphanumérique longue comme le bras. L'écran changea de couleur et Guillaume, satisfait, esquissa le premier sourire de la journée.

Durant son délicieux repas de communion, il avait eu le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire à son retour à la banque. Un plan diabolique s'était matérialisé dans son esprit, entre la poire et le fromage. Pour mener à bien ledit plan, il lui fallait une proie, qu'il trouva rapidement : la société TDKES, une société d'importation de vannes et autres pièces de plomberie industrielle. Guillaume ne s'était jamais véritablement intéressé à leur activité : c'était d'abord une PME en bonne santé financière, dont le patron conservait une belle trésorerie sur son compte bancaire. Guillaume savait qu'il n'aurait qu'une seule occasion et il devait se concentrer pour atteindre son

objectif. Il décrocha son casque téléphonique et composa le numéro de la ligne directe du dirigeant, Gilles Caillot.

— Bonjour, monsieur Caillot, Guillaume Dupré à l'appareil. Comment allez-vous ?

— Bonjour, bien, bien. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ? Faites vite s'il vous plaît, car je vais rentrer en réunion dans cinq minutes…

— Oh, je suis désolé de vous importuner, mais c'est assez important, monsieur Caillot. Je vais aller droit au but : votre compte a été la cible d'un pirate informatique.

— Bon sang ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— Nous sommes parfaitement à même de gérer ce genre de situation, ne vous inquiétez surtout pas. Par contre, par simple mesure de précaution, je vais devoir bloquer votre carte bancaire.

— Faites ce qu'il faut, monsieur Dupré.

— De toute manière, vous êtes assuré à cent pour cent contre le piratage, il n'y a donc rien à craindre. Cela fait presque cinq ans que je m'occupe de vos comptes, monsieur Caillot, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, répondit l'homme froidement. Bon, dites-moi, dois-je faire autre chose ? s'impatienta-t-il.

— Je vais vous envoyer un lien par email pour réinitialiser le mot de passe à votre accès internet. Par contre, encore une fois, par simple mesure de précaution, tous les mouvements de vos comptes devront rester bloqués durant les prochaines vingt-quatre heures.

— Quoi ? Non, ce n'est absolument pas possible ! Ma comptable doit pouvoir effectuer des virements ce soir ! L'échéance de fin avril est l'une des plus importantes de l'année et si je ne paie pas mes fournisseurs, ils ne me livreront pas à temps !

Le piège se refermait, comme Guillaume l'avait prévu.

— Je suis désolé, monsieur Caillot, ce sont les procédures de sécurité imposées par la banque en cas d'intrusion, je ne peux pas y déroger.

Guillaume y allait au culot. Dans quelques secondes, il saurait si son stratagème allait payer…

— Monsieur Dupré, on doit pouvoir s'arranger pour contourner cette procédure, c'est absurde, je suis la victime et c'est moi qui suis puni ! Que pouvez-vous faire pour moi ?

— Techniquement, il y aurait bien une astuce…

— Oui ? répondit Caillot nerveusement. Monsieur Dupré, dites-moi à quoi vous pensez !

— Eh bien, ce n'est pas très réglementaire, mais je pourrais vous créer un deuxième compte courant, lié au premier, une sorte de compte « miroir ». Si votre comptable faisait un virement immédiat sur ce dernier, je pourrais attendre quelques minutes avant de bloquer le compte courant usuel. Vos fonds resteraient donc disponibles. Vous

pourriez ensuite effectuer vos virements importants en mode « manuel » à vos fournisseurs.

— Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris, mais je vous fais confiance ! Faisons cela !

— Ah… Zut.

— Quoi, un autre problème ?

— Vous dépassez les plafonds autorisés… Les virements internes sont limités à vingt mille euros et là nous parlons de près de quarante-cinq mille… Avez-vous besoin de toute la somme ?

— Je ne sais pas, moi ! Bon sang, et vous, monsieur Dupré, vous ne pouvez pas faire ce virement depuis votre poste ? Vous avez les autorisations, non ?

Guillaume se mordit la lèvre inférieure d'excitation. Plus qu'une étape…

— Oui, je le pourrais, mais là, vous m'en demandez beaucoup, monsieur Caillot. Il faudrait que j'obtienne la validation de mon supérieur…

— Jean-Luc Groner ? Bon Dieu, pardonnez ma franchise, mais si nous pouvions éviter de faire appel à lui…

— À moins que…

— Que quoi, monsieur Dupré ?

— Que vous ne me donniez votre mot de passe ainsi que le code de vérification qui vous parviendront automatiquement par mail et SMS quand je ferai le virement entre votre compte actuel et le nouveau. Si je me connecte depuis mon poste, je pourrais vous gérer cela dans les vingt minutes qui viennent.

— Eh bien ! Voilà la solution ! Occupez-vous de tout cela, je vous envoie mon mot de passe et le code dès que je les aurai réceptionnés. Je file en réunion et on se rappelle dans une heure pour voir si tout est O.K. ! Et merci pour votre souplesse, monsieur Dupré ! Je vous ferai expédier une boîte de chocolats, pour votre dame…

— Je vous en prie, je ne fais que mon travail…

Le cœur de Guillaume battait la chamade. Les dents serrées, il arracha le casque de ses oreilles. Une poignée de secondes plus tard, il utilisait le mot de passe pour accéder aux comptes de TDKES puis créait un nouveau bénéficiaire avec son numéro de compte personnel.

Yes!

Il appuya sur la touche *Entrée* pour valider le virement de quarante mille euros sur son compte. Il n'aurait jamais le temps d'en détourner plus. Dernière étape, il lui fallait déverrouiller le plafond de retrait de sa carte bancaire. En plein centre-ville, il pourrait effectuer allègrement six ou sept retraits de cinq mille euros en moins d'une heure.

Il n'y avait pas une seconde à perdre…

Quelques minutes plus tard, il démarrait sa récolte aux distributeurs situés dans l'hyper centre.

Après six prélèvements, il décida de ne plus prendre de risques inutiles. Il s'isola dans une ruelle secondaire, jeta sa carte bancaire ainsi que la SIM de son téléphone dans un caniveau.

Adieu, Guillaume, il allait se transformer en un autre homme. « G », un surnom à l'américaine, prononcé « Dji »

***

La vieille Opel Astra de G passa le dernier péage de l'autoroute A4 vers vingt-deux heures. Il n'aurait pas été prudent de rester à Strasbourg : à cette heure-là, Caillot avait dû prévenir la banque de la disparition des quarante mille euros, cette dernière avait dû contacter les flics, et nul doute qu'ils devaient déjà interroger Lucie pour tenter de le localiser. Paris était la destination la plus improbable : il n'y avait aucune attache familiale, aucun ami, ni relation professionnelle. Lucie et lui n'avaient même jamais mis les pieds dans la capitale, si l'on faisait abstraction d'un bref passage à l'aéroport de Roissy pour des vacances mémorables en Martinique.

G enclencha le clignotant sous le panneau indiquant la direction du parc Disneyland de Marne-la-Vallée. L'immatriculation de son Opel n'allait pas tarder à être diffusée, si ce n'était pas déjà le cas. Mieux valait se débarrasser du véhicule. Il le gara sur le grand parking devant la gare TGV, prit son attaché-case et se dirigea vers l'accès au RER. Une fois arrivé à Châtelet-Les-Halles, il se laissa porter par une foule relativement dense pour l'heure tardive. Il prit une ligne de métro au hasard. C'est ainsi qu'il remonta en surface par les marches de la station « Gambetta », dans le vingtième arrondissement et se retrouva pour la première fois dans Paris. Un néon bleu clignotant attira son regard, celui d'un établissement humblement nommé « Super Hôtel ». Troublé par le brouhaha environnant, il manqua de se faire écraser par un chauffeur de taxi qui l'insulta copieusement, puis par un bus de la RATP peu soucieux de la couleur du feu de signalisation. Soulagé, G pénétra dans le hall de l'hôtel. La bouche ouverte, il examina son environnement : une moquette à petits carreaux mauve, un mobilier bleu roi, des canapés en skaï gris et toute une batterie de plafonniers cylindriques en inox.

« Elle vous plaît la déco ? Elle en jette, non ? »

G sortit de sa torpeur et fronça les sourcils en cherchant d'où venait la voix. Il s'approcha du comptoir d'accueil. Une petite tête grisonnante en émergea soudain. Squelettique, l'homme lui envoya un sourire édenté.

— C'était un hôtel de passe jusqu'à la fin des années soixante-dix. Les propriétaires actuels sont des Aveyronnais, vous savez, avec

des oursins dans les poches. Alors ils se sont contentés de repasser quelques couches de peinture au fil des ans. L'esprit initial a donc été conservé. Dans son jus, comme on dit !

— Intéressant, répondit poliment G.

— Vous voulez une chambre, je suppose ?

— Oui, en effet.

— Vous n'avez pas de bagages ?

— Non.

— À cette heure-là, il ne me reste qu'une « single » au rez-de-chaussée, vue sur le local à poubelles. Mais je peux vous faire dix pour cent. Sauf si vous payez par American Express. C'est *verboten* par les patrons. Trop de frais.

— En fait, j'ai… J'ai égaré ma carte bancaire. Si je paie en liquide, ça va ?

— L'homme se leva d'un bond. Il devait bien faire un mètre quatre-vingt-dix. Il toisa G d'un regard sévère, puis hocha lentement la tête, comme s'il venait de comprendre la situation.

— Tu as des problèmes, mon gars ? C'est ta bonne femme qui t'a foutu dehors, hein ? Saloperies de gonzesses, je te jure… Moi, je raque cinq cents boules par mois pour cette connasse. Du coup, j'ai pris ce job à la noix, en plus d'un autre. Pour raquer. Raquer. Toujours raquer…

— Alors, je peux payer en liquide ?

— C'est d'accord ! Et je te fais les dix pour cent, mon vieux. Solidarité entre exploités ! Par contre c'est neuf euros trente le petit-déjeuner et on paie d'avance. Un mini-croissant au beurre, une barquette de confiture et une demi-baguette décongelée, réchauffée au micro-ondes. Je te l'ai dit, ils ont des oursins dans les poches…

G sortit discrètement une petite liasse, en retira deux billets de cent et les posa sur le comptoir.

— Ton nom ?

— Euh… Germain, improvisa G. Germain Muller. Comme l'humoriste alsacien, crut-il bon de préciser. Mais je préfère qu'on m'appelle G.

— Connais pas. J'ai bien connu Juliette Binoche, enfin, quand elle n'était pas encore une star ! Elle habitait un peu plus haut, vers l'entrée du cimetière du Père-Lachaise.

— D'accord, lâcha G, circonspect.

— Moi c'est Raymond Prin. Comme tu aimes visiblement les raccourcis, appelle-moi « Ray ». Tiens, voilà ta clé. Couverture épaisse dans l'armoire, serviette de bain et gant de toilette sous le lavabo, une savonnette pour le séjour. Si tu en veux une deuxième, il faudra la demander à l'accueil. Désolé, mais les proprios…

— … sont aveyronnais. Pigé !

G venait de tomber sur un sacré personnage… Il se dirigea vers la chambre numéro deux, au fond d'un couloir sombre. Il n'y avait pas tromperie sur la marchandise. La pièce exiguë empestait, une sorte de mélange de relents d'humidité et de déchets ménagers. Elle était meublée chichement d'une minuscule commode, d'un matelas posé sur un sommier tapissier rudimentaire et d'une petite table de chevet. Au mur, un petit téléviseur et un sous-verre avec une reproduction floue de la tour Eiffel.

Le strict minimum.

Après une douche chaude, G s'assit sur le lit, nu comme un ver. Dieu n'avait toujours pas réintégré son cortex et cela ne lui manquait pas. Sa femme devait se faire un sang d'encre et les flics devaient être à ses trousses, même si son crime ne lui semblait pas en être véritablement un. De toute façon, il allait mourir dans quelques semaines et sa décision était prise : pas question de gâcher les quelques instants qui lui restaient !

Il se rhabilla, ouvrit son attaché-case et en préleva dix mille euros en billets de cinquante et cent euros qu'il répartit en trois tiers, dans sa poche de pantalon et dans les deux poches intérieures de sa veste. Il claqua la porte derrière lui, puis se dirigea vers l'accueil.

— Ray, je vous laisse la clé ? Vous êtes de service toute la nuit ?

— Oui, mon cher G, répondit le réceptionniste, la bouche pleine de sucreries aromatisées à la fraise. Tu ne connais pas le coin, est-ce que je peux t'aider ? Restaurant ? Bar ? Même à cette heure-là, je peux te dégoter quelque chose qui te distraira !

— Je… Je n'ai pas faim, mais je crois avoir besoin d'un verre… voire un peu plus…

Les yeux du veilleur de nuit pétillèrent d'excitation. Il extirpa d'un tiroir un plan de la capitale offert par les magasins Printemps. Il l'annota en mentionnant précisément le nom de ses contacts. L'oiseau de nuit connaissait une kyrielle de lieux de perdition et leurs spécialités respectives.

— Ah, encore un truc, mon G. Tu ne peux pas sortir comme ça.

— Comme quoi ?

— Costume et chemise, ce n'est pas possible, mon vieux. C'est ringard et ce n'est pas ce qu'il y a de plus sexy…

Avisant le regard misérable de son client, il se glissa derrière le rideau en lin qui séparait l'espace d'accueil d'une petite réserve puis en resurgit aussitôt.

— Tiens. Avec ça, ce sera déjà bien mieux.

— Un T-shirt Iron Maiden ? Mais je…

— C'est quand même autre chose que ta chemise à carreaux, non ?

— G sourit. Ce type était un ovni comme on ne pouvait sans

doute en trouver qu'à Paris.

— Merci, Ray, j'apprécie ton aide.

— C'est quarante balles. Eh oui, il faut bien que je paie la pension de mon ex-femme…

G sourit à nouveau, jeta un billet de cinquante sur le comptoir et retourna se changer. Une vingtaine de minutes plus tard, un taxi, ravi d'empocher cinquante euros pour une course d'un quart d'heure, déposa son client devant le « Lutin bleu », rue de la Roquette, dans le quartier de la Bastille. G resta posté devant la porte pendant quelques instants puis pris son courage à deux mains et se décida à sonner. De longues secondes passèrent avant qu'une armoire à glace barbue, une sorte de Viking piercé et tatoué, lui ouvre. Il s'avança lentement. L'ambiance *Punk Hardcore* faillit lui faire faire demi-tour. Trop timide pour rebrousser chemin, il contourna les clients installés au bar et s'assit sur le dernier tabouret, juste devant la porte des toilettes. Sans un mot, le serveur jeta une carte poisseuse devant lui.

Une heure plus tard, G avait avalé trois ou quatre shooters aux noms loufoques et entama sa deuxième bière d'Abbaye en format « sérieux ». Ses nouveaux amis d'un soir avaient apprivoisé ce drôle d'oiseau en costume rayé et T-shirt de métalleux qui semblait venir d'une autre planète. G se sentait bien. La tête embrumée par l'alcool, le cerveau anesthésié, il ne pensait guère à sa femme ou à son statut de fugitif.

Il profitait de l'instant présent et personne ne lui volerait ce plaisir.

Vers deux heures du matin, la tournée générale proposée démultiplia l'ambiance électrique du « Lutin bleu ». G, bien éméché, fit tinter son bock en trinquant méticuleusement avec tous ses compagnons de beuverie. Il était en train d'avaler goulûment le liquide mousseux, quand une main aux doigts bagués lui retira brusquement son verre. De grands yeux verts maquillés le dévorèrent et, sans qu'il ait l'envie de résister un seul instant, la jeune femme l'attrapa violemment par la nuque et colla ses lèvres contre les siennes. Il laissa la langue inconnue fouiller tous les recoins de sa bouche.

« Tu me plais, G, susurra-t-elle à son oreille. J'ai envie de toi… »

Dieu réapparut brièvement dans le cortex de G, en une sorte d'automatisme déclenché par la situation qui était clairement en train de déraper. Il ne résista pas longtemps et recolla sa bouche contre celle de la belle inconnue, en lui pétrissant la poitrine. Il se sentait adolescent. Mais en mieux, avec cette incroyable urgence de vivre. Il n'avait plus aucune raison de se refuser à croquer la vie à pleines dents alors même qu'il allait mourir dans quelques semaines… Une main chaude lui caressa l'intérieur des cuisses et il sentit son sexe

devenir dur comme du granit.

« Je m'appelle Sonia. Alors, tu viens ? J'habite juste au-dessus ».

G grimpa les marches de l'escalier quatre à quatre, puis pénétra dans le petit appartement, décoré avec goût, en tonalités de rose. Le bref sentiment de malaise qu'il ressentit fut immédiatement balayé quand il entendit le cliquetis de sa ceinture Versace et qu'il sentit son pantalon s'affaisser sur ses chevilles. Il ferma les yeux pour savourer la fellation.

Se concentrer, il devait garder le contrôle pour ne pas tout gâcher.

Sonia avait une maîtrise certaine du timing et elle ralentit la cadence effrénée de ses mouvements. Elle se releva en souriant malicieusement, fière de son entrée en matière puis poussa G des deux mains vers le lit aux draps rose.

« Allez G, c'est le moment de me montrer de quoi tu es capable… »

***

Les volutes de fumée dansaient entre les branches du lustre en plastique noir. G emplit à nouveau ses poumons en toussotant. Couchée sur le côté, Sonia observait G comme une bête curieuse, caressant sa poitrine passablement velue.

— Non, mais G, il faut que tu sois honnête avec moi. D'accord ?

— Bien sûr, répondit-il, un bras replié derrière la nuque.

— Tu n'as vraiment rien remarqué avant de te retrouver dans mon pieu ?

— Je te le jure. J'étais totalement bourré… Mais je ne regrette pas du tout, se rattrapa-t-il rapidement.

— Je n'ai pas le cran de me faire opérer, se justifia Sonia. Mais j'ai toujours été une fille, là, dans ma tête.

— Tu es une fille, répliqua-t-il.

G déplia son bras et effleura lentement ses seins siliconés, puis son ventre et finit par caresser son… pénis. Il se souvint bien sûr d'avoir été choqué lorsque Sonia avait guidé sa main vers cette excroissance surprise. Mais il y avait pris goût instantanément, dans un débordement d'excitation.

— C'est quoi ton programme du jour, G, demanda Sonia ?

— À part te faire l'amour ?

— Je suis sérieuse…

— Moi aussi, rétorqua-t-il du tac au tac. Mais un peu plus tard, je veux bien que tu m'aides à me relooker, j'en ai marre de ce costume. Et puis, je dois acheter des clopes. Ensuite je veux me faire raser le crâne. Et puis je t'emmènerai au Fouquet's. J'ai toujours voulu manger dans ce resto. Et puis, j'aimerais que tu me présentes ton

tatoueur. Je veux le même dessin que celui que tu as sur la cuisse.

— Tu es fou… Pour te faire tatouer un crâne mexicain ? Ne rêve pas trop ! Mon Gilou, il a bien deux mois de délais !

— J'ai quelques arguments qui devraient le convaincre… Bon ! En attendant, viens par là et embrasse-moi. J'ai comme une chose bizarre qui durcit, là, entre mes jambes… Il faut que tu examines cela attentivement…

Deux heures et une douche chaude plus tard, ils quittèrent l'appartement. G s'accrocha à Sonia qui démarra en trombe sur son scooter, en direction du vingtième arrondissement. Une fois arrivé au Super Hôtel, G récupéra l'ensemble de son cash, qu'il répartit dans les poches intérieures et extérieures de son veston puis quitta la chambre.

Sans poser de questions, Sonia le guida à travers Paris, selon le planning annoncé par G. Il s'acheta d'abord un jean troué hors de prix, deux polos, des chaussettes rayées rouge et vert, une veste en cuir noir et un sac à dos dans lequel il fourra une cartouche de Marlboro, un briquet en argent massif et quelques sous-vêtements.

Le strict nécessaire pour une vie au jour le jour.

Le serveur du Fouquet's reposa sa question une deuxième fois, mais la réponse de G fut identique à la précédente : une livre de caviar impérial, blinis, œufs de caille, ciboulette, échalotes et une bouteille de Ruinart rosé millésimé. Visiblement, le look de Sonia, avec ses piercings et ses tatouages outranciers sur le cou, ne cadrait pas vraiment avec les standards de l'établissement. G sourit et extirpa deux billets de cinq cents euros qu'il posa sur la table.

Sonia trouvait ce drôle d'homme étrange, mais attachant. Elle avait plus souvent eu affaire à des sales types, qui se servaient d'elle comme objet sexuel d'un soir et qui n'assumaient pas le lendemain d'avoir couché avec une transgenre. G semblait tellement authentique… Il croquait la vie à pleines dents et rien ne semblait l'empêcher d'avancer. Elle sentait bien que quelque chose clochait, mais elle n'avait pas envie de poser des questions qui fâchent. Le goût du caviar ne lui convint pas vraiment, mais elle mentit avec élégance.

L'après-midi, le programme s'enchaîna au pas de course. Un vrai marathon : quelques boutiques de fringues dans le Marais, une halte dans un bar à *jamón ibérico* et bien sûr, le tatoueur. Ledit Gilou, d'abord fermé comme une huître sur ses disponibilités, finit par afficher un grand sourire quand il empocha la petite liasse de billets en guise de sésame. G serra les dents durant les deux heures de l'intervention. La douleur lui procurait un sentiment bizarre, aux limites d'une certaine jouissance. C'était la vie qui coulait en lui, chaque piqûre lui rappelait qu'il était, malgré tout, encore de ce monde. Un pied de nez à la Grande Faucheuse qui n'allait pas tarder à lui trancher la tête. Mais pas avant qu'il ait vécu à fond les derniers

jours de sa misérable existence !

G sentait son esprit se transformer à la vitesse d'un processeur quantique. Guillaume n'était plus qu'un lointain souvenir, un vague concept du passé. G, lui, avalait le temps et mutait. Il ne savait plus qui il avait été, mais pas plus ce qu'il était en passe de devenir. Dieu l'avait-il définitivement quitté, et avec lui cette abominable dualité du Bien et du Mal ? Plus rien ne lui semblait pouvoir être qualifié de la sorte. Seule comptait l'expérience, l'urgence d'une plongée dans l'inconnu, dans un univers si longtemps interdit. Quel qu'en soit le prix.

Après s'être échauffé le gosier au « Lutin bleu », Sonia et G avalèrent un bacon burger dans un petit repère d'étudiants adjacent. G avala goulûment le sandwich gras qu'il arrosa d'une rasade de bière glacée. Sonia s'était contentée d'une salade César. Elle gloussa.

— Germain Muller… Ce n'est pas ton vrai nom, hein ?

— G, c'est mon vrai nom maintenant.

— Il y a un tas de questions qui me brûlent la langue, tu sais… Mais j'ai peur de te blesser…

— Je comprends.

— Tu es tellement plein de vie…

— Eh bien, ça va bientôt s'arrêter.

— Comment ça ? s'affola Sonia.

— Je suis condamné, Sonia. Ne t'attache pas à moi, car il ne me reste guère que quelques jours à vivre. Peut-être quelques semaines… Alors mon passé n'a aucun intérêt, seul compte le présent. Je suis désolé d'être aussi brutal, mais je crois que tu as le droit de savoir.

Sonia essuya les larmes qui roulaient sur ses joues. Mine de rien, en moins de vingt-quatre heures, elle s'était attachée à ce drôle d'oiseau. Il ne l'avait pas jugée, pas rejetée. Il l'avait prise dans ses bras et lui avait donné de l'attention.

— Je suis tellement désolée, G…

— Tu n'y peux rien, lâcha-t-il froidement en allumant une cigarette. Tu en veux une ?

— Je crois que ce n'est pas une bonne idée, tu ne veux pas sortir ?

— Rien à foutre.

Un serveur aux joues couperosées s'adressa à G et l'invita à choisir entre éteindre sa cigarette ou sortir. G ne bougea pas d'un iota. Un petit nerveux, trapu et gluant de sueur prit le relais, sans nul doute le hiérarchique de service. Il intima sèchement à G de sortir immédiatement.

— Hey mon vieux, lança G, faut pas t'exciter. Ne te mets pas dans cet état ! Cette clope ne te fera pas crever aujourd'hui, et moi non plus.

— Mon gars, je te le demande pour la dernière fois, toi et ta pétasse vous allez me foutre le camp !

G se leva lentement, dominant facilement l'homme prêt à en découdre. Brusquement, G lui tordit le bras vers l'arrière et l'obligea à poser sa tête sur la table. Sans retenue, il écrasa sa cigarette sur sa joue mal rasée. Le serveur hurla de douleur et Sonia recula d'un pas. Pouvait-il s'agir du même homme qui la veille, engoncé dans son petit costume de banquier de province, faisait rire la galerie avec ses blagues Carambar ?

G éclata de rire et attrapa Sonia par la main. Ils sautèrent sur le scooter et quittèrent le quartier en quatrième vitesse. Après s'être assurée qu'ils n'étaient pas suivis, Sonia gara son engin sur le trottoir d'une petite ruelle tranquille et arracha son casque violemment.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris G ? le sermonna-t-elle. Il ne t'avait rien fait ce type, il faisait juste son boulot !

— C'était un sale con. Ça se voyait à sa gueule, non ? Et puis il t'a traitée de pétasse !

— G, j'apprécie que tu veuilles prendre soin de moi, mais pas comme ça. Tu me promets ?

— D'accord, se résigna-t-il. Ce soir, je vais te faire l'amour comme une bête !

— Si tu veux.

— Oui, je veux, confirma-t-il, en l'embrassant fougueusement.

Le baiser calma Sonia qui se décontracta. Elle avait un mauvais pressentiment, mais en même temps elle savait qu'elle ne laisserait pas G tout seul dans la dernière tranche de sa vie, son dernier grand voyage avant le néant. Elle jeta un œil tout autour d'elle. Le quartier résidentiel, plongé dans une pénombre d'entre chien et loup, était d'un calme total. Elle colla sa poitrine contre son corps et le fusilla d'un regard lubrique. G compris instantanément. Il lui donna la main et le couple contourna le local à poubelles afin de s'isoler un peu. Sonia tourna le dos à G puis souleva sa jupe et baissa sa culotte. Soufflant comme un buffle, G ouvrit son pantalon et attrapa son membre chaud et gorgé de sang. Sonia cria sans retenue quand le sexe de son partenaire la pénétra violemment. G gémit aussi, sans se soucier des lumières qui s'allumaient aux fenêtres de l'immeuble. Ses coups de reins se firent de plus en plus brutaux et les râles percèrent le silence. G jouit en jurant comme un charretier, puis se retira, dans un rire gras.

— Allez viens, Sonia, je crois qu'on va avoir des problèmes avec ces putains de bourgeois ! Je suis sûr qu'ils ont appelé les flics !

— G, tu es un grand malade, répondit-elle en pouffant.

— C'est toi qui as eu l'idée…

— Je ne pensais pas que tu allais me suivre dans mon délire…

***

Il était près de minuit. G et Sonia avaient mangé des pizzas, grossièrement accompagnées d'un Ruinart rosé, servi dans des gobelets en plastique. G avait décidé de ne plus boire autre chose jusqu'à ce qu'il casse sa pipe et avait qualifié ce breuvage de « boisson officielle de la fin des temps de G ». Il fumait également comme un pompier, allumant chaque cigarette avec la cendre mourante de la précédente.

Excitée, Sonia lui avait promis une « petite surprise » dont elle ne dévoila aucun détail de la soirée. Quand la sonnette de l'appartement retentit, elle enfila son peignoir et posa son index sur ses lèvres. Elle lui chuchota que la « surprise » était livrée par un de ses amis, Gys, qui se méfierait d'une nouvelle tête et elle lui demanda de rester silencieux dans la chambre.

G entendit la porte d'entrée s'ouvrir, tenta d'intercepter la teneur de la discussion, mais dut se contenter d'un murmure incompréhensible. Affalé sur le lit, il continua à siroter sa « boisson » en regardant d'un air détaché la télévision qui diffusait une sitcom sans intérêt. Sonia revint se coucher à côté de lui. Ses mains moites déposèrent une petite boîte en érable sur le couvre-lit froissé. D'un air gêné, elle la tendit à G qui en ouvrit le couvercle. Il ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait puis hocha finalement la tête.

— Tu sais ce que c'est ?

— Je pense que oui. Le petit sachet brun c'est du « Brown-Sugar », non ? J'ai vu un reportage il y a quelques mois. Héroïne, quinine, strychnine et caféine.

— Waouh, pour un petit employé de banque, tu captes !

— G n'est plus cet homme-là, déclama-t-il pompeusement.

— Désolée, Monseigneur, ironisa-t-elle. En tout cas, si ton tatoo te fait encore mal…

— Un mal de chien, la coupa G. Et en plus, il me démange atrocement ! Je dois me retenir chaque seconde pour ne pas arracher le pansement…

— Avec ça, tout ira mieux, G. Tu vas planer comme un dieu avec cette came ! Le Brown-Sugar est pour toi, il vaut mieux fumer la première fois. Moi, je vais utiliser l'autre came. Blanche, ultra pure.

G s'approcha de Sonia et l'enlaça tendrement. Quelques jours plus tôt, Guillaume n'aurait pas supporté l'idée même de se droguer, mais G n'avait plus rien à perdre. Une expérience de plus à mener illico avant de crever ! Dieu avait définitivement déguerpi et ne semblait plus être qu'un vague concept théorique.

La notion de danger n'existe que si l'on a envie de vivre ou au minimum si on a de l'espoir. Pour lui, le danger n'était plus qu'un mot

de six lettres, vidé de sa substance. Il susurra à l'oreille de Sonia et lui demanda de lui injecter également de la blanche. Aucun intérêt de passer par une étape intermédiaire. L'excitation due au manque finit par l'emporter sur la honte. Sonia baissa les yeux et hocha la tête.

***

Sonia prépara le shoot en chauffant le liquide avec la poudre dans la petite cuillère. À l'apparition des premières bulles, elle éteignit le briquet, vérifia l'homogénéité de la dilution puis plongea l'aiguille de la seringue dans le sirop bouillant. Elle resserra précautionneusement l'élastique cerclant le bras de G, repéra une veine saillante, expulsa l'éventuelle bulle d'air d'un petit coup sec sur le piston puis commença l'injection, le cœur tambourinant.

« Bon voyage, mon amour ! »

G sentit son cœur battre de plus en plus fort. Il lui semblait pouvoir identifier en détail les mouvements de contraction des ventricules. Il inspira au maximum, expira lourdement. Tous les os de son corps semblaient vouloir se briser dans une onde de douleur inouïe. Brusquement, le myocarde s'immobilisa pendant une fraction de seconde. Allait-il mourir ? Des frissons d'angoisse lui glacèrent les muscles. Puis, tout d'un coup, la machine se remit en route et une onde de plaisir traversa tout son corps.

Un orgasme à la puissance mille.

Il se mit à flotter au-dessus de nuages multicolores et s'approcha d'un grand portail en fer forgé dont les piliers étaient plantés dans la ouate. Un barbu en toge immaculée lui faisait signe d'approcher, le visage tranché par un sourire de star de cinéma. Le paradis, tel que son cerveau se représentait la chose, s'étalait à perte de vue. Il baissa la tête et agita les bras pour accélérer, survola le portail sous le salut du dieu patriarche dans toute sa splendeur. G ne s'était jamais senti aussi bien. Il attrapa une pomme dans un verger, puis se délecta d'un vin servi dans un verre en cristal tout en poursuivant son vol à travers les airs. Des milliers d'hommes et de femmes le saluaient d'un geste de bienvenue, les adultes montrant du doigt le nouvel arrivant à leur progéniture. Le temps s'étirait et G n'aurait su dire s'il voyageait depuis quelques minutes ou depuis des années.

Le soleil se cacha brusquement derrière un immense mur de nuages d'un noir profond et impénétrable. Le vent se leva et s'engouffra dans ses vêtements. Engourdi par une vague d'air froid, il se mit à trembler de tout son corps. Une myriade d'éclairs tranchèrent le ciel dans un grondement sourd. La douleur le pétrifia et il se mit à tomber comme une pierre. En dessous de lui, un champ de herses surgit soudainement du néant. Les pointes d'acier trempé, acérées, allaient le transpercer et transformer son corps en une immonde

charpie. Ses tympans explosèrent dans une gerbe de sang, ses yeux se liquéfièrent instantanément, puis il sentit l'acier perforer ses chairs.

G se réveilla dans un cri d'outre-tombe, le cœur tambourinant, la respiration haletante. Où se trouvait-il ? Il se frotta les yeux, balaya la pièce du regard. Tout était encore confus dans sa tête, les souvenirs de Guillaume et ceux de G se mélangeaient dans un effroyable maelström. La banque, sa femme en train de passer l'aspirateur, le repas au Crocodile, le père Prin, le tatoueur, Sonia urinant debout devant la cuvette des toilettes, le champagne et les pizzas.

Il se releva lentement, sa respiration revint à la normale. L'héroïne. Tout se remettait lentement en place dans son esprit. Il venait de vivre des sensations absolument incroyables : une douleur extrême, suivie d'un orgasme cosmique, puis son retour sur Terre. Il essuya d'un revers de main les gouttelettes de sueur qui perlaient sur son front, puis se leva. Il contourna le lit, puis s'immobilisa en étouffant un cri d'effroi quand il vit le corps inanimé de Sonia. G s'approcha lentement, transi de peur. Il tomba à genoux et posa ses doigts tremblants sur sa gorge. Chaque seconde sans pouls le rapprochait cruellement de la réalité. Sonia s'était fait un fix trop fort et avait succombé à une overdose. Lui, le condamné à mort avait survécu à une jeune femme dans la force de l'âge.

Assis en tailleur à côté du corps déjà froid, G fumait les dernières clopes du dernier paquet. Le Bien et le Mal avaient réintégré son cortex, son rêve éveillé s'était évaporé pour laisser la place à une insoutenable culpabilité. S'il n'avait pas pris la fuite, s'il n'avait pas accepté de coucher avec elle, s'il ne lui avait pas parlé de son état, s'il n'avait pas accepté de se droguer… Sonia serait encore en vie. De chaudes larmes roulèrent sur ses joues et il pensa, pour la première fois depuis longtemps, à Lucie, sa femme, probablement morte d'inquiétude, horrifiée par le vol qu'il avait commis, anéantie par la révélation de sa mort imminente. Car c'était certain maintenant, la police aurait déjà fait son enquête.

C'est au petit matin qu'il décida finalement de quitter les lieux. Il ne se faisait aucune illusion sur la suite des évènements. Il allait passer un appel anonyme aux flics afin que le corps de Sonia ne reste pas à pourrir pendant plusieurs jours. La police ferait peut-être une enquête, sauf si le destin tragique d'une transsexuelle junkie la laissait indifférente, et elle se lancerait sur ses traces. Ses empreintes figuraient sur tous les objets de la maison, son ADN se trouvait sur une centaine de mégots de cigarettes, son sperme sur les draps et dans l'anus de sa compagne de deux nuits. Peu importait.

***

Après avoir erré dans les rues de Paris sous un ciel gris de

circonstance, racheté des cigarettes et tergiversé longuement, G opta pour un retour à Strasbourg. À moins qu'il ne s'agisse de Guillaume reprenant le contrôle de son esprit.

Il allait assumer, s'excuser auprès de Lucie, appeler les flics et leur expliquer ses mésaventures. Qu'allaient-ils faire avec un « client » comme lui, condamné à crever bien avant qu'il ne soit présenté devant la justice ?

Il prit son billet de train au guichet de la gare de l'Est et sauta dans le premier TGV. Il investit un « carré » et s'installa en face d'un couple de septuagénaires concentré sur des grilles de Sudoku. Deux paires d'yeux se levèrent. La femme donna un coup de coude à son mari et tous les deux déménagèrent dans un autre wagon. Il était mal rasé, cerné, ses ongles étaient noirs et ses vêtements dégageaient une odeur infecte, un mélange d'alcool froid, de tabac et de sueur rance.

À dix-neuf heures, il arriva au cœur de la Neustadt, à Strasbourg. Ce quartier, héritage de l'architecture prussienne sous le règne de l'empereur Wilhelm, l'avait toujours fasciné et il se souvint que Lucie et lui avaient eu un énorme coup de cœur pour leur appartement avec vue sur le palais universitaire. Tête baissée, Guillaume traîna des pieds sur le tapis gorgé de poussière de l'escalier, jusqu'au troisième étage. Il sortit la clé qu'il avait bizarrement conservée dans son porte-monnaie et ouvrit délicatement la porte d'entrée. À cette heure-là, Lucie devait être à la maison, peut-être en train de lire ou de préparer le dîner. À moins que les choses aient changé radicalement depuis sa « fugue » !

Guillaume s'arrêta net quand il perçut un enchaînement de râles majoritairement constitués de la voyelle « A ». Lucie devant un film porno ? Ce n'était pas imaginable. À pas de loup, Guillaume s'approcha de la chambre à coucher. La porte entre-baillée lui livra la vérité crue : un homme nu, à genoux derrière Lucie, s'époumonait tout en accélérant les coups de reins. Des cris aigus remplissaient l'espace. Pétrifié, il ne pouvait détacher son regard du postérieur de l'homme qui baisait sa femme. L'orgasme atteint, l'homme bascula sur le côté et Guillaume s'empressa de se plaquer contre le mur pour éviter d'être vu. Pris de nausées, il se contrôla en plaquant la main sur sa bouche. Qui était cet homme ? Lucie le trompait-elle depuis longtemps ? Était-ce une réaction de colère due à son départ ? Non, il n'avait disparu qu'une poignée de jours. La tonsure du crâne lui rappelait vaguement quelqu'un, mais cela ne suffisait pas pour l'identifier. Le mieux était d'attendre qu'ils se mettent à parler. Cela ne tarda pas.

— Ah bon sang, j'adore te faire l'amour, déclara crânement le chauve.

— Tu es un amant fantastique, tu sais…

— Je sais, plaisanta-t-il. Mais tu le mérites, ma Lulu.

Guillaume faillit s'étrangler avec sa salive.

« Ma Lulu » ?

Incongru, invraisemblable, ridicule. Par contre, cette familiarité semblait écarter la piste du plan cul datant de quelques heures. Ces deux-là devaient se fréquenter depuis un certain temps déjà…

— Georges, je suis désolée de t'embêter, mais je ne suis pas encore prête à ce que tu dormes ici. C'est trop frais, tu sais. Je culpabilise encore un peu.

— Il y a quelques minutes, j'aimais beaucoup ta manière d'exprimer ta culpabilité avec ma queue…

— T'es bête ! Non, je ne plaisante pas. Ce que tu as fait à Guillaume, c'était quand même un peu dégueulasse…

Guillaume fronça les sourcils, cette voix masculine lui était tellement familière… Et pourtant… En quoi ce type avait-il un lien avec lui ? Que pouvait-il lui avoir fait ?

— Lucie, je sais que je n'aurais pas dû, mais j'avais tellement hâte qu'on puisse vivre notre relation au grand jour ! Alors quand j'ai vu que ton médecin m'avait envoyé ton hypocondriaque de mari en consultation, j'ai sauté sur l'occasion. Elle était trop belle ! En plus, ce couillon avait dû sérieusement bouger durant le scanner, du coup le cliché laissait vraiment penser à la présence d'une tumeur !

— Oui, c'est sûr, jamais je n'aurais imaginé qu'après deux ans de relation, tu puisses tomber sur mon mari dans le cadre de ton boulot ! Mais quand même, de là à lui laisser entendre qu'il n'en avait plus que pour quelques semaines…

— Ah écoute, souffla-t-il, c'est sorti « comme ça ». Je me suis dit qu'il allait peut-être se pendre et qu'on en serait débarrassés, de ton « loser ». C'est bien comme ça que tu l'appelles, non ?

— Georges ! Quand même… gloussa-t-elle. Ne dis pas des choses pareilles !

Le spécialiste qu'il avait tenu à consulter avec tant d'insistance était donc l'amant de sa femme depuis près de deux ans. Georges. Georges avait menti au « loser ». Gratuitement. Pour qu'il lui cède la place ! Lui qui était revenu pour présenter ses excuses n'était que le dindon de la farce, un « loser » qui culpabilisait, alors qu'en fait, tout était de la faute de Lucie et de son amant !

G se dirigea vers la cuisine. Il ne se souciait plus de faire du bruit. Rien ne pourrait l'arrêter. Il ouvrit la porte-fenêtre du petit balcon attenant, trouva la massette encore neuve au fond de sa caisse métallique et compléta son équipement en empoignant la feuille de boucher qui était accrochée au-dessus du plan de travail. Les deux outils en mains, il se dirigea d'un pas décidé vers la chambre à coucher.

Les portes de l'Enfer s'ouvrirent et G, les yeux injectés de sang, rendit hommage à Satan.

LA LUXURE

Nous y voilà les amis ! Je soupçonne évidemment les plus coquins d'entre vous de vous retrouver ici sans avoir au préalable lu les autres nouvelles ! Non ? Feriez-vous donc partie des disciplinés qui ont religieusement suivi l'ordre imposé par votre serviteur ?

Dans les deux cas, vous devez être partagés entre curiosité et appréhension. Comment aborder cette thématique sans tomber dans le sordide ? Une histoire de prostituées et de plaisirs inavoués ? De partouzes entre bourgeois en manque de sensations fortes ? D'acteurs de films pornographiques ? J'ai tout fait pour échapper à ces évidents clichés, vous jugerez du résultat sur pièce.

En plaçant l'histoire dans le futur, en 2071 — dans cinquante et un ans, je serai centenaire — cela m'a déjà permis de brouiller les cartes et d'éviter que le lecteur ne se repère trop facilement. Ensuite, l'humour, allié précieux, reste présent tout au long du récit. Ce n'est pas mon fort, ce n'est pas non plus ce que je préfère, mais je dois dire que je me suis bien amusé ! Et là, nous touchons du doigt une des grandes évidences de notre société, empreinte de morale judéo-chrétienne : il m'est plus facile de vous décrire un tueur en série découpant sa victime à l'aide de sa scie sauteuse que de vous décrire une scène de sexe explicite ! Et pourquoi donc ?

En tout cas, j'ai décidé de sauter le pas et de vous livrer une histoire coquine. Les plus sages se contenteront d'une version édulcorée et les plus audacieux s'échaufferont les sens avec une version non censurée…

Note : cette nouvelle a été écrite en décembre 2019, bien avant le démarrage de la pandémie mondiale. Initialement, j'avais fait référence à la grippe H1N1 de 2009. J'ai modifié en Covid-19 à l'étape de la correction, qui s'est déroulée durant le confinement.

LUXURIA

« Beaucoup se perdent dans la luxure, moi, j'ai choisi de m'y épanouir. »

Denis Grattepain

Palo Alto, Californie, siège mondial d'ADULTOYS, été 2071

Mark Amann suait à grosses gouttes. Il pesta intérieurement contre le café. Évidemment, cela ne pouvait venir que de ce satané breuvage d'un autre temps ! Il augmentait considérablement la sécrétion de sueur sous ses aisselles, surtout en période de stress !

Il quitta son laboratoire du service Recherches & Développement puis traversa la passerelle d'un pas alerte pour rejoindre le bâtiment de la Direction générale. La fonction « rafraîchissement » de son blouson de la marque Apple n'allait pas suffire pour affronter une rencontre « physique » avec ses pairs. Il ouvrit sa mallette, attrapa un patch déodorant, passa la main dans l'encolure de sa chemise et le colla sur sa poitrine. À près de quarante-cinq ans, Mark faisait partie de la toute première génération d'humains « gen-care », en clair de ceux qui ont bénéficié de modifications génétiques intra-utéro. Il pouvait ainsi se targuer de jouir d'une santé de fer, il n'avait que peu de risques de développer une maladie cardio-vasculaire et encore moins de devoir lutter contre un cancer. L'ingénieur en chef du projet SAFESEX II possédait ainsi l'allure svelte et sportive d'un trentenaire ! Cela étant, il était encore doté de ces fichues glandes sudoripares « à l'ancienne » et enviait ses congénères plus jeunes qui, eux, ne transpiraient plus du tout…

Immobile, le dos droit et la nuque raide, Mark inspira et expira deux ou trois fois très lentement, une technique de sophrologie que lui avait recommandée son coach. Il exécrait ces interventions où l'on se retrouvait en face de « vraies » personnes ! Il préférait largement les conférences virtuelles où il pouvait transformer sa voix pour la rendre plus grave, retoucher les imperfections de son visage, voire modifier complètement l'apparence de son avatar. Ceci résolvait, de facto, tout souci d'odeur corporelle ou d'haleine chargée.

Sa hantise dans ces rencontres « réelles » était le contact physique. Il priait intérieurement pour que ses interlocuteurs ne veuillent pas lui serrer la main ! Cette coutume venue du passé revenait malheureusement à la mode dans les milieux branchés ! Mark en avait des sueurs froides… Il repensa un instant à ces satanés Français qui, encore pires, faisaient perdurer cette épouvantable tradition de se « faire la bise », en collant une joue contre celle de l'autre.

Beurk !

Après une dernière expiration, il déclencha l'ouverture des deux ventaux d'un bref geste de la main devant le capteur puis s'avança, son iPad sous le bras.

Quatre femmes, aux visages fermés, l'accueillirent en le dévisageant froidement. Allait-il finalement regretter de ne pouvoir briser la glace avec une poignée de main ? Mark gratifia chacune de ses interlocutrices d'un hochement de tête et prit place derrière le pupitre, installé à son intention au centre de la pièce. Il toussota puis démarra sa présentation en affichant un sourire de commerçant.

— Bonjour Mesdames ! Je m'appelle Mark Amman, ingénieur en chef en charge du projet SAFESEX II. Je suis venu pour vous faire un point sur la progression de nos recherches. Je suis impatient de pouvoir vous annoncer une incroyable avancée technologique !

Mark avait préparé son introduction et décidé de tout miser sur ces quelques premières phrases.

Capter immédiatement l'attention de son auditoire ! On n'a jamais l'occasion de faire une deuxième « première bonne impression » !

La plus âgée des femmes se racla bruyamment la gorge, ce qui eut pour effet immédiat de déclencher la caméra qui lui faisait face. Son image fut projetée sur tous les écrans qui équipaient les murs de la pièce. Il s'agissait de sa supérieure hiérarchique, qui participait régulièrement aux réunions mensuelles de son groupe de projet. Il ne l'avait rencontrée qu'une fois « en vrai », trois ans plus tôt, quand il avait été embauché et nommé à la tête du plus ambitieux projet du groupe ADULTOYS. Vanessa Taxes, directrice générale, une coupe à la garçonne, glaciale, le menton haut, s'adressa à lui :

— Monsieur Amann, je rends hommage à votre enthousiasme et à votre sens du teasing, mais commençons par le commencement, si vous le voulez bien. Je vous présente Katia Countryside, qui représente nos actionnaires, Sandrine Graves de la banque Apple et Kate Wagner, du fonds d'investissement BKFC. Pourriez-vous nous remettre en phase avec le projet à l'aide d'un bref historique ?

Excité par les informations qu'il s'apprêtait à révéler, Mark aurait préféré passer directement au cœur du sujet. Contrarié, il se plia malgré tout à l'exercice imposé, à savoir la justification des sommes engagées. Il fallait en passer par là. Il posa sa tablette de cinquante-troisième génération sur le pupitre et la présentation défila sur les écrans au rythme qu'il donnait en utilisant ses propres ondes cérébrales.

« Même si vous connaissez le cœur de notre activité, je vais faire un bref retour en arrière. En 2040, le virus du Sida a été considéré comme définitivement éradiqué. Avec la généralisation des manipulations génétiques, à partir de 2043, les maladies vénériennes ont, elles aussi, totalement disparu de la surface du globe. À cause de

ces évènements, et selon le point de vue moral de chacun ou chacune, les relations sexuelles non protégées se sont à nouveau développées massivement. Ceci jusqu'au tristement célèbre printemps de l'année 2055, où le Virus de l'Immunodéficience Humaine, dont on pensait, à tort, être débarrassés, a réapparu sous une forme mutée, le VIH[2], variante mille fois plus contagieuse. Il s'est transmis aussi rapidement que le Covid-19 des années vingt. L'épouvantable pandémie a provoqué la mort directe ou indirecte de plus d'un milliard de personnes, et c'est à partir de cet évènement que le Gouverneur mondial a fermement recommandé l'abstinence sexuelle. Quelques mois plus tard, notre fondateur, un visionnaire, Benoît Herbet a créé ADULTOYS, aujourd'hui leader planétaire absolu de la robotique sexuelle ! Le décret mondial du 1er juillet 2055, qui a proscrit les relations sexuelles directes, a été le déclencheur d'investissements massifs ! Bien sûr, à l'époque, nous n'étions pas la seule société à proposer des compagnons sexuels humanoïdes, mais le projet SAFESEX 1.0, qui a abouti en 2060 par la commercialisation de notre **FunTub,** nous a permis de prendre l'ascendant sur tous nos concurrents ! Je suppose que vous connaissez toutes cette merveilleuse machine ? »

Cette question fermée provoqua un silence gêné que l'imperturbable Vanessa Taxes brisa avec diplomatie.

— Monsieur Amann, je suis sûre que nous en connaissons toutes les fonctionnalités, du moins dans les grandes lignes. Pourriez-vous nous expliciter ce qui nous a amenés au développement du projet SAFESEX 2.0 ?

— Bien sûr Madame, répondit joyeusement Mark. Pour faire simple, **FunTub** est une sorte de baignoire ovoïde qui permet de plonger son corps tout entier dans un liquide stérilisé porté à température corporelle. Les trois cent mille capteurs nanométriques prennent d'assaut l'épiderme de l'utilisatrice ou de l'utilisateur, en priorisant les zones érogènes et sont pilotés par l'iMac 29 quantique intégré. Les orgasmes obtenus par nos utilisateurs et utilisatrices sont certifiés par un organisme indépendant comme étant deux à trois fois supérieurs en intensité à ceux produits lors d'une relation sexuelle de l'ancien temps ! **FunTub** intègre aussi la gamme de scénarios sexuels la plus large du marché ! Toutes les tendances autorisées par la loi sont classées et répertoriées : ceci peut représenter environ trois cents millions de combinaisons possibles. Tous les trois mois, nous proposons une mise à jour aux abonnés Premium. Nous y intégrons de nouveaux lieux publics dans lesquels on peut avoir envie de faire l'amour, des costumes historiques originaux, des « packs » de préliminaires complets utilisables en l'état ou personnalisables à l'infini. Pour les fêtes de Noël 2063, nous avons développé des Plugins

« Vintage » qui ont connu un franc succès, notamment grâce au développement et au réalisme des odeurs corporelles. Cela nous a permis de proposer les thématiques du Moyen-Âge ! « Partouzes dans les châteaux de la Loire », par exemple, est une extension qui s'est ainsi vendue à plus de quatre-vingts millions d'exemplaires !

Kate Wagner, le crâne parfaitement lisse, semblait au bord du malaise. Vanessa Taxes se demanda soudain si elle n'aurait pas dû gérer la présentation à la place de Mark. Un homme manquait toujours un peu de finesse et c'était bien la raison pour laquelle toutes les grandes firmes étaient pilotées par des femmes…

— Si je peux me permettre, monsieur Amann, lança timidement la représentante du fonds de pension, comment gérez-vous les tendances « non autorisées » ? Ne risquez-vous pas des ennuis avec les autorités ?

— Excellente question ! surjoua Mark. Nous avons évidemment supprimé toutes les tendances déviantes illicites, telles que la pédophilie, la nécrophilie ou la zoophilie. **FunTub** intègre évidemment un programme d'alerte capable de détecter les scénarios litigieux afin de pouvoir dégager toute responsabilité de l'entreprise en cas de plainte.

— Malgré tout, est-il possible de contourner le système ? s'inquiéta Katia Countryside.

— Les processeurs quantiques ne sont que des formes fantastiquement plus avancées des microprocesseurs de nos ancêtres. Les techniques de piratage évoluent avec les mêmes armes… Cela étant, des alarmes intégrées nous permettent de rester en conformité avec la loi. Prenons un exemple concret. Vous pouvez choisir de programmer votre **FunTub** pour une relation sexuelle avec un être surnaturel à l'apparence qui vous fait envie : un elfe, une sirène ou une créature mythologique. Vous pouvez évidemment modifier le lieu, le contexte historique, rajouter des accessoires ou décider de la taille de ses attributs sexuels. Idem pour le type de langage de votre partenaire, vous pouvez aller du plus châtié au plus vulgaire. Par contre, si vous apportez des modifications physiques à l'elfe en question, de telle manière qu'il ressemble à un enfant et qu'en plus, vous situez la scène dans une chambre d'enfant, le système va instantanément vous bloquer ! Vous serez obligée d'apporter les modifications permettant de vous conformer à la loi avant de pouvoir poursuivre votre expérience.

— Et ce blocage est impossible à contourner ?

— Exact ! Nous sommes parfaitement conformes à la législation en vigueur.

Vanessa commençait à s'inquiéter d'une certaine dérive scabreuse et chercha à sortir rapidement de cette discussion qui pouvait encore

dégénérer. Elle sourit à grandes dents puis reprit la main :

— Soyez évidemment rassurées, Mesdames, nous n'avons eu aucune plainte sérieuse depuis le lancement de notre produit et nous demandons régulièrement à nos juristes de consulter les autorités avant la mise sur le marché d'une nouveauté ! Nous ne voulons prendre aucun risque ! Mark, pouvez-vous maintenant nous parler de la phase 2.0 ?

— Avec plaisir, Vanessa, répondit Mark, qui lança une nouvelle présentation sur les écrans fluides qui recouvraient les murs. Mesdames, vous avez bien compris que notre *business model* n'est pas basé uniquement sur la vente des machines, mais que les sources de croissance se situent dans la vente de scénarios. Ceux-ci se doivent d'être originaux et innovants, ce dont nous assure notre trentaine de testeurs embauchés à plein temps !

— Je crains de ne pas comprendre, l'interrompit à nouveau Kate Wagner. Vous embauchez des humains à temps plein pour qu'ils s'amusent dans vos baignoires sexuelles ?

— Parfaitement ! L'interface permet à l'utilisateur de personnaliser son expérience en modifiant les paramètres du moindre détail. Pourtant, *in fine*, plus de quatre-vingt-dix pour cent de nos clients optent pour un scénario pré-étudié de notre catalogue. Nous faisons donc appel à des employés, des bêta-testeurs, qui chassent les bugs et nous permettent d'obtenir un résultat optimum ! Croyez-moi, l'orgasme humain reste un phénomène encore mal décrypté par l'intelligence artificielle !

— Et comment mesurez-vous la satisfaction client ?

— Merci pour cette question ! enchaîna Mark. L'utilisateur ou utilisatrice est sollicité à la fin de l'expérience pour évaluer la qualité de son orgasme. Nous collectons ensuite les données de manière anonyme, nous les agrégeons, et le service après-vente revisionne les cas les moins satisfaisants pour comprendre ce qui a pu ternir l'expérience. Il y a quelques mois, le site Eros-Robotix a réalisé un grand comparatif de tous les robots sexuels disponibles sur le marché mondial et notre **FunTub** a remporté haut la main la meilleure note globale ! Nos clients nous ont clairement plébiscités pour la qualité des visuels et l'intensité de leurs orgasmes !

Vanessa Taxes commençait à s'impatienter et elle reprit la parole :

— Mais nous arrivons à une asymptote en termes de ventes et devons construire le produit de demain, celui qui nous permettra à nouveau de prendre une longueur d'avance sur le marché du sexe, n'est-ce pas Mark ?

— Oui, Vanessa. Mesdames, pour aller encore plus loin, j'ai le plaisir de vous présenter le projet SAFESEX 2.0 ! Afin d'augmenter encore le réalisme des scénarios originaux, nous nous préparons à

utiliser une technologie de pointe : une machine à remonter le temps !

Au moment précis où Mark prononçait le mot « temps », les écrans se couvrirent de gigantesques fleurs multicolores rappelant l'époque hippie, puis les diffuseurs de parfum emplirent la pièce d'une étouffante odeur de patchouli. Mark Amann sourit à pleines dents, fier de son effet « rétro ». Médusées, les auditrices se reculèrent dans leurs sièges. Mark reprit son exposé, un peu déçu de ne pas recueillir plus de témoignages d'enthousiasme…

— Vous avez certainement entendu parler de l'expérience Timeline 2070 de Microsoft, qui a réussi à construire une machine à remonter le temps ? Notre compagnie a fait partie des contributeurs du projet et nous avons donc le privilège de pouvoir utiliser cette machine pour envoyer un de nos meilleurs éléments dans le passé. Par exemple dans les années soixante-dix, il y a près d'un siècle !

***

Nokia Couturier était plutôt fier de son prénom. Original, décalé. Quand on le questionnait, il aimait raconter avec passion l'épopée du téléphone mobile au siècle dernier. Depuis les années quarante, une grande partie des humains s'étaient doté de l'implant 9 G permettant de gérer les appels directement par les ondes du cerveau. Il trouvait assez stupéfiant que, à peine quelques décennies auparavant, l'Homme ait dû utiliser un boîtier avec batterie rechargeable pour converser avec ses congénères…

Après des études de robotique qu'il avait été obligé d'interrompre par manque de moyens, il avait envoyé une candidature spontanée chez ADULTOYS. À vingt-cinq ans, doté d'une libido bien au-dessus de la moyenne, il s'était dit que ce « don » pouvait lui être utile. Son organisme hors du commun lui permettait aisément de produire une demi-douzaine d'éjaculations par jour avec, à chaque masturbation, une belle qualité d'érection ! Les tests avant embauche auxquels il avait été soumis lui avaient semblé relativement aisés. Quelques mois plus tard, il avait signé un contrat à durée déterminée en qualité de « technicien avant-vente ».

Ce matin-là, Nokia s'était plongé dans le **FunTub** qui trônait au beau milieu de la pièce de vie de son appartement du centième étage de la tour « California dreams XXIII ». Son boulot était tout simplement génial et il n'en aurait changé pour rien au monde ! Imaginez-vous la corvée : deux immersions le matin, deux l'après-midi ! Bien entendu, Adultoys choisissait les scénarios à contrôler et il pouvait arriver que l'un ou l'autre ne lui convienne pas tout à fait, comme celui de la veille : une partie de jambes en l'air dans le foin tiède d'une étable. Il avait globalement apprécié la plastique de la jeune fille, même s'il avait augmenté le bonnet du soutien-gorge de deux tailles. L'orgasme

avait été relativement facile à atteindre, même s'il avait signalé aux codeurs une odeur de ruminants un peu trop présente. Pour être crédible, l'ambiance « étable » nécessitait évidemment ces apports olfactifs, mais ils ne devaient, en revanche, pas devenir contre-productifs. Il avait aussi signalé un petit défaut au niveau de la vulve de la jeune fille, qui manquait d'élasticité. Les clients étaient très exigeants, surtout les plus âgés, ceux qui avaient connu les rapports sexuels « réels », parfois sans préservatif ! Nokia rêvait souvent de vivre ce genre d'expérience, imaginant le plaisir que cela pouvait procurer, surtout la fellation…

L'alarme sonna alors qu'il était en peignoir, prêt pour le deuxième round. Il déclencha mentalement la visioconférence et deux hommes en blanc apparurent instantanément au milieu de la pièce.

— Bonjour Nokia ! J'espère que vous allez bien !

— Bonjour chef Aristide ! J'allais justement m'immerger ! Aujourd'hui, je travaille à nouveau sur le Best Of « châtiments et cuir » pour lequel vous m'avez demandé de revoir la qualité des accessoires !

— Nokia, je vous présente Mark Amann, qui est à mes côtés.

— Bonjour, monsieur, répondit Nokia poliment, les sourcils froncés.

— Visiblement, vous ne savez pas qui je suis, répondit Mark, un petit sourire amusé aux lèvres. Je suis le chef du projet SAFESEX 2.0.

— Le projet ultra-secret qui concerne les machines de nouvelle génération ? Waouh ! Je suis très honoré de faire votre connaissance, monsieur !

— Moi de même, Nokia. Votre chef ne tarit pas d'éloges à votre sujet et je souhaitais vous rencontrer pour vous inviter à rejoindre le projet. Vos talents nous seraient extrêmement utiles ! Qu'en dites-vous ?

— Euh, je ne sais pas trop… Pardonnez-moi, mais, s'agit-il d'une promotion ?

— Clairement, je crois qu'on peut dire que c'en est une et votre salaire sera sérieusement revu à la hausse, précisa Mark.

— Bien, bien ! Que devrai-je faire ? À ce stade, je dois vous prévenir que je refuserai s'il s'agit de relations homosexuelles. Oh je n'ai pas de principes, mais je suis un peu vieux jeu, cent pour cent hétérosexuel ! Mais je suis prêt à réfléchir s'il s'agit d'une ceinture-gode portée par une belle femme, ou alors…

— Nokia, le coupa Aristide. Ne vous préoccupez pas de ce genre de détails. Je connais votre dossier et je peux vous promettre que vous allez vous retrouver en terrain connu, si je puis dire ! Il m'a été dit que vous appréciiez particulièrement les ambiances du siècle dernier ? Les années hippies, c'est bien ça ?

***

Nokia avait validé son contrat à l'aide de sa signature rétinienne, de sa signature digitale et même, à l'ancienne, en dessinant sur une tablette. Qu'avait-il à perdre ? Bien sûr, les conditions étaient claires, il y avait un risque : la probabilité de ne pas pouvoir revenir en 2071 n'était pas négligeable. La technologie qui permettait de voyager dans le temps n'en était qu'à ses balbutiements et très peu d'utilisateurs avaient eu l'occasion de se livrer à l'expérience. D'autre part, les scientifiques n'avaient absolument aucune idée de l'impact qu'aurait un voyage spatio-temporel sur son corps ou sur ses organes. Quand on voyait toute la kyrielle de maladies et de désordres divers que provoquaient les voyages dans l'espace, comment imaginer qu'on ne subirait pas de dégâts après s'être fait désintégrer les cellules dans cette foutue machine ! Peu importait, Nokia allait vivre une expérience stupéfiante : baiser comme un castor pendant trois jours, avec de vraies femmes, et revenir en héros. Cela méritait bien une prise de risque !

De toute manière, son job de rêve, lié à ses capacités érectiles, ne durerait pas éternellement. Alors, il devrait se contenter du salaire universel, comme tous ceux qui n'avaient pas assez de qualifications pour travailler dans le monde de la High-Tech. Le comble, c'est qu'il ne serait même pas sûr de pouvoir encore se payer un **FunTub**. Il finirait par devoir se résoudre à faire l'amour avec l'une de ces vieilles carcasses d'occasion des années cinquante qui sentaient l'huile de synthèse et qui ne permettaient même pas d'explorer les basiques du Kâma-Sûtra.

L'enfer sur terre…

Quelques jours après sa rencontre avec Mark Amann, Nokia se rendit aux laboratoires de Microsoft, en banlieue sud de la ville, où se trouvait la fameuse machine à remonter le temps. Nokia fut déçu quand il se trouva face au soi-disant bijou technologique, un simple parallélépipède en acier de quatre mètres de long sur deux de large, avec, en façade, une porte vitrée de cinquante centimètres sur cinquante. Elle ne ressemblait en rien à ce qu'il s'était imaginé, en repensant à celles que l'on pouvait voir dans les vieux films collector.

« Bonjour mon cher Nokia ! Alors, vous êtes prêt pour le grand saut ? »

La voix de Mark Amann résonnait dans la pièce et Nokia se tourna dans toutes les directions pour en trouver la source avant de comprendre que l'homme n'était pas physiquement présent. Cela aurait, par ailleurs, été surprenant. Nokia, comme la plupart des gens, n'avait que rarement pu rencontrer *physiquement* d'autres personnes.

— Nokia, vous allez être l'un des tout premiers hommes au

monde à vivre cette expérience : le voyage spatio-temporel ! ADULTOYS mise beaucoup sur vous ; ne nous décevez pas !

— Merci, monsieur, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour réussir ma mission !

— Ramenez-nous un maximum de détails, utilisez tous vos sens ! Prenez du bon temps, bien sûr, mais n'oubliez pas de mémoriser tout ce qui vous aura marqué !

— Vous pouvez compter sur moi, je vais me donner à fond !

— Je n'en attends pas moins de vous ! Mon équipe va vous communiquer quelques recommandations pratiques, puis ce sera le grand saut dans le passé !

***

Bethel, État de New York, États-Unis d'Amérique,14 août 1969

Denys Sorrow était le propriétaire de l'unique station-service de Bethel, à l'angle de Donaldson et de la County Road 117. Depuis que Max Yasgur, le propriétaire de la ferme laitière située à l'ouest du lac, avait accepté de louer ses terres aux organisateurs du *festival*, son business avait littéralement explosé ! De quelques voitures par jour, il était rapidement passé à plusieurs dizaines par heure ! Il n'était pas rare qu'une demi-douzaine de véhicules fassent la queue pour se ravitailler en carburant. Sorrow avait prévenu son fournisseur, le pétrolier Shell, et ce dernier le livrait maintenant au moins quatre fois par semaine. Son stock d'essuie-glaces, de lave-glaces, de pneus et d'huile de moteur n'avait rien à envier à celui d'une de ces grandes stations-service en banlieue de New York ! Pas moins de quatre adolescents le secondaient à la pompe, à la caisse et à la station de gonflage, en plus des deux ouvriers, un carrossier et un mécanicien. Une véritable aubaine, ce festival de musique de sauvages ! La seule chose que Sorrow ne comprenait pas c'était pourquoi il s'intitulait « The Woodstock Music and Art Fair » alors même que Woodstock se situait à près de cinquante miles au nord de Bethel…

Un bruit de vitre brisée, en provenance de la réserve attenante au garage, tira Sorrow de sa torpeur. Il grogna, s'alluma nerveusement une cigarette, puis demanda à l'un de ses saisonniers de prendre sa place à la caisse. À moins de vingt-quatre heures du démarrage du festival, la ville était en totale effervescence et se voyait envahie par des hordes de hippies, drogués et alcoolisés à outrance. Sorrow ouvrit la porte en bois goudronné qui grinça. Sa cigarette tomba de ses lèvres.

« Bon Dieu, mais qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? T'es qui toi ? »

Sorrow n'en revenait pas : devant lui, un jeune-homme, complètement nu, cachait son sexe avec ses mains et le dévisageait

comme s'il se trouvait confronté à une bête sauvage. Une fine brume emplissait le local et une odeur que Sorrow était incapable d'identifier lui chatouilla les narines, une sorte de mélange d'ail cuit et d'ammoniac.

— Tu es un de ces drogués qui viennent pour participer au festival de musique ?

Nokia, nous allons vous envoyer en 1969, à proximité du festival de Woodstock. Nous vous invitons à lire la documentation ci-dessous qui vous donnera quelques bases. Nous avons renseigné les coordonnées GPS d'un commerce classique du siècle dernier, un garage automobile. Une fois sur place, si vous tombez nez à nez avec un « local », vous devrez improviser…

— Bon… jour, monsieur, bégaya Nokia. En effet, je suis un participant au festival mondialement connu de Woodstock ! Je viens de fumer un joint et mes propos peuvent vous paraître un peu déstructurés. L'alcool dans mon sang est également un facteur aggravant et susceptible de…

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? s'énerva Sorrow. Tu es complètement à l'ouest, mon vieux ! Allez, tire-toi de là, tu ne peux pas rester ici…

Le garagiste lui lança une couverture publicitaire marquée « Goodyear » et le poussa à l'extérieur. Nokia n'avait pas besoin de feindre d'être sous l'effet de substances hallucinogènes, il était littéralement drogué par l'air qui emplissait ses poumons ! Il n'avait jamais respiré un air aussi pur, rien à voir avec l'ersatz dont les dômes étaient remplis en 2071 !

Sorrow n'avait pas de temps à consacrer à cet hurluberlu et il demanda à Jennifer, une de ses employées, de se charger de ce problème. Un peu déstabilisée, elle resta un moment immobile face à Nokia, dont le comportement lui semblait plus qu'étrange. Il reniflait nerveusement en souriant béatement, visiblement heureux de… respirer ! Il n'était pas d'un physique désagréable, avec des épaules solides, un menton carré et de fines lèvres aux contours bien dessinés. Sorrow pressa un billet de dix dollars dans la main moite de Jennifer qui se mit à sourire. D'un hochement de tête, elle demanda à Nokia de la suivre. Elle emprunta le petit sentier qui passait derrière le garage et qui rejoignait le « grand pré ». C'était plus discret que de se promener au milieu d'une petite ville de campagne, avec pour seul vêtement une couverture « Goodyear »…

***

La communauté de Steven et Maria était constituée d'un groupe d'une douzaine de jeunes gens qui parcouraient le monde à bord de vans multicolores. Ils avaient posé leurs valises au milieu du « grand pré », comme l'appelaient les habitants de Bethel. Le lopin de terre, en

jachère depuis de nombreuses années, matérialisait la frontière de la ville, au nord des dernières habitations. Ils étaient arrivés deux semaines plus tôt pour pouvoir assister à l'installation des équipements autour du festival. Impatients d'assister aux concerts de *Joan Baez*, de *Janis Joplin* ou de *« Sly and the family Stone »*.

Jennifer accompagna Nokia à la tente principale, assemblage de grands draps verts et orange. L'homme venu de nulle part n'avait pas décroché le moindre mot durant le trajet et elle était plutôt soulagée de s'en défaire.

— Je pense que là, ils vont s'occuper de toi, lui lança-t-elle, prête à tourner les talons.

— Merci Jennifer ! Je suis navré de la situation… embarrassante, j'en conviens.

— Ah, finalement tu sais parler ! Comment t'appelles-tu ?

— Nokia, répondit-il fièrement. C'est une marque de téléphone cellulaire… Enfin…

— Cellulaire ? Qu'est-ce que c'est ?

— Laisse tomber. C'est un prénom finlandais. Au fait, je tenais à te dire que tu étais ravissante ! Tu es une très belle fille !

— Merci, Nokia, répondit-elle, circonspecte.

— Jennifer, voudrais-tu avoir une relation sexuelle avec moi ? Si c'est un peu précipité pour toi, nous pourrions nous contenter, dans un premier temps, d'un rapport bucco-génital…

Les joues empourprées et le souffle coupé, Jennifer secoua la tête en reculant doucement. Ne sachant pas quoi répondre, elle s'enfuit en courant aussi vite que possible.

Nokia, tu devras être vigilant quant à la phase d'approche avec les filles. Tu n'as jamais connu ce qu'on appelle le flirt, la drague. L'attirance sexuelle au siècle dernier n'était que rarement déclarée franchement. Tu devras faire la conversation, d'une manière informelle, rendre le moment agréable, sympathique, pour lentement créer les conditions propices au rapprochement des corps.

Il resserra la couverture autour de sa taille et s'avança vers l'entrée du chapiteau. Une délicieuse odeur relevée s'en dégageait, un mélange d'épices indiennes et de curcuma. Steve souleva la toile et s'avança vers Nokia. Grand blond athlétique à la barbe soigneusement coupée, Steve se posta devant son invité-surprise, torse nu lui aussi, simplement vêtu d'un dhoti de coton blanc qui lui recouvrait intégralement les jambes. Les mains jointes, il s'inclina devant Nokia.

— Namasté ! Sois le bienvenu ! Je m'appelle Steve, mais ici, on m'appelle aussi Bhuvan.

— Nokia, répondit le voyageur spatio-temporel. C'est un prénom finlandais. Je suis un voyageur qui vient de très loin…

— Peu importe d'où tu viens. Laisse ton passé là où il est. Ici,

seul le présent compte. As-tu besoin de quelque chose en particulier ?

— À part un vêtement plus adapté et de quoi manger ?

— Vient l'ami. Nous allons nous occuper de toi. Je vais te trouver de quoi te vêtir puis je te présenterai les autres membres de notre communauté !

***

Les premières étoiles apparurent dans le ciel tandis que le feu de camp crépitait vigoureusement. Nokia ne se lassait pas d'admirer les flammes qui dansaient devant lui. On ne lui en avait jamais parlé, de ce plaisir simple de s'asseoir autour d'un foyer de branches ramassées dans les bois, de l'odeur piquante de la fumée, du bonheur d'écouter un barbu gratter les cordes de sa guitare. Nokia, habillé d'un pantalon de toile et d'un pull de laine que lui avait fournis Bhuvan, profitait, comme on le lui avait recommandé, de l'instant présent. Ses nouveaux amis ne l'inondaient pas de questions, ils se contentaient de passer du bon temps ensemble, de fumer des joints et de danser dans les herbes hautes.

Il se souvint soudainement des recommandations de son chef.

Si tu le peux, rapproche-toi d'une communauté hippie, c'était un mouvement très répandu durant ces années-là. Dans ces groupes, le sexe n'était absolument pas tabou et je pense que tu pourras trouver, à leur contact, de nouvelles inspirations ! Attention, par contre, aux drogues auxquelles tu pourrais être exposé : le tabac, le haschich, la marijuana, le LSD et plus grave, l'alcool. Les génomes des habitants de cette époque n'étaient pas encore modifiés et ils supportaient parfois de grandes doses d'alcool ! Tu devras si possible t'en abstenir, nous n'avons aucune idée de ce que cela pourrait induire comme effets sur toi…

La jeune fille qui dansait près des flammes s'appelait Sinivali. Nul doute qu'il s'agissait, là aussi, d'un nom qu'elle s'était choisi. La douceur de ses gestes, son sourire en coin, ses yeux bleu clair, tout en elle hypnotisait Nokia, qui sentait son sexe durcir sous la toile de son pantalon. S'il voulait arriver à ses fins, il devrait se montrer plus adroit qu'avec Jennifer, sa première expérience s'étant avérée assez pitoyable. Il décida d'accepter une bouteille de bière, en prit une gorgée, puis une deuxième.

Sinivali dansait en réalisant des cercles, de plus en plus proches de Nokia. Elle finit par frôler son pied. Elle s'immobilisa, le brûla d'un regard de braise puis, tel un pantin désarticulé, laissa tomber son corps à côté du sien. Elle se glissa lentement contre son torse. Nokia ouvrit instinctivement ses bras et l'enserra tendrement. Sentir la peau de cette ensorceleuse contre la sienne était juste fantastique ! Il respira ses cheveux fins, admira les petites taches de rousseur qui constellaient chaque centimètre carré de sa peau. Elle posa doucement

sa main sur la protubérance du pantalon, en se mordillant les lèvres, et le caressa lentement, sans le lâcher du regard. Son sang bouillonnait, son cœur s'emballait, ce qu'il ressentait à ce moment-là était bien au-delà de ce qu'il avait pu imaginer. Et on ne parlait que d'une caresse un peu soutenue ! Les deux bouches se rapprochèrent, s'immobilisèrent quelques instants, toutes proches, sans se rencontrer.

Nokia n'en pouvait plus, le parfum envoûtant de la peau de Sinivali l'excitait presque autant que les mouvements circulaires de sa main sur son sexe. Il craqua le premier et l'embrassa fougueusement à pleine bouche. Elle laissa sa langue fouiller sa bouche, puis, d'une main assurée, empoigna son menton fermement et se mit à sourire.

— Tu me plais, toi, susurra-t-elle.

— Je… Je suis sous ton charme torride, moi aussi, répondit gauchement Nokia, qui regretta, aussi sec, la tournure de cette phrase.

— Suis-moi. J'ai envie de faire l'amour avec toi…

Tandis que les autres continuaient à fumer, chanter ou danser, ils s'éclipsèrent, main dans la main. Sinivali l'emmena dans une tente plus petite que la principale, assez volumineuse toutefois pour pouvoir se tenir debout. Une fois à l'intérieur, Sinivali alluma deux lampes-tempête qui diffusaient une lumière chaude et agréable et retira sa robe. Les tétons de ses seins fermes pointaient vers le ciel. Elle s'agenouilla et attrapa fermement le pantalon de Nokia puis tira dessus d'un coup sec. Fière de son effet, elle s'approcha à quatre pattes du bas-ventre du jeune homme, comme un loup de sa proie. Nokia, statufié, se mit à sourire. Il allait tout donner, comme dans l'épisode hippie de « Coït bestial au vingtième siècle » sur lequel il avait travaillé quelques semaines plus tôt. Sinivali s'empara à deux mains du sexe, dur comme la pierre, puis approcha lentement sa bouche…

***

Version coquine sur www.lawrenschneider.com

***

Nokia se sentait vidé de toute énergie. Sinivali et Diana dormaient à poings fermés, blotties contre son torse.

Les sensations avaient été si incroyables, si étonnantes qu'il n'avait qu'une envie : les revivre, encore et encore. Un des nombreux avantages d'un **FunTub** était la fonction *Replay* : il pouvait revivre chaque scène autant de fois qu'il le souhaitait, en modifiant un infime détail pour aller toujours plus loin. Là, il aurait aimé user et abuser de cette fonction !

Les seins. Ils n'étaient jamais assez volumineux.

Ce qui lui manquait aussi, c'était la caméra omnidirectionnelle qui lui permettait de visionner ses ébats sous tous les angles possibles, à la manière d'un acteur porno entouré de son équipe de tournage. Là, il avait dû se contenter d'un seul point de vue, cependant sans trop de regrets !

Il émergea de son état léthargique et tendit le bras pour attraper une couverture.

Profite en bien Nokia, enregistre bien tout ce que tu ressentiras, et pas seulement durant l'acte en lui-même. C'est probablement au niveau des préliminaires que nous avons le plus à progresser. Chaque détail pourra nous être utile !

Son chef avait raison ! De petits détails avaient disparu dans son monde. La sueur, par exemple ! Dans les scénarios qu'il développait, elle n'était que rarement prise comme un élément pouvant susciter l'excitation. Là, quand les corps s'étaient frottés les uns contre les autres, elle avait véritablement contribué à l'échauffement des sens !

La sueur du partenaire pouvait être excitante !

La pilosité aussi ! Avant cette expérience, Nokia n'aurait pu imaginer qu'il trouverait sexuellement stimulants des dessous de bras poilus ou une vulve non épilée stimulants ! La suppression des poils par modification génétique les privait donc de stimuli intéressants !

Satisfait, Nokia se leva, se servit un verre d'eau et s'extirpa hors de la tente. L'aube diffusait une lumière orangée qui colorait étrangement les conifères environnants. C'était une sensation de bien-être totalement surprenante ! Et s'il pouvait rester en 1969 ? L'idée semblait folle, mais vivre en communauté lui apparaissait soudain terriblement attirant. Il n'avait pas d'attaches dans son monde artificiel, alors, pourquoi pas ? Un froissement de toile le surprit et il se retourna. Sinivali, enveloppée dans une couverture, probablement nue en dessous, s'approcha de lui.

— Tu ne dors pas ? demanda-t-elle. Sais-tu que c'est aujourd'hui le grand jour ? Le festival… Tu voudrais t'y rendre avec les autres ?

— Non. Je veux rester ici. Avec toi. Me promener avec toi, manger avec toi. Et te faire l'amour.

— Tu es mignon… Sûr ? Tu louperais Joe Cocker ou Joan Baez pour moi ?

— Je ne les connais pas. Reste avec moi, Sinivali.

— Sally. Mon vrai nom est Sally.

Nokia sourit. Il connaissait ce prénom, assez courant en 2071. Il l'avait toujours bien aimé. Il ne savait pas pourquoi.

Le soleil chauffa rapidement l'air piégé sous la tente et la troupe se réveilla. Steven s'occupa de faire du feu pour le petit-déjeuner, du café et des œufs brouillés. Nokia et Sally se retrouvèrent rapidement seuls, comme prévu. Seuls au monde, car tout le village avait déserté

pour s'approprier les meilleures places, près de l'imposante scène en bois construite par les organisateurs.

Main dans la main, les deux amants se promenèrent dans le petit bois, au nord du campement. Le vent faisait chanter les feuilles, quelques oiseaux piaillaient. Sous le charme de la belle rousse, Nokia appréciait chaque seconde : respirer le grand air, sourire, entendre les bruits de la nature, serrer la délicieuse petite main tiède de Sally dans la sienne, embrasser sa joue et sentir le parfum de sa peau. Sally semblait heureuse également, elle passa son bras autour de la taille de Nokia et coucha sa tête contre son torse.

— Nokia, d'où viens-tu ?

— De Californie, répondit-il, sans mentir vraiment. Palo Alto, au sud de San Francisco. Au cœur de la Silicon Valley, quoi.

— Silicon Valley ? Je n'ai jamais entendu ce nom.

— Ah oui, je crois que ça date de 1971…

— Quoi ?

— Non, rien, je plaisante. En tout cas, je suis ravi d'être avec toi, Sally.

— Moi aussi. Tu crois au coup de foudre ?

— Je… Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne connais pas ça ? gloussa Sally, tu me fais rire, Nokia. Tu es le type le plus bizarre avec lequel j'ai couché !

— Peut-être… Est-ce un compliment ?

— Oui !

Sally et Nokia se promenèrent durant des heures. Ils parlèrent de tout et de rien. Sally osa avouer les maltraitances que lui avait infligées son beau-père, Nokia confia que ses parents étaient morts dans un accident quand il avait vingt ans et qu'il n'avait pas eu suffisamment de temps pour profiter d'eux. Vers midi, sous un soleil de plomb, un petit lac ombragé se trouva providentiellement sur leur route. Nus comme des vers, ils plongèrent dans l'eau glacée. Nokia prit garde à ne pas s'éloigner du rivage, il n'était pas un nageur expérimenté.

Seuls au monde.

Puis ils se couchèrent dans l'herbe, lovés l'un contre l'autre.

— Nokia, je crois que je suis en train de tomber amoureuse de toi. C'est grave, docteur ?

— Docteur ? Non, je n'ai jamais envisagé de poursuivre après mon master…

— Non, ne te moque pas de moi… Je suis morte de honte de t'avouer cela, alors qu'on se connaît à peine…

— J'ai l'impression de te connaître depuis toujours, Sally.

La phrase était sortie de sa bouche, sans qu'il en comprenne le sens et l'origine. Mais l'effet sur la jeune fille ne se fit pas attendre.

Elle l'embrassa fougueusement, se releva et s'assit sur lui à califourchon.

Sally se releva et s'assit sur le pénis qui s'introduisit en elle sans la moindre peine. Tout en caressant la poitrine de sa partenaire, Nokia se laissa aller à des râles sonores. Les mouvements s'accélérèrent et le temps s'arrêta quand les deux orgasmes crispèrent les corps, constellés de chair de poule.

Sally retomba dans l'herbe et se colla contre Nokia. Ils restèrent là, durant un long moment, savourant chaque seconde comme un don du ciel.

Tout à coup, Sally se redressa.

— Nokia, je suis folle de toi !

— Oui ? Moi aussi, répondit-il gauchement.

— Toi aussi tu es fou de moi ? Allez, Nokia, dis-moi que tu m'aimes !

— Je… t'aime ?

Sally le leva et se dirigea vers un chêne, sans doute pluri centenaire. Elle arracha des morceaux de mousse pour en faire un petit coussin de fortune, puis, en gymnaste aguerrie, pris la position du poirier, les bras croisés derrière la tête, les jambes en l'air.

— Mais enfin, qu'est-ce que fais, Sally ?

— Je t'aime Nokia ! Je ne sais pas pourquoi, mais tu me parais être fait pour moi ! Je sais que cela semble absurde, mais j'ai envie de t'aimer toute ma vie, de passer le reste de ma vie avec toi !

— Et pour me dire toutes ces choses, tu fais le poirier ?

— Je veux un enfant de toi, Nokia. Dans cette position, j'optimise la rencontre d'un de tes jolis spermatozoïdes avec l'un de mes ovules ! Ma tante Martha l'a fait et elle a eu sept enfants !

Nokia éclata de rire. Cette fille était folle, mais il devait avouer qu'elle lui plaisait beaucoup. Qu'allaient-ils devenir ? Peut-être devrait-il être plus prudent et ne pas trop s'impliquer ? Était-ce cela l'amour, le vrai ?

Au bout de dix bonnes minutes, la tête rouge comme une pivoine, Sally, ankylosée, décida de remettre les pieds sur terre. En se relevant, sa tête se mit à tourner et sa vision se troubla. Elle titubait.

« Nokia ? Mais, qu'est-ce qui t'arrive ? »

Le corps du jeune homme tremblait de plus en plus fort. Ses yeux, injectés de sang, semblaient vouloir quitter leurs orbites. Les convulsions s'accélérèrent et Nokia se mit à crier comme si on l'égorgeait. Tous les fluides de son corps bouillonnaient au vrai sens du terme ! Son cœur s'emballa, les vaisseaux sanguins éclatèrent les uns après les autres, ses os craquèrent et il tomba lourdement au sol.

Sally, horrifiée, restait figée, ses yeux rivés sur son amant.

Comme sous l'effet d'un lance-flammes invisible, les chairs

s'embrasèrent en dégageant une épaisse fumée. Puis, comme par miracle, ce qui restait du corps de Nokia se réduisit en poudre fine, avalée par la terre, sans laisser de trace.

***

Mark Amann se déplaça « physiquement » cette fois-ci. L'alerte maximale avait été déclarée : la machine à remonter le temps avait rencontré une difficulté de niveau 1. Il rejoignit l'ingénieur en chef et son équipe dans une salle équipée d'une baie vitrée qui donnait sur le hall où se trouvait le dispositif.

— Alors ? Que se passe-t-il ? meugla Amann, dès le premier pied posé dans les lieux.

— Merci d'être venu aussi vite, répondit le professeur Meyters, le teint livide. Nous rencontrons un problème majeur avec la machine à remonter le temps. La température est à nouveau sous contrôle, mais nous avons frôlé l'incident grave.

— Le réacteur nucléaire ? s'exclama Mark.

— Non, aussi improbable que ce soit, c'est le système informatique ! Je n'ai aucune explication rationnelle, il n'y a eu aucun apport d'énergie provenant de nos installations qui expliquerait la surchauffe. Les refroidisseurs n'ont eu aucun effet et l'unité centrale a littéralement brûlé. Un tel surplus d'énergie est donc lié à une monstrueuse sollicitation des calculateurs quantiques ! Peut-être dû à votre voyageur spatio-temporel.

— Comment est-ce possible ? Il n'est parti que depuis deux jours ! Nous ne devions le récupérer que demain soir. Est-ce d'ailleurs toujours possible ?

— Je crains que les équipements aient subi de lourds dommages, nous allons mettre des mois, peut-être des années à remettre la machine en état. Comment s'appelle notre pauvre voyageur ?

Mark Amann fronça les sourcils. Stupéfiant ! Il était incapable de se souvenir du moindre détail concernant le cobaye envoyé dans le passé. Pas même son nom ! Meyters opina.

— Monsieur, j'ai une hypothèse. Je crois avoir compris ce qu'il s'est passé.

— Et ?

— Un paradoxe spatio-temporel ! Votre voyageur était-il susceptible de pouvoir rencontrer l'un de ses ancêtres durant son voyage ? Avez-vous vérifié son arbre généalogique ?

— Mais je n'en sais foutre rien ! s'énerva Amann. Je suis incapable de vous dire quoi que ce soit ! Il devait simplement se plonger dans le passé, à Woodstock, en 1969, pour accumuler des expériences sexuelles ! J'ai demandé à un type de passer ses journées à baiser et c'est ce qui aurait provoqué un putain de paradoxe spatio-

temporel ?

— Monsieur, je suis désolé, les probabilités étaient sûrement infinitésimales, mais pas nulles…

— Les probabilités de quoi ?

— Qu'il ait rencontré l'un de ses ancêtres en 1969 et que cela ait modifié son passé et son présent.

— C'est pour ça que je suis incapable de me souvenir de lui ?

— Oui. Imaginez qu'il ait eu une relation sexuelle avec l'une de ses aïeules, qui, du coup, n'aura pas eu l'enfant qu'elle aurait dû avoir avec un autre ! Bref, par cette relation sexuelle qui n'aurait jamais dû avoir lieu, il a supprimé sa propre existence !

Bouillant de colère, Mark Amann envoya son pied dans une chaise qui atterrit à l'autre bout de la pièce.

« Quel con ! Et dire que je ne saurai jamais comment ce type pouvait bien s'appeler… »

UN ACTE D'AMOUR

Dans la tradition religieuse, les sept péchés capitaux sont à mettre en face de sept vertus : la foi, l'espérance, la charité, la justice, la prudence, la force et la tempérance.

Je ne suis évidemment pas convaincu que l'humanité soit particulièrement vertueuse et l'on peut légitimement se poser des questions sur l'avenir de notre civilisation : avons-nous seulement encore un avenir ? Quels changements devrions-nous mener pour échapper aux ténèbres ? Notre sort n'est-il pas déjà scellé ? Nous en arrivons donc à la huitième et dernière nouvelle, qui aborde la thématique de la fin des temps.

J'ai réécrit plusieurs fois cette nouvelle, elle ne me satisfaisait pas. Finalement, il m'a suffi de changer les prénoms de nos deux amoureux pour que surgisse une émotion à laquelle je n'étais pas préparé.

Dans cette nouvelle, l'auteur orgueilleux et sa femme se mettent en scène.

Pour être sûr d'en être.

Quand le rideau tombera pour la toute dernière fois.

AMORABUNDUS

1001ebooks

« Écrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas, il n'est qu'écriture. »
Anonyme

Key West, le dernier jour

Les phases de deuil. Le choc, le déni, la colère, le marchandage, la tristesse, la résignation et l'acceptation. Pour Laurent et Olga, elles s'étaient enchaînées à toute vitesse. Par nécessité. Ils n'avaient plus l'âge de résister. Il restait l'ultime phase. La reconstruction. Mais celle-ci n'avait tout simplement aucun sens, puisqu'il n'y aurait pas de lendemain. À moins de croire en l'Au-delà…

Laurent fit glisser la lame du cutter pour inciser délicatement le scotch brun qui entourait le carton qui avait contenu, à l'origine, un aspirateur sans sac. Comment avait-il pu l'oublier, ce carton rempli de souvenirs ? Il souffla sur la pellicule de poussière qui recouvrait le couvercle en plastique du lecteur de disques. Les verres de ses lunettes s'opacifièrent instantanément. La fine nuée blanchâtre lui chatouilla les narines et il éternua bruyamment. Trois fois.

Il extirpa l'engin désuet, vestige de son enfance, puis se précipita vers la table du salon. La rallonge électrique branchée, les battements de son cœur s'accélérèrent.

Et s'il ne fonctionnait plus ?

Au claquement du petit interrupteur, la veilleuse rouge s'alluma. Rassuré, Laurent sourit en plissant les yeux, accentuant encore un peu plus les rides dites « pattes d'oie », qu'il détestait autant qu'Olga les trouvait attendrissantes. Séduisantes, même.

Il plongea à nouveau ses deux mains au fond du carton et en sortit une dizaine de fantastiques reliques : « Kind of blue » de Miles Davis, « Blue train » de Coltrane, « The dark side of the moon » de Pink Floyd, The Doors, Led Zeppelin, « La damnation de Faust », « La Flûte enchantée », « Quintette pour clarinette K.581 » de Mozart, « Symphonie n° 9 » de Dvorak et… « Walkyrie — Scala de Milan 1958 » dirigé par Herbert Von Karajan !

— Olga ! Viens voir ce que j'ai trouvé ! Viens, je te dis…

Impatient comme un adolescent, Laurent se leva d'un bond, une main sur ses lombaires qui lui rappelèrent qu'il approchait de ses soixante-dix-neuf printemps. Il trottina jusqu'à la cuisine où Olga s'affairait avec application derrière le fourneau à gaz. Il posa sa main

fripée sur son dos et agita l'album au-dessus des casseroles.

— Fais attention, mon chéri, tu vas finir par me mettre de la poussière dans le risotto !

— Je l'ai retrouvé ! Il était dans le carton, avec le lecteur ! Te souviens-tu ?

L'Amour se nourrit de ces questions savoureuses que l'on pose à l'autre en ayant, bien souvent, déjà la réponse. Une sorte de jouissance de la répétition. On sourit en coin, on inspire, on bétonne la formulation pour ne laisser aucune place à l'ambiguïté et, miracle de la complicité amoureuse, on s'émerveille d'une réponse attendue, au mot près. Parfois même, le questionneur synchronise ses lèvres avec celles de l'être aimé, comme un souffleur de théâtre. Olga se laissa, pour la trois millième fois, prendre au jeu.

— Tu étais assis à côté de moi et tu m'as déconcentrée durant tout le concert, s'amusa Olga.

— Malgré mon amour pour la musique de Wagner, ta beauté éclatante ne m'a pas laissé le choix…

— Allez ! Arrête-toi, vieux flatteur… Après toutes ces années, tu réussis encore à me faire rougir…

— Qu'est-ce que tu nous prépares de bon ? demanda Laurent en caressant tendrement les fesses de sa femme.

— Continue…

— Je ne comptais pas m'arrêter…

— Je n'ai plus le corps de la jeune fille dont tu es tombé amoureux ce soir-là, soupira-t-elle en approchant lentement sa tête de la sienne.

— Certes, mais tu as toujours un cul fantastique, rectifia-t-il en lui mordillant le lobe de l'oreille, ce qui déclencha, comme toujours, une nuée de frissons.

— Tu crois que je devrais éteindre le feu ?

— Il me semble que ce serait une bonne idée, en effet. Nous mangerons un peu plus tard. C'est du Mahi-Mahi ?

— Oui, à la noix de coco fraîche. Curcuma, coriandre et noix de muscade.

— Vu sous cet angle, ne devrions-nous pas passer à table plutôt que de faire l'amour ?

— Ah non, mon cher ! rétorqua Olga, sous le charme de l'homme de sa vie. Maintenant que tu as commencé, tu vas devoir assumer !

Tous les deux jouaient la comédie. Celle d'une tranche de vie ordinaire, alors qu'autour d'eux, le monde touchait à sa fin. Mais il n'y avait plus le temps de s'en soucier, le mieux qu'ils avaient à faire était de jouer à vivre.

Elle coupa les brûleurs de gaz, posa sa cuillère en bois sur le plan de travail et attrapa fermement la main de Laurent. Il fit semblant de

résister et elle le traîna jusqu'à la chambre. Au pied du lit, elle se tourna vers Laurent et lui prit la tête entre ses mains. Elle aimait cet homme. De tout son cœur, de toute son âme. Ses grands yeux verts avaient le don de lui réchauffer le corps, sa courte barbe blanche sur sa peau burinée par le soleil des Caraïbes lui donnait un air d'aventurier, de pirate. Elle posa ses lèvres sur les siennes, respira sa peau, puis ouvrit la bouche pour y accueillir sa langue.

Laurent repoussa délicatement les bretelles de sa robe qui tomba à ses pieds. Un instant gagnée par la gêne, elle plaqua ses mains sur ses seins dont elle regrettait depuis bien longtemps qu'ils ne soient plus ceux de sa jeunesse. Les doigts de Laurent se glissèrent entre ceux d'Olga et il hocha la tête.

Laisse-toi aller ma belle. Tu es toujours magnifique.

Quand je te regarde, tu es toujours la même à mes yeux. Tes rides n'existent pas. Tes petits bourrelets n'existent pas. Les grains de beauté sur ta peau sont comme des constellations dans un ciel d'été. Cassiopée, Orion, Persée.

Olga sourit et se laissa faire. Trois ou quatre larmes de joie emplirent ses yeux. Les douces caresses de son homme lui faisaient toujours le même effet. Cinquante ans de complicité leur donnaient l'arrogance de connaître par cœur tous les détails du corps de l'autre. Elle sentit le désir monter en elle. Elle s'attendait à devoir attendre un peu, mais non, tout son corps venait de rentrer en résonance. Elle enleva sa culotte et s'assit sur les draps blancs qu'elle venait de changer.

— Ma belle, je crois qu'il va falloir m'aider un peu…

— Chut, le coupa Olga.

Si la fougue de la jeunesse les avait quittés, la tendresse et la complicité ne s'étaient que renforcées au fil des années. Ils ne faisaient plus l'amour comme avant, l'acte s'était transformé au fil des ans. Lentement. S'adaptant aux contraintes des corps.

Laurent inspira longuement, rassuré. Olga lui fit un signe de la tête et se coucha sur le dos. Ils firent l'amour lentement, profitant de chaque instant, de chaque seconde. Olga jouit puis ce fut le tour de son homme. Ils se lovèrent l'un contre l'autre durant une demi-heure, dans le silence apaisé des soupirs amoureux.

— J'ai faim, susurra Olga, rompant le silence.

— Moi aussi.

— Je vais prendre une douche. Pourrais-tu rallumer le feu ? Attention à ne pas…

— … mettre le feu trop fort, ça risque de brûler. Oui, mon amour.

Quelques semaines auparavant, quand Laurent avait accepté l'inéluctable fin des temps, il avait acheté un paquet de cigarettes au

marché noir. Il s'était débarrassé de ce vice des décennies auparavant, mais il s'était promis de fumer une dernière fois, le dernier jour. Les anciens fumeurs cherchent toujours une excuse indiscutable pour justifier la reprise !

Quelle meilleure prétexte que la fin du monde ?

Laurent ouvrit le tiroir de la table de chevet et en sortit le paquet affublé de photos affreuses censées dégoûter le fumeur. Un rictus. Il allait mourir, mais pas de cette Marlboro.

La première bouffée lui brûla la trachée et il toussa comme soixante-cinq ans auparavant, quand il avait aspiré l'opaque fumée pour la première fois. La deuxième ne fut pas beaucoup plus agréable, mais il contrôla mieux l'expiration, formant quelques cercles vacillants d'un claquement de gorge. Le bruit de l'eau qui coulait dans la salle de bain lui fit envie et il écrasa sans regret la cigarette dans un bougeoir en cristal qui lui servit de cendrier.

Il ouvrit la paroi vitrée puis se glissa sous le rideau d'eau tiède. Olga s'en amusa, puis lui savonna la poitrine. Ils s'embrassèrent et se regardèrent dans les yeux.

— Tu pues la clope, mon chéri, gloussa-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, j'ai décidé d'arrêter bientôt… Allez, ton risotto au Mahi-Mahi doit être à bonne température maintenant…

Après s'être séchés mutuellement, ils enfilèrent leurs peignoirs blancs. Laurent posa délicatement le vinyle sur la platine et Miles Davis se mit à gonfler ses joues et souffler dans sa trompette bouchée. Laurent se dirigea vers la cuisine, posa deux assiettes, les couverts et deux grands verres en cristal.

Ils s'installèrent autour de la petite table ronde. La nappe jaune était un cadeau de leur fille, Agathe. Cela faisait déjà dix ans qu'elle s'était tuée dans ce stupide accident de voiture. Agathe avait été leur enfant unique et elle avait décidé de ne jamais avoir d'enfants. Parce qu'elle ne croyait plus à ce monde. Laurent et Olga ne s'étaient jamais résolus à cette décision et cela leur avait valu de nombreuses discussions animées, parfois aux limites de la dispute. Sa mort avait scellé le sort. Ils n'avaient plus de fille. Et n'auraient jamais de petits-enfants.

Agathe avait peut-être raison, le monde courait à sa perte et aujourd'hui ces petit-enfants auraient été soumis au même triste sort.

Le Mahi-Mahi, cette grosse dorade tropicale, pullulait dans les Keys. Olga maîtrisait la recette à la perfection : noix de coco fraîche, lait de coco, ananas, curcuma et une pointe de citron vert. Laurent versa une grosse louchée de sauce au-dessus du poisson.

— Je suis bête, j'ai complètement oublié de faire décanter le vin ! s'exclama Laurent, en se frappant le front du plat de sa main.

— Rien de dramatique, mon chéri…

— Non, mais bon… Allez tiens, goûte-moi cette merveille, ordonna-t-il en cachant l'étiquette de la bouteille.

— Vin français ?

— Non

— Espagnol ? Priorat ?

— Non. Goûte, je te dis…

— Mmmh. Arômes de fruits noirs mûrs, notes épicées et balsamiques, couleur cerise. Monocépage Tempranillo !

— Bien, tu y es presque…

— Contador 2012 ! Oh bon sang, comment as-tu réussi à en trouver ?

— Je t'avais dit que j'avais vendu le bateau au marché noir, il y a trois semaines ?

— Un bateau en échange d'une caisse de vin, non, mais j'hallucine, pouffa Olga.

— Tu rigoles, en échange d'une seule bouteille ! Tu as de la chance qu'il ne soit pas bouchonné !

Ils rirent puis trinquèrent. Habituellement ils portaient un toast à leur santé, à celle des autres, à la vie, au bonheur. Cette fois-ci, ils ne savaient plus à quoi il était encore raisonnable de trinquer.

— À l'amour, ma chérie.

— À notre amour, mon chéri.

Ils finirent la bouteille en savourant chaque gorgée du précieux breuvage.

Olga jeta un œil à son portable. Cela faisait des jours qu'il n'y avait plus de réseau, plus d'appels, plus de contacts. L'électricité était coupée depuis une semaine, heureusement qu'ils étaient équipés d'un générateur.

Après que les derniers habitants de Key West eurent quitté l'île, le couple avait assisté à l'explosion du pont, coupant du monde ceux qui avaient décidé de rester dans ce petit paradis. Mourir ici ou ailleurs… Ils avaient pris leur décision. Ils n'avaient plus l'énergie de fuir, de chercher un hypothétique abri qui les protégerait des explosions nucléaires et surtout de l'interminable hiver atomique qui s'ensuivrait.

La guerre ultime avait déjà anéanti l'Europe, l'Asie et l'Océanie. Les États-Unis avaient été épargnés jusqu'à présent, mais leur tour allait venir, ainsi que celui de tout le continent américain.

Ils débarrassèrent la table et posèrent la vaisselle dans l'évier. Cela n'avait pas de sens de laver ces assiettes que personne n'utiliserait jamais plus. Laurent se précipita au salon, rangea soigneusement « Miles Davis » et sortit un autre disque de son fourreau de papier. Il le posa délicatement sur le support en caoutchouc, souffla sur l'aiguille pour en chasser les poussières puis la posa délicatement sur le microsillon extérieur. Le petit haut-parleur intégré grésilla.

D'autres auraient choisi une chanson d'amour, un de ces tubes sur lesquels les couples s'enlacent ou se dandinent sur les pistes de danse. Eux avaient choisi Wagner. Celui qui les avait réunis des décennies en arrière, lorsqu'ils étaient jeunes et qu'ils vivaient encore sur le vieux continent.

Quelques explosions au loin firent tressaillir les amoureux, blottis l'un contre l'autre. Il ne leur restait probablement que quelques minutes. Peut-être une dizaine. Ils s'étaient promis de ne pas souffrir. Car, mieux que quiconque, ils connaissaient les conséquences effroyables d'une explosion atomique. Peut-être étaient-ils coresponsables de cette décadence mondiale. Ils avaient travaillé dans le même laboratoire du CNRS pendant des années, énièmes maillons d'une chaîne comprenant des milliers de scientifiques. Se fondre dans la masse a toujours été pour l'Homme le moyen de fuir ses responsabilités, d'oublier que chaque individu peut agir en son nom. Laurent et Olga le comprenaient si bien, maintenant qu'il était trop tard.

Si l'une des bombes s'écrasait à proximité, et nul doute que cela allait arriver dans les instants à venir, ils savaient que les conséquences seraient dramatiques. D'abord la boule de feu surplombant le champignon atomique brûlerait les rétines de tous ceux qui le contempleraient, puis le rayonnement thermique embraserait instantanément tout ce qui les entourait, bateaux, voitures, maisons, humains et animaux. La tempête de feu d'Hiroshima avait duré plus de seize longues heures. La leur allait probablement durer des jours, peut-être des semaines. L'onde de choc provoquerait l'écroulement de toutes les constructions, le souffle balayerait les corps, dans un maelström de débris tranchants. Viendraient ensuite, pour ceux que la mort n'aurait pas déjà sauvés, les rayonnements gamma et neutrons, qui engendreraient des céphalées, des nausées et des vomissements puis des hémorragies internes, vidant les corps de toute humanité en quelques heures. Pour ceux qui seraient plus éloignés, la mort serait plus lente, laissant la souffrance s'intensifier, le temps que toutes les molécules irradiées par le rayonnement mortel implosent.

Ils n'avaient pas envie de vivre cela.

Leurs lèvres se rejoignirent pour un dernier baiser. Des larmes roulèrent sur leurs joues et se mélangèrent, comme les confluents d'une même rivière.

— Je t'aime, Olga.

— Je t'aime, Laurent.

Peut-être les derniers mots de l'Humanité. Peut-être étaient-ils déjà les derniers de leur espèce encore en vie.

C'était un moment de vérité. Ils n'avaient jamais été croyants, ils

n'avaient pas été attirés par la spiritualité et ses réponses. Olga était une athée de conviction. Laurent la taquinait souvent et lui faisait la démonstration que l'agnosticisme était, selon lui, bien plus réaliste. Remettre en cause les religions, inventions de l'Homme, sans toucher à l'idée d'un absolu lui semblait éminemment raisonnable. Olga, elle, restait mutée dans une position plus radicale. Ces différences de conception provoquaient quelques débats enflammés, mais n'avaient jamais remis en question leur amour.

Et à cet instant précis, Laurent et Olga s'étaient résolus à croire en Lui. Pas par conviction profonde ou peur de leur propre mort. Non. Ils avaient simplement envie d'y croire pour l'autre. Pour imaginer que l'autre puisse être sauvé. Olga le souhaitait pour Laurent, Laurent le souhaitait pour Olga. Le don de soi jusqu'au dernier souffle.

Laurent se leva, releva le bras du disque et éteignit le tourne-disque. Il avait nettoyé le Remington après le petit-déjeuner. C'était Aaron, leur voisin, qui le lui avait vendu, juste avant de jeter ses valises dans sa veille Ford et de fuir vers le continent. Laurent lui en avait donné une petite fortune. L'argent n'avait plus d'importance pour lui, mais Aaron n'avait sans doute pas encore admis l'inéluctable. Il lui avait gracieusement offert une boîte de seize cartouches. « Vous verrez, ce fusil est une sacrée salope ! Elle vous baiserait un cerf à plus de cent mètres ! » Laurent avait acquiescé avec empathie, il n'avait strictement aucune expérience en la matière. Son seul fait d'armes avait été l'éclatement de quatre ballons avec une carabine à plomb, lors d'une sortie à la fête foraine de Miami. Agathe avait adoré la peluche et admiré son père comme un héros de guerre.

Ils en avaient longuement discuté. Pour savoir qui allait partir le premier. Laurent avait insisté, c'était un rôle pour lui, l'homme. Olga l'avait fustigé, le traitant de sexiste, puis avait baissé les yeux, reconnaissante. Car ils savaient tous les deux que le plus dur, après avoir tiré, serait cette poignée de secondes atroces avant le deuxième tir.

Un flash de lumière illumina brièvement le salon. Le son allait leur parvenir dans trente ou quarante secondes, le temps de parcourir quelques dizaines de kilomètres.

Il était temps d'offrir son dernier cadeau à Laurent. Olga s'assit et se mit à sourire largement. Ce n'était pas un sourire crispé ni un sourire forcé. C'était un pur moment de grâce.

Mon amour, je te remercie pour cette vie de bonheur. Nous avons tout vécu, tout partagé, je t'aime et je t'aimerai toujours.

Les mains moites, Laurent leva le canon du fusil en direction du visage d'Olga puis appuya sur la détente.

Il ferma les yeux. Son cerveau ne l'épargna pas et inonda son esprit d'images épouvantables d'os et de chairs ensanglantées, de

morceaux de cervelle collés aux murs.

Il les chassa et retrouva mentalement le sourire d'Olga.

À tout de suite, ma belle.

Il retourna l'arme, plaça le canon encore brûlant sous son menton et tira.

Ce jour-là, l'humanité s'est éteinte.

Après un dernier acte d'amour.

FIN

REMERCIEMENTS

Comme tous les auteurs le savent bien, l'écriture est d'abord un exercice solitaire, où nous plongeons au plus profond de notre inconscient. Et en même temps, nous avons besoin des autres, avant, pendant et après, pour nous motiver, nous freiner, nous corriger, nous accompagner.

Je remercie donc de tout mon cœur tous ceux qui ont participé de près ou de loin à ce projet : Olga, ma douce complice du quotidien, mes enfants, Jean-Luc Groner, intransigeant bêta-lecteur, Stéphane Doriath qui a dessiné et mise en page la merveilleuse couverture et Sophie Ruaud, la plus redoutable chasseuse de coquilles.